



44

81935

LOI SUR LES COLONIES

LES TROIS AGES

D E S

COLONIES.

TOME PREMIER.

LOI SUR LES CONTREFACTEURS.

Du 19 juillet 1793 (an II.)

ART. IV. Tout contrefacteur sera tenu de payer au véritable propriétaire , une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'édition originale.

V. Tout débitant d'édition contrefaite , s'il n'est pas reconnu contrefacteur , sera tenu de payer au véritable propriétaire , une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'édition originale.

Conformément à la loi , nous avons déposé deux exemplaires de cet ouvrage à la Bibliothèque nationale ; les loix nous en assurant la propriété , nous le plaçons sous leur sauve-garde. Nous traduirons devant les tribunaux tout *contrefacteur* ou *débitant* d'édition contrefaite , et nous accorderons la moitié des dommages-intérêts aux personnes qui auront bien voulu nous les faire connoître.



Piquet & Cie

80015.8
(1/3)

149 c 5 15
3 volumes

LES TROIS AGES

DES COLONIES,

O U

DE LEUR ÉTAT PASSÉ, PRÉSENT
ET A VENIR.

PAR M. DE PRADT,

MEMBRE DE L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.

~~~~~  
TOME PREMIER.  
~~~~~

8° Res. 18 (1)

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET C^{IE}. IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANS, n^o. 6, AU COIN DE CELLE BAILLIF.

1801. — 10.

80004674

P R É F A C E.

TANDIS que l'Europe, absorbée par la durée, par l'importance et la singularité des scènes qui se passent au milieu d'elle, concentre toute son attention sur elle-même, la source principale de ses richesses va tarir, et ses colonies sont à la veille de lui échapper. La révolution a déjà introduit dans l'ordre colonial les plus importans changemens; elle les étend, elle les aggrave tous les jours; et les Européens, au lieu de s'opposer à ses progrès, les favorisent de tout leur pouvoir, les uns par leur insouciance, les autres par leur impuissance, ceux-ci par leurs machinations, ceux-là par une foule de démarches irréfléchies. Ainsi, tandis que

par foiblesse , l'Espagne et la Hollande laissent aller leurs colonies , l'Angleterre les dissout de tout son pouvoir par l'imprudence de ses discussions sur l'esclavage , et par sa fatale facilité à recevoir à composition des colonies sur le pied de l'indépendance. Elle vient encore d'annoncer pour la prochaine session du parlement l'abolition formelle de la traite. Toutes tolèrent au milieu de leurs colonies exclusives et esclaves , de petits établissemens danois , qui n'ont pas d'autre destination que de saper leur exclusif , et qui ont osé fixer solennellement un terme à l'esclavage. On ne peut ni entasser plus de fautes , ni rassembler plus d'éléments de dissolution et de désastres pour les colonies. D'un autre côté , le terme de la guerre pouvant se rapprocher , pouvant être accéléré par des évènements imprévus , dont le chapitre est si long dans l'histoire de la révolution , il

est indispensable de préparer les matériaux de l'importante discussion qui alors s'établira nécessairement sur les colonies ; car il n'y a pas de doute qu'elles n'arrivent au second rang des objets à traiter. Quand les bases quelconques d'un traité auront été posées d'un accord commun , il faudra bien en faire l'application , et passer tout de suite à ce qui concerne les colonies. Les parties principales de la négociation étant maîtresses , l'une sur terre , l'autre sur mer , celle - ci possédant beaucoup et pouvant posséder tout aux colonies , celle-là ayant beaucoup conquis sur le continent , pour que la guerre ne soit ni éternelle , ni exterminatrice (car une paix trop inégale ne seroit bonne qu'à perpétuer et envenimer la guerre) , il faudra bien s'entendre sur le fait des colonies. Il est donc évident qu'elles tiendront une grande place dans ce traité , plus important quoique moins long

à conclure, il faut l'espérer, que celui de Westphalie. Par conséquent, il est indispensable de s'occuper à l'avance de cette grande question, et de réunir dans le même cadre tout ce qui a rapport aux colonies, tant dans leur état ancien que dans celui que la révolution y a introduit, et menace d'y propager et d'y affermir. L'ordre, la clarté et l'évidence, qui sont les moyens et le but de tout ouvrage, ont donc tracé le plan de celui-ci. Il falloit d'abord faire bien connoître les colonies sous tous les anciens rapports politiques; il falloit ensuite montrer ceux que leur accroissement et les nouvelles circonstances ont créés; enfin, il falloit indiquer le parti qu'on en peut tirer, ou plutôt le parti que l'on n'est plus le maître de n'en pas tirer : car ce n'est plus une affaire de choix, comme nous le montrerons. Il faut suivre la pente que le cours des événemens a donnée aux colonies, ou bien,

en se roidissant , s'abonner à les perdre ;
il n'y a plus de milieu.

On a tâché de remplir le premier objet dans la première partie de cet écrit , destinée uniquement à présenter le tableau de l'ancien ordre colonial. On a voulu de plus remplir un vœu formé depuis long-tems , celui de pouvoir connoître l'histoire des établissemens européens aux colonies , et l'étudier ailleurs que dans un ouvrage très-célèbre , mais qui a l'inconvénient de rapprocher les plus vives lumières des peintures les plus pernicieuses , sur-tout pour la jeunesse , dont il ne peut orner l'esprit qu'en compromettant le cœur. On desiroit depuis long-tems un extrait de l'ouvrage de M. l'abbé Raynal , purgé de toutes les licences et de tous les écarts que l'auteur s'est trop souvent permis sur les objets les plus sacrés. C'est ce vœu que nous avons cherché à remplir dans la première partie de cet écrit ,

qui , bornée strictement aux rapports politiques des colonies , exempte de toute considération contraire aux principes , renferme tout ce que l'homme le plus curieux de connoître l'histoire des établissemens européens , peut desirer de savoir , et la présente sous un aspect aussi rassurant pour les mœurs qu'instructif pour l'esprit. Qu'il est à regretter que M. l'abbé Raynal n'ait pas épargné cette peine à autrui , soit en se réformant lui-même , soit , ce qui eût été bien plus desirable encore , en se renfermant dans son objet principal , dans le seul qui peut y intéresser et qu'on y cherche , l'exposition historique des établissemens européens dans les deux Indes ! Quel dommage qu'il ait mêlé aux conceptions les plus vastes , aux connoissances les plus étendues , des déclamations insultantes contre les sauvegardes de la société , la religion et l'autorité , et qu'emporté par un zèle trop

de mode alors , il ait sans cesse coupé ses récits par des épisodes de colère ou d'irréligion , qui indignent quelques lecteurs , qui en repoussent quelques autres , et qui peuvent en égérer beaucoup. Malheureusement cette manie valoit de la gloire dans le siècle où il écrivoit , et il a sacrifié à celle-ci la véritable , celle que les autres lui réservoient , s'il eût été plus réservé lui-même. Il a voulu être à lui-même sa postérité , et en préoccupant sa place , il est tombé au-dessous de celle qu'elle lui destinoit. Cependant on ne peut refuser à cet écrivain de justes hommages pour la conception de son ouvrage , pour l'étendue des connoissances qu'il y développe , pour la manière dont il les présente : car c'est sûrement une grande et belle idée , que celle d'avoir lié ensemble , comme il l'a fait , l'histoire de tous les peuples anciens et modernes , celle de leurs mœurs , de leurs

loix , de leur commerce , avec celle de tous les règnes de la nature dans tous les climats , d'avoir renfermé dans un même cadre toute l'histoire de la nature et celle de l'homme. Le tableau des excès auxquels les conquérans des colonies se livrèrent à-peu-près par-tout , avoit laissé dans l'esprit de M. l'abbé Raynal , des impressions assez profondes pour qu'il ait fait de son ouvrage un acte perpétuel d'accusation contre les Européens. Le principe étoit bon , mais la conséquence étoit dangereuse , sur-tout à l'époque où il écrivoit. Le style de l'ouvrage se ressent de l'exaltation éprouvée et commandée par l'auteur. Il est en éréthisme comme lui , et ne laisse appercevoir que bien peu de traces de ce calme qui caractérise une raison toujours maîtresse d'elle-même. Mais ces erreurs , et elles furent grandes , M. l'abbé Raynal les a rachetées par les plus sincères regrets. Nous l'avons vu

déplorer l'abus de ses principes , gémir de les voir dépasser par des applications qui ne s'étoient jamais présentées à son esprit , travailler à en arrêter le cours , et expier par une déclaration solennelle , la part qu'on aimoit à lui attribuer dans la révolution. Il est descendu volontairement du trône où l'idolâtrie philosophique du tems l'avoit élevé. Il a abandonné aux regrets le soin , trop tôt rempli , d'abrégé sa carrière. Au reste , quoi qu'il en soit du mérite de cet écrivain , sur lequel nous ne prétendons pas prononcer , nous ne balancerons pas à reconnoître les obligations que nous lui avons , et à déclarer que la première partie de notre ouvrage n'est que l'extrait du sien , mais un extrait châtié , qu'il nous a servi de guide , d'abord parce qu'il est le plus complet de tous les écrits sur cette matière , ensuite , parce qu'il est le plus connu , enfin , parce qu'il est , quoi qu'on en dise , le

plus exact. Car en mettant à part le soin qu'il a pris, dans les dernières éditions que nous avons suivies, de revenir sur des détails infiniment petits, mais sur lesquels il avoit acquis des notions plus exactes, il suffisoit que l'ouvrage renfermât la plus grande quantité de faits instructifs et avérés sur les colonies, pour le faire accepter pour guide. Lorsque ses détails tombent dans un certain degré de ténuité, ils s'évaporent, pour ainsi dire, ils perdent leur intérêt et leur couleur, et ne laissent rien dans l'esprit. Qu'importe, par exemple, que Sainte-Lucie et Saint-Vincent, renferment deux mille nègres de plus ou de moins, et quatre à cinq mille carreaux de terre de plus en culture? A quel Européen une pareille notion présente-t-elle un but d'intérêt ou d'utilité? C'est cependant à cette précision rigoureuse que M. l'abbé Raynal en étoit venu dans les dernières éditions de son ouvrage,

où il a daigné faire un article à part , pour redresser *cette grande erreur*. Quand un écrivain comme M. l'abbé Raynal , s'abaisse à de pareils détails , sa condescendance pour ces *infiniment petits*, est garante de son exactitude pour les objets plus relevés ; mais aussi est-ce tout ce que nous emprunterons de lui. Ses préjugés de nation , sa haine épanchée sur tous les peuples à colonies , lui resteront en entier. Il les a poussés au point de donner les interprétations les plus odieuses aux actions les plus louables. C'est ainsi qu'il a dénaturé et détourné vers une acception criminelle , le noble et généreux procédé du gouverneur de Carthagène envers le commandant du vaisseau anglais *l'Elisabeth* , de 74 canons , qui jeté par la tempête dans ce port , alors ennemi (c'étoit pendant la guerre de 1740) , y reçut l'hospitalité la plus généreuse , les secours les plus étendus et la liberté.

Ce gouverneur se rappelant que l'Amérique n'étoit pas la Tauride , ne voulut pas se montrer encore plus inclément que les flots , et en renvoyant les malheureux qu'ils avoient épargnés , il montra que s'il devoit avoir des captifs , ce n'étoit pas aux tempêtes qu'il vouloit les devoir. Nous avons évité ces égaremens , ces emportemens qui offusquent la raison de l'écrivain et celle du lecteur. Aussi , dans ce que les malheurs actuels et ceux qui vont en découler , nous ont dicté sur la conduite des puissances coloniales , c'est uniquement à leurs fautes que nous nous sommes attachés , de manière que si M. l'abbé Raynal a fait l'acte d'accusation des Européens , pour leurs crimes aux colonies , nous , restreints dans les bornes de la juridiction de tout homme raisonnable , nous nous sommes bornés à faire celui de leurs erreurs. Elles sont grandes sans doute ; elles ont déjà eu de

fâcheuses suites; elles en entraîneront de plus graves encore; et c'est pour remédier aux unes, et pour obvier aux autres, que nous avons recherché dans la seconde partie de cet ouvrage, d'abord, tout ce qui constitue l'état colonial en général, ensuite l'état de chaque colonie en particulier. La question de l'esclavage si imprudemment élevée en Europe, si cruellement transplantée aux colonies, si opiniâtement débattue dans les pays qui ont le plus grand intérêt à l'étouffer, devoit naturellement trouver place dans cette discussion. Nous l'y avons fait entrer, en la considérant en Européen, loin de toutes les abstractions sentimentales dans lesquelles on l'a égarée jusqu'à ce jour. Passant ensuite de ces principes généraux à l'état actuel des colonies, les confrontant pour ainsi dire les unes avec les autres, examinant la nature et la profondeur du mal, l'espèce de remèdes dont il est

susceptible, les ménagemens qu'il exige, nous nous sommes élevés de cet enchaînement d'idées à la confection d'un plan général assorti à-la-fois aux progrès naturels des colonies et aux dangers que la révolution a créés pour elles. De plus, nous nous sommes attachés à démontrer que les pertes qui résultoient de ce plan, pour quelques intéressés en particulier, n'étoient pas des pertes réelles, encore moins des pertes irréparables. Nous avons indiqué des dédommagemens bien simples; enfin nous avons démontré que le plan étoit essentiel autant que compatible avec l'utilité générale, et par-là c'est le bien public lui-même que nous lui avons donné pour couronne. Peut-il en être une plus belle? Qu'on daigne donc lire cet ouvrage, dans l'esprit seul où il a été conçu. Qu'on fasse grace à mille défauts, à mille imperfections qui s'y font remarquer, auxquels *la brièveté de nos*

moyens et celle du tems ont également empêché de porter remède ; qu'on leur pardonne en faveur de *l'idée-mère* de l'ouvrage et des intentions qui l'ont dicté. Les unes ne peuvent être plus pures, l'autre ne peut être plus *vraie*. Elle reçoit peut-être quelque éclat de l'obscurité de celles qui ont été proposées sur le même sujet. Qu'on veuille bien considérer qu'une grande discussion politique n'est pas un programme d'académie ; qu'en pareille matière il s'agit de frapper l'oreille du public ; que pour frapper juste , il faut frapper un peu fort , et qu'en pareil cas l'essentiel est de donner à une idée toute l'étendue , toute la diffusion de manifestation dont elle est susceptible. Car ce n'est qu'à ce point , ce n'est qu'à celui où elle est devenu familière et usuelle , qu'elle peut être utile. Nous prions aussi qu'on veuille bien tenir compte de l'embarras où nous a tenus continuellement la double consi-

dération de la révolution et de l'état des autres puissances dans leur rapport avec les colonies. Leur concurrence s'y fait sentir continuellement comme en Europe. Il falloit donc indiquer leur double influence sur cette question, les conséquences qu'elles y entraînent, et les classer dans le plan général, sous des rapports bien différens assurément; c'est-à-dire, qu'il falloit faire deux plans. Rien n'est plus pénible que ces actions doubles, que les distinctions qu'il faut établir et observer sans cesse. Rien ne coupe d'une manière plus incommode pour un écrivain, le cours d'une discussion. Il sent à chaque instant ses fils se rompre dans sa main; et comme au théâtre rien ne fatigue plus l'attention du spectateur que les actions doubles, rien dans la composition ne fatigue davantage l'écrivain que la concurrence soutenue de deux suppositions probables, qui se présentent sans cesse à lui,

et qui reviennent à chaque instant l'envelopper dans leur conflit. Nous avons appelé de toute l'étendue de nos vœux l'exécution simultanée du plan , sans nous en dissimuler les difficultés , difficultés qui , grandes en toutes affaires , redoublent toutes les fois qu'il s'agit d'une idée étendue ou nouvelle. Mais si la totalité du plan effraye la paresse ou la timidité de l'Europe , si une aussi grande innovation simultanée fait craindre trop d'inconvéniens , pourquoi ne pas s'y livrer par partie , pourquoi ne pas la faire *en détail* , au lieu de la faire *en gros* , et commencer par des essais , pour s'assurer des effets ? Quoiqu'ils ne soient pas douteux pour qui veut réfléchir , cependant , comme ils peuvent l'être aux yeux d'une partie du monde , qu'on sursoie , si l'on veut , à l'exécution de l'ensemble , et qu'on se borne d'abord à de simples expériences sur les parties les moins intéressantes

des colonies ; que par exemple on soumette à cette épreuve des colonies à charge aux métropoles , comme les Philippines , ou inutiles comme les trois Guïanes , française , hollandaise et espagnole. Là , elle ne pourra avoir d'inconvénient pour personne. Les creusets sont tout trouvés , le tems fera le reste. Si le partage des colonies et la création d'un grand nombre d'états paroissent des conceptions bien hardies pour qui occupe une si petite place dans le sien , qu'on sache que nous ne nous érigeons pas plus en distributeur d'empires qu'en conseiller d'état. C'est aux Alexandre et aux César à partager de fait le monde entre leurs lieutenans ; mais il appartient à tout homme , de quelque état et de quelque rang qu'il soit , d'observer la marche des évènements , d'en rechercher , d'en calculer , d'en indiquer les conséquences , de sonner l'alarme au milieu de la société dont il fait partie ,

de lui faire hommage de ses méditations, de lui soumettre le résultat qu'il en a tiré à son avantage, et de les lui présenter avec tous les égards dont l'individu ne doit jamais s'écarter à l'égard du corps dont il est membre. La société n'exige pas le sacrifice des facultés, elle se borne à en régler l'usage. Ce n'est pas violer ses droits, que de voir ce qui s'y passe, que d'en être ému quand on est frappé, quand on en est victime. Il en est de même dans la question actuelle. Les années s'écoulent, les maux s'accumulent avec elles, ils engloutissent en commun la génération courante. Est-ce outre-passer ses droits que d'en avertir les dépositaires de la force des sociétés? Est-ce violer les droits de ces derniers que de leur indiquer leurs erreurs et les remèdes qu'elles demandent? Est-ce leur insulter que de manifester son étonnement pour les actes qui les aggravent, comme par exemple de voir l'Angle-

terre travailler à l'indépendance des colonies , comme de voir les deux états les plus despotiques de l'Europe , la Russie et la Turquie , se coaliser au profit de la démocratie , et l'établir sur les frontières de la Turquie même , au moment où ces deux puissances la combattoient en Europe et en Egypte. De pareils contre - sens sont trop évidens pour n'être pas remarqués , et trop graves pour n'être pas redressés.

Nous avons insisté sur la fausseté de l'idée qui feroit regarder à chaque puissance l'abandon de ses colonies comme une perte , et qui leur feroit regretter de ne plus régner sur une partie quelconque du globe. Chacune d'elle n'en a-t-elle pas possédé quelque partie qui ne lui appartient plus , et en quoi s'aperçoit-elle de sa perte ? En quoi en est-elle moins riche ? La richesse d'un état doit-elle donc se calculer comme celle d'un particulier ? Faut-il que pour être

puissant et riche, il possède tout exclusivement ? L'Espagne est-elle moins heureuse, parce qu'elle ne possède pas les trois royaumes du Nord et Hambourg ? Ceux-ci le sont-ils moins, parce qu'ils ne possèdent pas l'Espagne, et la France a-t-elle droit de se plaindre, parce que l'Espagne n'obéit pas à ses loix ? Toutes ces réclamations n'ont donc aucun fondement, et c'est parce que nous en connoissons la source, que nous n'y avons eu aucun égard. Loin que l'abandon des colonies soit un malheur pour les puissances, qu'on considère au contraire de combien d'avantages il eût été la source, s'il eût été fait à propos. Il y en a trois grands exemples dans ce qui s'est passé en Amérique, au Canada et à la Louisiane.

L'Angleterre possédoit l'Amérique depuis un siècle et demi. Ses colonies étoient devenues fortes et *raisonneuses*. La paix se trouble entre les deux fa-

milles ; l'Angleterre , au lieu d'abandonner des colonies qui lui échappoient , et de substituer à son joug , qui étoit brisé sans ressource , une domination de leur choix , préfère de les retenir par la force ; elle leur fait la guerre , elle est vaincue , elle dépense 2 milliards dans cette guerre , qui étoit un *contre-sens véritable*. Elle perd à-la-fois son empire et son argent ; elle eût conservé celui-ci si elle eût su abandonner à propos celui-là.

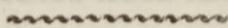
La France , maîtresse du Canada , à la portée des colonies anglaises , avec une marine inférieure , devoit sentir tous ses désavantages pour la conservation de cette colonie. Son intérêt bien entendu lui dictoit donc de ne pas s'attacher à une possession précaire et toujours onéreuse , de s'en débarrasser , en évitant de la rendre utile à son ennemi ; par conséquent de la rendre indépendante , en lui donnant un gouvernement

de son choix et à sa convenance. La France régneroit encore , quoiqu'indirectement , sur cette vaste contrée ; elle auroit eu à faire une dépense de moins , celle de la guerre de sept ans , dont les querelles de limites du Canada furent la cause ou le prétexte.

Il en est de même de la Louisiane. La France l'a possédée sans fruit ; elle y a dépensé beaucoup ; elle l'a perdue. Qu'est-ce que la Louisiane ? Comme *province* , elle ajoutoit à sa véritable grandeur. Combien , au contraire , n'ajoutoit-elle pas à ses charges , pour finir par lui échapper. La raison ne dictoit-elle pas l'abandon de ce pays à lui-même , comme colonie continentale , qui dans cet état eût existé à l'avantage commun de la métropole fondatrice et de la colonie elle-même.

Ces exemples suffisent pour prouver notre assertion. Il en seroit de même de toutes celles que nous avons avancées

dans le cours de cet écrit, si l'on prenoit la peine de les soumettre au même examen. Nous avons toujours placé, autant qu'il étoit en notre pouvoir, les preuves à côté de chacune de nos allégations, et cette attention est bien le moindre hommage que l'on puisse rendre à un sujet aussi important. La fable en inventant ses quatre âges, plaça celui de l'or au premier rang. L'histoire classe différemment ceux des colonies; elles ont commencé par l'âge de fer. Elles étoient dans l'âge d'argent, au moins pour leurs métropoles, à qui elles en valoient beaucoup. Elles entreront dans l'âge d'or, au moment où on leur permettra d'exister pour elles, ou d'après un plan pareil à celui que nous indiquerons. Elles finiront alors par où le genre humain passe pour avoir commencé.



AVERTISSEMENT

DE

L'AUTEUR.

LES retards apportés à l'impression de cet écrit, terminé en juin 1800, ont donné lieu à une multitude de faits confirmatifs du système et des principes que nous y avons développés. Dans le tems où nous vivons la maturité est précoce, et la confirmation des faits ne se fait guères attendre : c'est souvent tout ce qu'ils ont de consolant. Tous ceux qui ont lieu depuis cette époque, ont l'air d'avoir été faits exprès pour nous. Les plus marquans sont :

- 1°. Les conspirations *noires* des îles de France et de la Virginie.
- 2°. La prise de Curaçao, et l'établissement dans cette île, du port franc d'Amsterdam.
- 3°. Le traité de la France avec l'Amérique.
- 4°. Les divisions pour la nomination du président des Etats-Unis.

5°. La coalition du Nord.

6°. La guerre contre le Portugal.

Les conspirations tramées presque en même-tems par les nègres aux îles de France et de Bourbon et à la Virginie , dans l'Amérique et à la pointe d'Afrique , justifient ce que nous avons avancé sur l'état de *conspiration permanente* où ils sont dorénavant en tout tems et en tous lieux.

L'état équivoque de la colonie de Curaçao , et l'établissement du port franc à Amsterdam , port principal de cette île , confirment ce que nous avons avancé sur la nature des empiétemens successifs des Anglais aux colonies , et sur la manière dont ils y s'appent l'exclusif des métropoles , et y accélèrent l'indépendance. Quand chacun aura ses ports francs aux Antilles , on verra ce que deviendront les colonies et l'état colonial.

Le traité de paix avec l'Amérique ne stipule rien sur les communications avec Saint-Domingue et les îles françaises. Il ne les exclut pas , il laisse à la colonie le tems de se lier davantage avec l'Amérique , et détruit d'autant l'exclusif de la métropole. Le traité renferme d'ailleurs des conditions libérales , qui peuvent devenir le principe d'une grande révolution dans le code maritime et social.

La nomination du président des Etats-Unis a mis toute l'Amérique en mouvement ; la division des partis s'y est marquée sous les traits par lesquels cet écrit l'a signalée.

L'issue de la coalition du Nord menaçant l'Angle-

terre de la réunion de presque toutes les marines de l'Europe contre elle seule , a réalisé les conjectures que nous nous étions permises sur cet assemblage discordant. Cette coalition avoit de plus l'effet de livrer à l'Angleterre Tranquebar et Saint-Thomas , d'expulser les Danois et les Suédois de l'Inde et des Antilles. L'espoir d'interdire le continent au commerce anglais a été frustré par le fait ; il l'eût été de même , quand la coalition n'eût pas été dissoute ; car les neutres ou des voies détournées en eussent fourni les objets. Seulement ils auroient été plus chers ; et c'étoit contre le consommateur , encore plus que contre l'Angleterre , que cette guerre étoit dirigée. Les *assureurs* seuls y auroient gagné. La preuve en est , qu'au moment où la coalition fut déclarée , et le continent fermé ou refusé aux Anglais , les assurances montèrent de 10 pour 100 , taux auquel le commerce fournissoit les objets de fabrique anglaise , dans la même abondance qu'avant l'interdiction.

Cette épreuve fournit la juste mesure de tous ces plans. Si l'on a bien de la peine à se défendre chez soi de l'introduction des marchandises prohibées , comment se flatter de les empêcher de forcer une ligne de l'étendue de celle qui court depuis Archangel jusqu'à Cadix , et de Cadix jusqu'à l'embouchure du Pô , en suivant tous les contours des rivages de la Méditerranée ?

Aussi seroit-il digne des hommes d'état , de rechercher les effets de ces espèces de prohibitions générales , de fixer la diminution réelle de la consommation des

objets prohibés , comme l'élévation du prix de ceux qui pénètrent dans le pays qui leur est fermé , et de former enfin de ces deux points de comparaison , une théorie juste sur la vraie nature de ces prohibitions. Ce guide manque encore à tous les gouvernemens , et son absence est sûrement la cause d'un grand nombre de méprises.

L'invasion du Portugal pouvoit pousser le souverain de ce pays vers le Brésil : ainsi se seroit réalisé le projet de Pombal. Cette translation auroit donné de suite ouverture à la séparation du continent américain avec l'Europe. L'Espagne eut payé de toutes ses colonies la conquête momentanée du Portugal. Cette translation d'une souveraineté européenne en Amérique , l'auroit placée entre deux gouvernemens indépendans , l'un au nord , et l'autre au midi. Combien de tems le centre de cette contrée , entourée de ces états indépendans , seroit-il resté lui-même dans la dépendance , sur-tout ayant à ses portes les colonies des Antilles , tombant journellement dans l'indépendance par leur propre fait ou par celui des métropoles. Voilà ce qu'il faut bien concevoir , pour juger des effets éloignés ou prochains de ces sortes d'entreprises.

On annonce une expédition contre l'Amérique espagnole , de la part des Anglais , sous la conduite du commodore Popham. Les préparatifs de cette entreprise ne sont pas d'une nature assez sérieuse pour indiquer une attaque contre le continent espagnol. Ils ne peuvent suffire qu'à un établissement à la proximité du continent , et par conséquent elle est de na-

ture commerciale plutôt que militaire ou révolutionnaire. Les Anglais peuvent vouloir s'établir aux îles Malouines et à Juan-Fernandez. Ils embrasseroient ainsi les deux côtes de l'Amérique méridionale, comme ils embrassent celles du Mexique par leurs établissemens de la Trinité, de Campêche et de Curaçao. Si contre toute attente, leur projet est de donner au continent américain une impulsion révolutionnaire, alors ils commettent une grande méprise; et en détachant l'Amérique de l'Espagne, dans la vue de s'en approprier le commerce, ils lui portent l'indépendance sans préparation, sans aucun moyen d'arrêter le mouvement une fois donné à une aussi grande masse, ils manquent à-la-fois leur but, et voient ces malheureuses contrées à des désastres dont on ne peut calculer la somme ni le terme.

Peut-être manque-t-il à cet écrit une troisième partie, qui feroit bien plutôt l'objet d'un mémoire particulier que celui d'un écrit public: savoir, ce que la France doit faire de ses colonies et pour ses colonies, question dont l'établissement français en Egypte fait nécessairement partie. Mais 1^o. tout ce qui est dit pour les colonies en général, l'est aussi pour la France. Ses colonies sont comprises dans le plan général. On y a traité nominativement de tout ce qui concerne la France en particulier. Comment auroit-on pu l'oublier, et n'avoir pas présent à l'esprit ce que l'on a toujours présent au cœur? 2^o. Avant de rien conseiller à la France sur ses colonies, il faut voir ce qu'elle aura décidé elle-même sur l'esclavage et sur l'exclusif, ces

deux pivôts de tout l'ordre colonial. 3°. Avant de parler de la colonie d'Egypte , il faut savoir à qui elle restera.

Adhuc sub judice.

Nous ne nous dissimulons pas les désavantages avec lesquels nous nous présentons dans des questions que l'irréflexion a jugées en dernier ressort comme elle juge tout. Celle des nègres est sûrement de ce nombre ; mais à présent que dix ans de la plus triste expérience ont parlé et prononcé entre les faits et la métaphysique , peut-être recevrons-nous quelque appui de cette expérience même , peut-être nos assertions auront-elles plus de poids qu'elles n'en auroient eu il y a dix ans , peut-être les conséquences ont-elles à leur tour fait *périr des principes* auxquels on ne tient plus que par l'embarras que produisent leurs effets.....

La liberté avec laquelle nous nous exprimons sur une multitude de questions , est un hommage rendu à celle dont le gouvernement veut que l'on jouisse. Les *égards ne sont dus* que dans *l'expression de la pensée* ; mais ils ne le sont point dans l'énoncé même de cette pensée , toutes les fois que bornée à la simple spéculation , elle ne renferme ni provocation perturbatrice pour l'état , ni provocation injurieuse pour les particuliers. Telles sont les vraies limites de la liberté d'écrire.

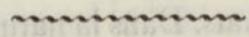
Nous avons donné à nos idées toute la latitude et l'indépendance dont une question de cette nature ne peut se passer. En traitant des intérêts de tout le monde , nous n'avons embrassé ni repoussé ceux de personne. Plaignons tous ces auteurs , qui ne peuvent

écrire que *pour* ou *contre*, et qui d'une discussion politique, font toujours une affaire de parti, comme si la politique devoit toujours être une arme offensive, comme si elle étoit incompatible avec une bienveillance générale pour tous les peuples. Sûrement nous n'avons écrit en vue ni en faveur d'aucun. Notre plan n'est pas plus pour l'Europe que pour les colonies, ou plutôt il est également pour toutes les deux, pour le nouveau monde comme pour l'ancien; car tous les deux y trouvent un avantage égal. C'est en vain que celui-ci veut retenir davantage celui-là, qui lui échappe de toutes parts; il ne doit plus songer qu'à s'arranger sur cette perte désormais *inévitabile*; il peut même la rendre profitable pour lui, en sachant la préparer. Un auteur célèbre, Arthur-Young, l'a dit comme nous et avant nous, tant cette vérité est sensible. M. Turgot en a démontré depuis long-tems la sagesse et la nécessité. Une partie considérable de l'Espagne partage cette opinion. Dans ce pays, cette idée remonte à l'origine même de la possession des colonies américaines. Les hommes d'état les plus éclairés de l'Angleterre, la professent. Si cette question se décidait par autorités, elle seroit jugée depuis long-tems. Mais ce n'est pas tout, que de retirer à l'Europe ses colonies, cette soustraction est l'affaire d'un mot: il faut encore les remplacer, et c'est-là où elles échappent à ceux qui les détachent si péremptoirement de l'Europe, tant la faux est plus expéditive et plus facile à manier que l'équerre et le compas. Aussi, pour vingt auteurs qui ont annoncé la séparation des colonies, combien y en

a-t-il qui en aient indiqué la réparation sur un plan calculé et réfléchi ? Pas un Celui qui l'effectuera , ce plan , celui qui organisera ces colonies , fera plus que celui qui les a découvertes. Plus grand que Colomb, il rendra aux colonies ce qu'il leur ôta ; il les rendra à l'Europe mille fois plus profitables pour elle que Colomb ne les lui avoit données , et ne fit il que s'élever à la hauteur de ce grand homme , ce titre seul suffiroit bien à sa gloire.



LES TROIS AGES
DES
COLONIES.



PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Grandeur et importance de la question
des Colonies.*

LA boussole (1) et Colomb, les colonies et de Hardin navigateur, ont révélé et donné le nouveau monde à l'ancien; ils ont rejoint ensemble les deux parties du globe, qui s'ignoroient entr'elles; ils ont ainsi complété pour l'homme, la connoissance et le domaine de l'univers. Plus grands, plus heureux que leurs

(1) Inventée au quatorzième siècle, par Flavio-Gioja-d'Amalfi, ville célèbre, au royaume de Naples.

prédécesseurs tant célébrés , que tous ces peuples anciens , dont on veut habituellement faire le sujet d'humiliantes comparaisons , les modernes connoissent l'étendue et la forme de la demeure que le ciel créa pour eux ; ils jouissent du commerce de tous ses habitans , des fruits de ses divers sols , des productions de tous ses climats. Dans la nature , rien n'est caché pour eux ; la terre ne renferme plus d'obscurité qu'ils n'aient percée ; sa forme et ses contours , la masse de ses parties solides , l'immensité des mers qui les entourent , celle de ces vastes bassins , au milieu desquels elle semble nager , tout est connu , tout est mesuré , tout est fixé.

Sur toute l'étendue de ces côtes , que la nature semble s'être plu à marquer de tant de variétés et de bizarreries , il n'est pas un réduit qui ait échappé aux observations , au compas , au pinceau des voyageurs , guidés par l'amour également utile de la richesse et du plaisir. Dans l'intérieur des deux continents , au milieu de tant de contrées où le pied de l'homme n'avoit jamais pénétré , est-il aujourd'hui quelque antre soustrait à la vigilance de ses regards ? Est-il quelqu'un de

ses sauvages habitans dont il n'ait examiné l'origine et l'espèce, dont il n'ait interrogé les goûts, averti les sens et l'intelligence de jouissances plus relevées que celles auxquelles ils étoient bornés ? En est-il dont il n'ait fixé la place dans la longue hiérarchie de l'espèce humaine ? Est-il quelque montagne dont sa main n'ait mesuré la hauteur, figuré les contours, déterminé les bases et la liaison avec les chaînes correspondantes, ainsi que l'influence sur quelques phénomènes de la nature ? Est-il quelque fleuve dont il n'ait reconnu la source, marqué le cours et le terme, sondé la profondeur, indiqué l'utilité ? Est-il quelque production qui ait échappé au soin d'étendre les jouissances et les plaisirs, ou d'éloigner l'atteinte des maladies ? Est-il quelque terre à laquelle il n'ait demandé les parures éclatantes qui le décorent, et les métaux précieux qui brillent dans ses palais, dans les riches tissus de ses meubles et de ses habits, et qui portent dans toutes les classes de la société les douceurs d'une rosée bienfaisante ? Voilà ce que la découverte et la possession du nouveau monde et de nos colonies, ont valu par elles-mêmes à l'ancien. Elle n'est encore

là que la moindre partie de leurs bienfaits ; car pour les évaluer justement , pour en compléter le tableau , il faudroit y joindre ce qu'elles lui ont valu en accroissement de population et de cités , de commerce et de marine , de connoissances et d'arts ; il faudroit pouvoir évaluer tout ce qu'il a été forcé de conquérir sur lui-même , pour jouir de sa nouvelle conquête ; enfin , il faudroit pouvoir comparer l'état de l'Europe , au moment de la découverte des colonies , avec celui où elle se trouve aujourd'hui ; de cette Europe ignorant la moitié du monde et ignorée de lui , bornée dans ses jouissances à un cercle aussi étroit que celui de ses connoissances , n'osant hasarder ses navigateurs qu'à la vue de ses côtes et à la conduite des feux du ciel ; manquant ainsi de moyens de rapprochement entre les membres de la grande famille qui couvre la terre , d'alimens pour le génie du commerce et pour les longues et dispendieuses entreprises des gouvernemens.

Il faudroit comparer cette antique mesure avec l'élégance et la somptuosité de l'Europe moderne , commandant à-la-fois aux quatre parties du monde , dont elle semble être la

capitale , en couvrant une partie de ses rejets , faisant travailler l'autre pour son profit , lui inculquant ses goûts , ses besoins et ses arts , et transportant en un clin-d'œil sur mille vaisseaux , les productions et les richesses de mille climats , pourvoyeurs officieux des jouissances de ses habitans , de l'activité de leur commerce et des besoins des gouvernemens , qui appuyés sur les tributs du monde , peuvent se livrer à des entreprises proportionnées à la fécondité de pareils soutiens.

Trois cents ans ont suffi pour opérer cette étonnante métamorphose , et ces trois cents ans ont plus fait pour le bien-être du monde , que les soixante-sept siècles qui les avoient précédés. La fin du quinzième vit l'aurore de cette révolution : il s'éteignit au crépuscule du nouveau jour qui alloit luire sur l'univers. Déjà Vasco de Gama et Colomb ont paru ; par le plus heureux des hasards , et comme pour que rien n'échappe ou ne nuise à leurs recherches , ils ont pris deux routes tout-à-fait opposées ; du couchant à l'aurore leur course embrasse le monde. Par l'un l'Asie est abordée par des routes que jamais Européen n'avoit suivies ; par l'autre , l'Amérique est ré-

vélée à l'Europe : dans l'espace de cinquante ans tout y est parcouru , reconnu , envahi ; le voile qui couvroit le globe est levé , l'homme connoît l'étendue de l'univers , et jouit de la plénitude de sa demeure. Quelle époque de l'histoire pourroit être comparée à celle-là ? Quelle est celle , parmi les plus célèbres , qui retrace des faits aussi grands en eux-mêmes et aussi étendus en surface , aussi généraux pour l'universalité des peuples , aussi durables dans leurs effets ? Comme cette révolution rapetisse , comme elle rétrécit tout ce qui la précède ou qui la suit ! Aussi quel ébranlement se communique soudainement au monde entier. Le genre humain , averti par cette secousse , semble se réveiller d'un long sommeil , et trouver de nouveaux sens dans les nouvelles routes qu'il vient de se frayer. Un nouvel univers intellectuel s'ouvre pour lui , en même-tems qu'un nouveau monde matériel et terrestre : ses idées prennent une autre direction , s'étendent , s'enrichissent et s'épurent. Astronomie , physique , navigation , arts , botanique , connoissance de sa propre espèce , tout s'accroît et se rectifie autour de lui , par tous les sujets d'observation semés sur

l'immense surface dont il entre en possession. Jamais plus vaste moisson s'offrit-elle à cette heureuse avidité que l'homme nourrit en lui pour tout voir et pour tout connoître ? D'anciennes erreurs , révérees presque à l'égal des dogmes sacrés , tombent à l'aspect des nouveaux faits qui les démentent : on diroit que pour mettre l'homme en mesure avec sa nouvelle conquête , le moment où il la fit fut aussi celui de toutes les grandes découvertes et de l'abjuration de presque toutes les erreurs.

Les lents et étroits canaux qui jusqu'alors avoient seuls fourni à la liaison des parties encore connues de l'ancien monde , au transport et à l'échange de leurs productions , sont abandonnés tout - à - coup , et remplacés par ceux bien autrement larges et prompts que l'on vient de découvrir. Tous les peuples s'élancent à-la-fois dans la nouvelle carrière où les appeloient de brillans succès et des espérances plus brillantes encore. Gênes , Venise , la Flandre , ces antiques entrepôts de l'Europe et de l'Asie , du Nord et du Midi , voient leur puissance s'éclipser tout d'un coup , trop foible pour supporter le nouveau mouvement du commerce , trop éloignée d'ail-

leurs de sa nouvelle direction. Leur perte se consomme à ce cap de Bonne-Espérance, qui transporta à Lisbonne le commerce de l'Afrique et de l'Inde. De son côté, l'Espagne devint seule le canal des trésors de l'Amérique; heureuse, si uniquement occupée d'en jouir, elle n'eût pas tourné contre l'ancien monde ceux que le nouveau faisoit couler dans son sein. Les Français, les Hollandais, et un peu plus tard les Anglais, aspirèrent à partager avec les peuples du Midi les fruits des nouvelles découvertes, et les contrées mêmes qui les produisoient. Chacun se saisit de ce qui se trouva à sa convenance ou à sa portée, et pendant quelque tems la moitié du monde fut vraiment au pillage.

Sans doute il n'entre pas dans notre plan, il n'entrera jamais dans celui d'un homme sensé, de rechercher les droits des Européens à ces prises de possession, à ces saisies de territoires, ni de remonter à l'origine de ces nouvelles propriétés; laissons aux déclamateurs modernes ces oiseuses questions, au nom desquelles on a, dans ces dernières années, si fort tourmenté le monde. De tout tems la convenance et la force ont

formé les titres primitifs des nations entre elles ; leurs archives n'en ont guères admis d'autres , et il en est bien peu qui sortissent sans reproche d'un pareil examen. Pour nous , éloignés par principes de toutes ces abstractions ; convaincus d'ailleurs qu'entre nations , qui ne sont pas , comme les particuliers , contenues par une autorité supérieure , la possession et le besoin de la tranquillité couvrent les vices du titre primitif ; nous ne considérerons les établissemens européens dans les deux mondes , que sous des rapports purement politiques ; nous examinerons principalement leur influence sur les états possessionnés aux colonies , l'origine , l'étendue , les progrès de ces conquêtes , leur état actuel , les causes de leur grandeur et de leur décadence. Partant ensuite de ces données positives à l'exposition des différentes théories coloniales , nous nous en servirons comme de degrés pour nous élever à la démonstration d'un plan absolument nouveau. Ce plan résultera de l'examen des principes sur lesquels les Européens ont dirigé leurs établissemens coloniaux , des succès qu'ils y ont obtenus , des fautes qu'ils y ont faites , des plans qu'ils ont

essayés ou préparés , et de ce qui leur reste à faire ; il sera encore le résultat de l'examen des colonies dans leurs différentes espèces , dans leurs différens âges , dans leurs différens besoins , dans leur différente importance , et sur-tout dans leurs différentes destinations. On sent quelle masse de faits et d'observations il faut réunir , pour éclaircir et pour lier ensemble toutes ces questions , avant de les amener à une solution ; nous les avons cherchés sur les pas d'un écrivain célèbre , et pour le faire avec ordre , nous avons classé ce qui appartient à chaque peuple en particulier , en commençant par celui qui précédant tous les autres , leur ouvrit et leur montra la route. Comme il eut l'honneur des premières démarches , il doit avoir *celui du pas* ; il lui est bien dû , pour tous les dangers auxquels il s'exposa dans une carrière inconnue , et dont les travaux ont affranchi ceux qui l'y ont suivi.

CHAPITRE SECOND.

Etablissemens des Portugais dans les deux Indes.

Les Portugais sont aux colonies les aînés de tous les Européens , dont ils semblent être

les cadets par-tout ailleurs. Ce peuple , presque imperceptible aujourd'hui en Europe par sa position et la petitesse de sa population et de son territoire , fut le premier à soupçonner et à constater l'existence de terres inconnues , dont la découverte pouvoit servir à l'utilité de l'Europe. Ignoré par-tout , sans aucun de ces ébranlemens préalables qui électrisant les peuples , font jaillir de leur sein des feux qu'on n'eût jamais cru pouvoir y être renfermés , le Portugal parcourut à pas de géant la carrière dans laquelle il venoit d'entrer ; il porta au milieu des nations de l'Afrique et de l'Asie , un héroïsme de valeur et de vertu , qui les frappant à-la-fois d'étonnement et de respect , leur inculqua profondément l'opinion de la supériorité des Européens , et prépara efficacement les succès qu'ils n'ont cessé depuis d'obtenir au milieu d'elles. Le Portugal , inconnu en Europe , devint tout-à-coup un colosse en Asie : on eût dit qu'il tenoit en réserve au-delà de la ligne , des qualités qui l'abandonnoient en-deçà ; et ce qu'il y a d'unique et de plus honorable à-la-fois dans son histoire , c'est qu'il ne lui arriva jamais de tourner contre l'Europe l'énergie et la richesse de sa nouvelle existence. Les

Portugais ne se mêlèrent jamais aux affaires de l'Europe; s'ils ne furent grands qu'aux Indes, ils ne furent aussi redoutables que là. Vasco de Gama, Ataïde, Castro, et sur-tout Albuquerque, firent éclater au milieu des peuples de l'Afrique et de l'Asie, des vertus et des talens comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus recommandable et de plus grand. En contemplant leurs hauts faits, on se croit revenu aux tems héroïques, et les merveilles de la fable pâlisent devant les miracles avérés de leur histoire; ils ennoblissent à-la-fois le nom de l'Europe et de leur propre nation; ils disposèrent l'habitant des Indes à porter avec moins d'impatience un joug allégé par la nécessité, et relevé par tant de gloire. Les Portugais ont donc été les véritables introducteurs des Européens dans l'Inde; ils peuvent trouver dans ces honorables souvenirs, le dédommagement de n'avoir retenu que des débris, au milieu des empires qu'ils ont la gloire d'y avoir fondés.

La puissance portugaise dans l'Inde, ouvrage immédiat des grands hommes que nous avons nommés, fut préparée par deux sages princes, Jean second et Emmanuel.

Le premier, dédaignant des préjugés qui régnèrent avant et après lui, qui règnent encore dans trop de lieux, ne craignit pas de faire de la capitale un port franc, et d'y ouvrir un azile à tous les genres de commerce et d'industrie ; il fit une application nouvelle de l'astronomie à la navigation, et son zèle éclairé pour le double avancement des arts et du commerce, reçut bientôt la plus précieuse des récompenses, par la découverte de ce fameux cap, qui n'inspira d'abord que de l'effroi à ses premiers investigateurs. Tandis que dans leur frayeur ils ne trouvoient pas d'autre nom à lui donner que celui du cap des Tempêtes, le prince, fidèle aux inspirations de son génie, ne balançoit pas à le nommer le cap de Bonne-Espérance, dénomination qu'il a si bien justifiée. En 1497, Emmanuel envoya dans l'Inde Vasco de Gama, qui y aborda après quinze mois d'une navigation semée de tous les dangers que peuvent offrir des mers inconnues et des rivages inhospitaliers.

Ces expéditions, calculées sur de bons et solides plans, avoient été précédées à deux reprises, de quelques excursions sur les côtes d'Afrique, par des pirates normands et por-

tugais , que l'amour seul du pillage , sans aucune vue d'établissement ultérieur , attiroit sur ces bords. C'est à-peu-près l'époque à laquelle les Portugais se fixèrent à Madère et dans le groupe d'îles qui l'environnent. Madère est d'une grande importance pour la relâche des vaisseaux qui vont aux deux Indes , et par l'étendue du commerce de ses vins.

Sa population s'élevoit , en 1768 , à soixante-trois mille neuf cents habitans , sur un territoire de vingt - cinq milles de long et de dix de large. Le revenu du fisc formé par les dîmes de toutes les productions , par un impôt de dix pour cent à l'entrée , et de deux pour cent à la sortie de l'île , s'élève à 2,700,000 liv. , dont les vices de l'administration privent presque entièrement la métropole. Madère a réalisé la fable du nectar ; et à défaut d'enivrer les dieux d'un ciel payen , elle fait les délices des dieux de la terre. Par le plus heureux des partages , ses pampres , plus savoureux sur son sol que sur celui de Candie , d'où ils furent tirés , coulent tantôt en flots liquoreux , d'une douceur délicieuse , tantôt en jus plus sec et plus amer , et se prêtent

ainsi à tous les goûts. Soit que cette qualité lui vienne de la nature du sol, ou de la couche des cendres amassées par un incendie de sept ans, qui, dit-on, consuma tous les bois de l'île pour faire place aux scepS; cette terre, favorite de Bacchus, ne produit pas moins de trente mille pipes de vin, dont la moitié abreuve les étrangers, et sur-tout les Anglais.

Le prix des premières qualités est de 1000 à 1200 liv. par pipe; des secondes, de 600 à 700 liv.; des troisièmes, de 400 à 500 liv. Les dernières passent presque toutes en Amérique et en Asie. En réduisant au prix moyen de 500 liv. la totalité des trente mille pipes; on aura une somme de 15,000,000 liv., dont plus de la moitié est payée par l'étranger. Ce produit, très-considérable en lui-même, fait de Madère une possession d'autant plus importante, que sa richesse, fondée sur la terre même et sur un goût général, ne peut jamais manquer, et doit, au contraire, aller toujours en augmentant, avec un goût qui se généralise journellement.

Telle est cette première colonie du Portugal, très-rapprochée de lui, et qui ne lui coûte

presqu'aucuns frais de garde. L'érection d'une milice nombreuse le dispense d'un état militaire, peu compatible d'ailleurs avec l'état habituel de paix où vit le Portugal. Une administration plus vigilante que ne l'est d'ordinaire celle de ce pays, donneroit à cet établissement une bien plus grande valeur, soit pour lui-même, soit pour la métropole ; mais ce n'est pas des Portugais modernes qu'il faut attendre des attentions et des efforts. Par l'occupation de Madère, ils partagent avec les Espagnols la possession des Canaries, de ces îles, auxquelles les délices de leur climat et de leurs productions ont fait donner le nom de Fortunées.

Le petit Archipel des Açores, au nombre de neuf îles, dont Tercère est la principale, appartient au Portugal ; c'est le point de reconnaissance ou la relâche de tout ce qui va en Amérique et en Asie. La population de ces îles est de cent cinquante mille habitans ; elles exportent dans la métropole, dans les colonies portugaises et dans le nord de l'Amérique, des productions de leur cru, pour près de trois millions : ce produit pourroit être beaucoup augmenté sous un ciel et dans une position aussi favorable.

Plus loin , en tirant vers le sud , vis-à-vis le Sénégal , se trouve la colonie portugaise des îles du cap Verd , au nombre de dix , dont Saint-Yago est la capitale. Ce petit Archipel , susceptible de toutes les cultures de l'Amérique , suffit à peine à la subsistance d'un petit nombre d'habitans , presque tous noirs. Son commerce avec l'Europe est borné à l'envoi d'une herbe , l'orseille , propre à la teinture de l'écarlate ; avec l'Amérique , à celui de quelque bétail ; avec l'Afrique , à celui d'une petite quantité de sucre et d'une assez grande quantité d'étoffe grossière de coton. Là , comme sur les plages voisines de l'Afrique , où les Portugais se sont disséminés , ils ont presque tous perdu le caractère de leur origine : et dans leur dégradation , ils ressemblent bien plus aux ignobles habitans de ces tristes bords , qu'aux rejettons des conquérans des côtes de l'Afrique et de l'Asie.

L'importance de la traite des nègres a multiplié les établissemens européens sur cette côte , qui en est le théâtre. Ceux du Portugal y précédèrent tous les autres ; ils ont encore eu là le même sort qu'ils éprouvèrent partout ; après y avoir dominé , comme dans

l'Inde, ils ont été obligés de céder à des peuples plus actifs et plus forts, dont la supériorité les a poursuivis par-tout. Leur traite n'est rien en comparaison de celle des Anglais et des Hollandais ; ceux-ci les réduisirent, à la Côte-d'Or, à ne prendre part à ce commerce que moyennant une redevance de dix pour cent sur toutes leurs cargaisons, condition si onéreuse, sur-tout pour les négocians du Brésil, qu'ils y ont extrêmement borné leur traite, et qu'ils ont cherché plus de liberté en d'autres endroits.

Les nègres étant *les vrais metteurs en œuvre des colonies*, on sent combien il importe à un peuple possessionné dans cette espèce de biens, de ne rencontrer aucun obstacle dans l'acquisition des bras destinés à les féconder. Les Portugais occupant au Brésil une immense étendue de terrain, dont la vingtième partie n'est pas cultivée, même dans les meilleurs cantons, ont par conséquent le plus grand besoin de n'être gênés dans aucun des moyens de lui procurer des cultivateurs ; leur multiplication peut seule étendre les défrichemens, améliorer les cultures ; et le Portugal, qui a tant besoin de se

suppléer à lui-même par le Brésil , devoit en conséquence ne rien négliger pour reconquérir son ancienne supériorité dans la traite , et pour l'élever au nombre et au prix le plus favorable à l'établissement qui fait son soutien.

Arrivés les premiers aux côtes d'Afrique , les Portugais firent long-tems sans concurrens la traite des esclaves , qui importoit à eux seuls , puisqu'eux seuls avoient encore établi des cultures en Amérique. Ils perdirent cet avantage avec leur liberté , quand elle leur fut ravie par Philippe second ; ils perdirent la traite même avec le Brésil , quand les Hollandais les en dépouillèrent ; spectacle singulier , que celui de voir se combattre avec acharnement dans le nouveau monde , deux peuples qui combattoient à-la-fois dans l'ancien contre le même joug , celui des Espagnols. Le Portugal possède encore sur la côte d'Afrique des établissemens d'une grande étendue ; ils se prolongent du huitième au dix-huitième degré de latitude australe , et s'enfoncent quelquefois dans les terres jusqu'à une profondeur de cent lieues. Sûrement il n'est pas besoin de prévenir que cet immense

espace n'est pas habité par les seuls Portugais ; leur état est plutôt celui de la souveraineté que de la propriété ou de la culture ; ils y règnent sur les chefs d'une multitude de peuplades , qui se reconnoissent tributaires de Lisbonne , et qui ne doivent pas être bien redoutables , puisque sept à huit compagnies de soldats suffisent pour assurer leur soumission. Leurs forêts renferment des fers supérieurs à tous ceux que l'on connoît ; ils furent exploités par les ordres d'un gouverneur attentif à profiter des avantages propres aux établissemens qui lui étoient confiés. Ce bien n'étoit pas le seul qu'il eût en vue. Par une idée très-hardie et dont on ne peut garantir la possibilité dans l'exécution , il se proposoit d'établir une communication directe , à travers l'intérieur de l'Afrique , avec les établissemens portugais de Mozambique. Ce projet , qui étoit sublime , s'il n'étoit pas fou , avoit le double but de rapprocher les établissemens de sa nation sur des bords entièrement opposés , et de pénétrer jusqu'aux mines du Monomotapa. La retraite de l'auteur de cette conception , M. de Souza , l'a fait évanouir , ainsi que les travaux qu'il avoit entrepris.

On se demanderoit envain , comment les Portugais négligèrent de s'établir au cap de Bonne - Espérance qu'ils avoient découvert , à ce point qui devoit servir d'échelle à tous leurs vaisseaux et de lien commun à tous leurs établissemens d'Afrique et d'Asie ; cette négligence est inconcevable. Quoi qu'il en soit , ils n'eurent pas l'air de sentir l'importance de cette position ; ils passèrent mille fois sur ses rivages encore vacans , et ne songèrent pas à s'y fixer : ils préférèrent des excursions plus à l'Est , dans lesquelles ils découvrirent l'île de Bourbon et Madagascar , qu'ils dédaignèrent encore ; ils ne s'arrêtèrent qu'à Mozambique et occupèrent l'étendue des côtes jusqu'à Mélinde dont ils firent le siège de leur gouvernement. Tel est leur état actuel sur les côtes d'Afrique.

Il est encore plus mauvais sur celles d'Asie , qui maintenant apperçoit à peine le même pavillon qu'elle y vit dominer autrefois , et qui , de tous ceux de l'Europe , y parut le premier et avec le plus de gloire. En effet , l'Empire portugais , dans l'Inde , s'étendoit presqu'à-la-fois sur toutes les parties maritimes de ce vaste continent. Depuis la mer

Rouge, jusqu'à celle du Japon, ce petit peuple occupa seul tous les points auxquels toutes les nations de l'Europe ensemble suffisoient à peine aujourd'hui. Il maîtrisa en même-tems la mer Rouge, le golfe Persique, les vastes côtes du Malabar, Ceylan, et les Moluques; il pénétra le premier à la Chine et au Japon; il étoit à-la-fois présent, combattant, dominant sur cette immense étendue de terres nouvelles pour l'Europe. La côte de Coromandel fut seule exempte de sa domination; car il ne paroît pas que dans aucun tems, les Portugais y aient eu d'établissemens importans. Mais si le hasard leur avoit donné une partie de ces possessions, le hasard seul ne suffisoit pas pour les leur assurer: il falloit les garantir par un plan complet d'administration et d'établissemens civils et militaires. Goa en devint le siège. Cette ville déjà célèbre dans l'Orient avant l'arrivée des Portugais, le devint encore davantage sous leur empire. Prise, perdue et reprise par le grand Albuquerque, elle resta le centre de la domination portugaise dans l'Inde. Sa position admirable par elle-même, comme ville et

comme port, étoit encore merveilleusement choisie pour lier ensemble toutes les possessions des Portugais aux Indes, au milieu desquelles elle se trouvoit placée. Ce choix fut un trait de génie digne du grand homme qui sut le faire. En effet, Goa dominoit sur la mer du Malabar et sur le golfe Persique qui l'avoisine; il étoit à portée de la mer Rouge dont les Portugais s'étoient aussi emparés sur les Vénitiens: il étoit l'intermédiaire de l'Afrique et de l'Europe avec la Chine, les Moluques et le Japon; et par-là, donnoit à ses possesseurs la facilité d'étendre la surveillance et de porter des secours par-tout où il en étoit besoin. Goa étoit de plus l'échelle nécessaire, la relâche forcée de tout ce qui naviguoit d'Inde en Inde, d'Inde en Afrique, d'Inde en Europe, d'Europe en Inde. Quelle position offrit jamais plus d'avantages et fut mieux marquée par la nature pour former le siège d'une administration vaste et durable! Dès 1507, les Portugais avoient commencé à pénétrer dans la mer Rouge; il s'agissoit d'en expulser les Vénitiens auxquels elle servoit de canal pour leur commerce avec l'Orient, dont ils étoient en pos-

session presque exclusive avant la découverte du cap de Bonne-Espérance. A l'aspect de cette route nouvelle, Venise dut voir l'édifice de sa puissance ébranlé, et les sources de sa richesse prêtes à se dessécher. Aussi ne négligea-t-elle rien pour les conserver ou pour les rétablir : elle voulut profiter de son empire dans la mer Rouge, pour y disputer aux Portugais celui de l'Inde ; mais ce fut en vain. Ceux-ci pour la maîtriser même sur cette mer et lui fermer ainsi toute communication avec l'Inde, s'établirent à l'île de Socotora qui est la clef de la mer Rouge : mais l'aridité du sol ne leur permit pas plus de s'y fixer, qu'elle ne l'a permis depuis aux autres Européens qui l'ont tenté après eux. Les Anglais l'essaient encore dans ce moment, sans qu'on puisse leur promettre plus de succès. Mécontent de ce projet qui ne le servoit pas au gré de son impatience, Albuquerque entreprit de frapper au centre même de la puissance Vénitienne en Égypte, à Suez, qui étoit alors l'entrepôt de sa marine et de son commerce. Dans le désespoir de n'avoir pu y parvenir, cet homme dont toutes les conceptions étoient marquées

au coin de la grandeur, imagina un projet encore plus fatal à l'Égypte même qu'à Venise ; car il ne s'agissoit de rien moins que d'engager l'empereur d'Abyssinie à détourner le cours du Nil, vers la mer Rouge, ce qui, en privant l'Égypte du fleuve qui la féconde, la privoit à-la-fois des sources de l'existence et de la vie ; et la livrant aux sables qui cherchent sans cesse à l'envahir, eût confondu dans peu avec la Lybie cette antique patrie du commerce et des arts. Heureusement cette conception, fruit d'une animosité plus ardente que réfléchie, resta sans exécution ; et l'abandon de ce projet permit de continuer à compter l'Égypte au nombre des parties encore vivantes du globe.

Albuquerque eut une vue plus digne de lui, en s'emparant d'Ormuz qui lui donna la possession du golfe Persique. Bâtie par les Arabes au onzième siècle, devenue le centre des relations commerciales de l'Orient, cette ville en étoit déjà le séjour le plus agréable et le plus brillant. Sa position faisoit sa puissance et sa richesse, en la rendant l'entrepôt du commerce de l'Europe avec l'Inde, entrepôt nécessairement considérable, dans le tems où

le défaut de toute autre route ne laissoit que celle-là ouverte aux marchandises qui venoient de l'Inde aboutir dans les ports de Syrie, pour être de-là transportées en Europe. Cette expédition completa les conquêtes des Portugais à l'occident de l'Inde, et les laissa les maîtres de s'étendre à l'est de l'Asie. Ils s'y prirent méthodiquement et s'avancèrent graduellement vers ses confins.

Le premier objet qui put les y frapper, fut l'île de Ceylan; ils'y établirent; c'étoit une conquête importante, et par son étendue qui est de quatre-vingts lieues de long, sur trente de large, et par la richesse de ses productions, sur-tout par sa position à la pointe de la presqu'île de l'Inde, au centre de l'Océan et des archipels Indiens. Mais il semble que le génie d'Albuquerque sommeilloit, quand il ne fit aucune attention à la côte de Coromandel la plus riche de l'Inde, et bien supérieure à celle de Malabar. Il pouvoit s'adjuger les prémices et peut-être la possession éternelle des richesses qu'elle n'a cessé de fournir aux Français et sur-tout aux Anglais. Les deux foibles établissemens de Saint-Thomas et de Négapatam ne furent pas même son ouvrage. Il

porta toutes ses vues sur la presqu'île de Malacca , dont l'occupation , jointe à celle de Ceylan , lui paroissoit enfermer la côte de Coromandel de manière à en jouir , sans avoir besoin de s'y établir. Il s'arrêta donc à cette conquête , dont la garde paroissoit peu coûteuse , parce que cette presqu'île se prolongeant sur un terrain étroit et long de cent lieues , mais ne tenant au Continent que par un point , étoit par-là même d'une défense facile. L'année 1511 vit la place importante qui a donné son nom à la presqu'île , tomber entre les mains des Portugais , et les rois des contrées adjacentes briguer l'alliance du Portugal et l'amitié d'Albuquerque. Après cette conquête , les Portugais se portèrent sur les Moluques , et s'en emparèrent ; elles sont au nombre de dix , dont la plus grande n'a pas plus de dix lieues de circuit , et les autres beaucoup moins. C'est encore Albuquerque qui décida le mouvement des Portugais vers la Chine ; et ce fut en conformité de ses instructions , que la cour de Lisbonne fit partir en 1518 , une ambassade solennelle pour ce pays. Après des succès divers et des incidens tels qu'on a droit de les attendre entre des

nations si éloignées par leurs mœurs , et qui d'ailleurs en étoient encore à leur première entrevue , les Portugais reçurent de la reconnaissance de l'empereur , la ville de Macao , où ils sont établis. Elle ne tarda pas à leur servir d'échelle pour le commerce du Japon : ce pays devint bientôt pour eux une source de grandes richesses , parce que manquant d'objets d'échange , il étoit obligé de solder avec des métaux , ce qu'il recevoit au-delà de ce qu'il balançoit par ses productions propres. Elles y entroient pour si peu de chose , que les Portugais recevoient annuellement au Japon une somme métallique de quatorze à quinze millions : ils provenoient des mines d'or et d'argent que ce pays renferme. Ainsi, les conquêtes, soit territoriales, soit commerciales des Portugais en Asie , s'étendoient aux bornes de cette contrée , et ne s'arrêtoient qu'avec elles. Ils étoient maîtres des côtes de Guinée , de Mozambique , d'Arabie , de Perse , des deux presque îles de l'Inde , des Moluques , des îles et du détroit de la Sonde ; enfin , par Macao , ils s'étoient assurés la plus grande partie du commerce de la Chine et du Japon. Quel peuple ancien ou

moderne posséda jamais une aussi grande étendue de terrain , ou de plus abondantes sources de richesses ; et comme si tant de biens ne suffisoient pas à une nation si peu proportionnée à une aussi grande extension de domination , elle ira encore fonder en Amérique un autre empire de la plus haute importance. C'est au Brésil qu'elle s'établira , et que par l'occupation de cette immense contrée , partageant en deux la puissance portugaise , elle la montrera avec un corps monstrueux en Amérique , et une tête presque imperceptible en Europe.

Cette superbe possession s'étend de la rivière de la Plata à celle des Amazones , sur une longueur de huit cent cinquante lieues ; sa largeur , qui en quelques parties , est aussi très-considérable , varie suivant qu'elle est plus ou moins resserrée par les établissemens des Espagnols. Ce pays leur fut encore échu en partage , et eût complété pour eux l'occupation de l'Amérique méridionale , si Colomb , arrivé en 1499 aux bouches de l'Orénoque , se fût un peu plus avancé vers le Midi , et ne se fût hâté de remonter au Nord , pour ne pas perdre de vue Saint-Domingue , qui étoit le

berceau des établissemens espagnols. Il étoit réservé à Cabral de donner le Brésil au Portugal ; il le dut lui-même à un hasard qui tenoit uniquement à l'enfance de la navigation et de la géographie. Craignant les calmes de la côte d'Afrique , ce navigateur porta tellement au large , qu'il se trouva , sans s'en douter , à la vue d'une terre où la tempête le força de relâcher. En fuyant la mort , il trouva un empire auquel , suivant les idées de ce tems religieux , il donna le nom de Sainte-Croix , que celui de Brésil a remplacé , d'après la dénomination usitée dans le pays , ou selon d'autres en Italie , pour un bois de teinture qui en fait la principale production , et celle à laquelle les Européens donnèrent d'abord la préférence.

Les Portugais n'ont pas toujours possédé tranquillement le Brésil. D'abord les Français essayèrent aussi de s'y établir ; mais ils le firent avec une légèreté qui , là comme ailleurs , a souvent nui à leurs succès. Les Hollandais vinrent ensuite , et y portèrent la constance et l'esprit de suite qui caractérise leur nation. Alors la Hollande avoit secoué le joug de l'Espagne. Elle lui avoit rendu dans les Indes tout le

mal qu'elle en avoit reçu en Europe. Les possessions portugaises échues à l'Espagne , par la réunion du Portugal , étoient devenues dans la mer de l'Inde , la proie des Hollandais. L'Espagne sembloit n'avoir conquis le Portugal qu'à leur profit. Ils voulurent y ajouter encore , en allant chercher leurs ennemis jusques dans le Brésil , dont l'Espagne jouissoit aussi par suite de sa conquête. Ce pays fut attaqué et soumis en 1624 ; mais les Portugais ne les en laissèrent pas jouir long-tems , et trouvèrent dans leur patriotisme des ressources suffisantes pour y rentrer. Dès 1626 , ils en avoient expulsé les ravisseurs déjà affoiblis par l'héroïque résistance de l'archevêque de Saint-Salvador , Michel Texeira , qui crut ne pouvoir mieux employer la force de son bras que pour sa patrie , et contre des hérétiques.

Les Hollandais cherchèrent et trouvèrent une ample vengeance dans les immenses captures qu'ils firent sur le commerce de la colonie , dans l'espace de treize ans. Elles s'élevèrent à 180 millions , pris sur cinq cent quarante-cinq navires. Les préparatifs , les frais d'armement des huit cents navires capteurs , coûtèrent 80 millions ; l'excédent du produit

sur la dépense de ses avances , mit la compagnie hollandaise des Indes occidentales , à laquelle le Brésil étoit cédé , en état de renouveler ses attaques , et de 1630 à 1637 , il fut de nouveau soumis par elle. Mais , comme il arrive toujours entre des conquérans éloignés et des sujets égaux en armes , et qui veulent se défendre , cette domination ne dura guères et finit comme la première. Les colons portugais , aidés des naturels du pays , s'unissent en 1645 , et marchent contre leurs oppresseurs , sous la conduite de Viera , un de ces chefs que la nature et les circonstances créent presque toujours dans de grands besoins. Celui-ci attaque les Hollandais , les presse , résiste lui-même aux ordres de son roi , trompé sans doute par des suggestions mensongères , réussit à expulser les Hollandais , et rend pour toujours au Portugal , et comme malgré lui , une possession destinée à faire sa principale force et sa richesse. Le traité de 1661 cimentait cette possession en faveur du Portugal , par la renonciation des Hollandais , qui depuis cette époque , ont cessé de s'en occuper.

Les Portugais ont cherché à plusieurs reprises , à s'établir au-delà de la rivière de la

Plata et du grand fleuve des Amazones. Ces tentatives ont été la source de mille tracasseries entre les cours de Lisbonne et de Madrid, de querelles sanglantes entre les colons des deux nations, terminées enfin par les traités de 1777 et 1778, qui ont décidé sans retour l'éloignement des Portugais, par la cession faite à l'Espagne, de la colonie du Saint-Sacrement, objet de litige, et par l'attribution de quelques indemnités au Portugal.

Le Brésil est divisé en neuf provinces, chacune sous un gouverneur particulier, dépendant du vice-roi. Trois de ces provinces sont connues sous le nom de provinces aux mines, parce que c'est d'elles que viennent l'or et les diamans.

La population totale du Brésil s'élève à huit cent dix mille habitans, parmi lesquels on compte cent quatre-vingt mille blancs, trois cent cinquante mille mulâtres et nègres libres ou esclaves, et environ deux cent quatre-vingt mille indigènes civilisés. C'est bien peu de chose pour une colonie aussi ancienne, aussi étendue; et cela d'autant plus étonnant, qu'à la différence des autres possessions portugaises qui fourmillent de religieux, comme celles

d'Espagne, le Brésil n'a admis que vingt-deux couvens d'hommes, et s'est absolument refusé à ceux de femmes, dont il n'existe pas un seul dans toute son étendue.

Le revenu du Brésil, qu'il faut considérer sous plusieurs rapports, s'élève :

1°. A titre d'impôts ou de monopole réservé au gouvernement, à la somme de,..... 18,073,930 liv.

2°. Le produit des mines importé en Portugal..... 25,312,500

3°. Celui des diamans.... 3,432,000

Ce qui fait de ces mines tant vantées, une propriété plus brillante qu'opulente.

4°. Les productions importées dans la métropole, au-delà de..... 25,000,000

De manière que depuis 1770 jusqu'à 1775, le produit annuel s'est élevé à..... 71,820,430 liv.

Cette somme a dû beaucoup s'accroître dans les derniers tems par l'augmentation des cultures. C'est avec ce produit et celui de quelques-unes des productions de son sol, que le

Portugal balance les 60 millions d'importations que la foiblesse de son agriculture et de son industrie le force encore de recevoir de l'étranger. Il obtient la somme énorme qu'il retire de la colonie , avec une valeur de 15 millions en marchandises , dont la moitié provient de son sol ou de son industrie.

On ne peut se dissimuler que la somme de 19 millions , à laquelle s'élèvent les impôts et le monopole , ne soit très-onéreuse à la colonie : cette somme est même si peu proportionnée à ses facultés , qu'elle ne laisse à la circulation du pays , que celle de 20 millions , tristes restes des trésors qui naissent dans son sein , pour s'écouler continuellement vers le Portugal. Malgré cela , le gouvernement est toujours débiteur envers la colonie , d'une somme d'à-peu-près 20 millions , balancée , il est vrai , par une dette à peu-près égale de la colonie envers la métropole.

Outre ses importations en Portugal , le Brésil transporte encore sur des bâtimens à lui , pour 3 millions de ses denrées aux deux côtes d'Afrique , aux Açores et à Madère , dont il paie ainsi les vins , les esclaves et les autres objets de consommation.

Les Brasiiliens, et en particulier ceux de Rio-Jarnéio, se livrent *en personne* au commerce extérieur, chose sans exemple encore dans l'Amérique méridionale, dont les habitans, purement passifs dans le mouvement du commerce, reçoivent tout, et n'exportent rien par eux-mêmes. Cette innovation est d'autant plus heureuse pour le Brésil, que depuis quelques années, il a annuellement traité de près de dix-sept mille esclaves, qui, à raison de 312 liv. par tête, lui ont coûté plus de 5 millions. Il les a payés en partie avec les produits de son sol, en partie avec les merceries et les quincailleries d'Europe.

Le Brésil fut pendant quelque tems le *Botany-Bay* du Portugal. Il y envoyoit chaque année, sur deux ou trois vaisseaux, les malfaiteurs et les hommes qui auroient pu troubler l'ordre dans son sein. Cette méthode a été bien souvent celle de l'Europe à l'égard de ses colonies, qu'elle considéroit comme des égoûts, avant d'y avoir découvert des sources de richesses.

L'inquisition y envoyoit les Juifs qu'elle laissoit échapper aux bûchers. Un grand nombre de ces malheureux, auxquels des persécutions,

d'habitude dans ce tems-là, rendirent le séjour du Portugal intolérable, fut chercher un asile au Brésil; et ce peuple, fidèle là comme partout à son génie actif et laborieux, y établit les premières cultures. Cette colonie lui est redevable des prémices de ses moissons, comme l'Europe lui doit le grand véhicule de son commerce, les lettres - de - change, sorties aussi du sein de la persécution, qui ne semble s'attacher à l'homme que pour le rendre plus industrieux, et pour ajouter à ses facultés ce qu'on s'efforce de retrancher de sa liberté. Les Portugais, avertis par l'exemple des Juifs, commencèrent à sentir le prix de leur nouvelle possession. Dès-lors le gouvernement s'en occupa, et chercha à la faire valoir; mais dans l'impuissance de l'exécuter par lui-même, il appela les premiers de la nation à se charger chacun d'une certaine étendue de terrain, dont il leur faisoit cession, sous la seule réserve des droits régaliens. C'est ainsi que l'Espagne, l'Angleterre et la France, en usèrent à l'égard de quelques particuliers, auxquels elles cédèrent des provinces ou des îles entières.

Le Brésil pourroit être, par son étendue et

par la richesse de son sol, la plus florissante colonie, que dis-je, le plus opulent empire du monde. L'or et les diamans naissent dans son sein; toutes les cultures, depuis les plus riches jusqu'aux plus communes, prospèrent sur son sol; la cochenille y a été portée, et a réussi; la canne à sucre a été transplantée de Madère avec un égal succès; l'indigo, le coton, le tabac, et mille autres productions, s'y présentent par-tout, à la surface de la terre, à la main du laboureur. Si le petit nombre de ceux qui l'exploitent aujourd'hui, suffit déjà pour obtenir d'immenses richesses d'un pays que la culture a à peine effleuré, où les deux tiers des bords même des grandes rivières sont encore en friche, que ne rendroit-il pas avec une population proportionnée à son étendue et à sa fécondité.

Aussi, quand Lisbonne englouti et le Portugal ébranlé par les secousses qui avoient fait crouler la capitale, purent faire craindre au roi de ce pays de n'avoir plus à régner que sur des décombres ou sur des abîmes, ce fut vers le Brésil que le judicieux Pombal tourna ses vues, et médita de transférer le monarque et l'empire. C'est vraisemblablement la pre-

mière idée vraiment grande et juste qu'un Européen ait conçue sur les grandes colonies de sa patrie. Elle est, pour ainsi dire, l'initiative du parti que l'Europe doit prendre à leur égard.

Quelles n'auroient pas été les suites d'une pareille détermination, tant pour le Brésil que pour l'Europe elle-même ? Quelle impulsion n'eût-elle pas communiquée aux deux pays ? A l'Europe, en lui ouvrant ce vaste débouché ; au Brésil, en plaçant au milieu de lui une administration consacrée toute entière à connoître et à réaliser les moyens de sa prospérité, à conserver dans son sein les richesses qui en sortent chaque année, à écarter les abus et les entraves qui arrêtent le développement de ses facultés, enfin, en y introduisant tout à-la-fois une population nombreuse, formée aux goûts et aux arts de l'Europe ! Alors seroient tombés ces odieux privilèges exclusifs, créés en 1755 et 1757, monumens de barbarie au milieu des nouvelles lumières, et d'une barbarie d'autant plus repoussante, que jamais le Portugal n'avoit, comme tant d'autres nations, emprunté le secours des compagnies pour ses grandes conquêtes, et

que cette innovation lui étoit encore moins utile pour le Brésil, que pour l'Afrique et pour l'Asie.

Le Brésil doit au hasard la découverte des mines d'or et de diamant, des premières en 1577, des secondes en 1728. L'exploitation des mines d'or est à-peu-près libre pour tout le monde, sous la réserve de la quint du roi. Il s'élève, avec quelques droits sur la fabrication et sur le frêt, à 7 millions, et surpasseroit cette somme sans une contrebande d'environ 60 mille livres.

L'importation totale des métaux du Brésil en Portugal, constatée par les registres des vaisseaux, s'élève, depuis sa découverte jusqu'en 1756, à la somme de 2,400,000,000 liv.

Une compagnie exclusive eut, en 1730, le privilège de l'extraction et du commerce des diamans.

Les Brasiiliens, avertis de la nouvelle richesse qu'ils avoient possédée si long-tems, sans la connoître, se précipitèrent vers son exploitation, et parvinrent à en tirer onze cent cinquante-six karrats qu'ils firent passer en Europe, d'un seul envoi. Cette inondation imprévue en fit baisser le prix à un point qui

menaçoit de les dégrader tout-à-fait. On revint donc à traiter les diamans , comme les Hollandais font les épiceries. On borna l'extraction , on l'entoura de précautions et de surveillances , et elle fut fixée annuellement , pour la compagnie , à 40 mille karrats , que le roi a élevés jusqu'à 60,000, en se mettant à sa place. C'est la quantité que la couronne jette chaque année dans la circulation. Ils passent tous par les mains d'un seul négociant , qui les paye à raison de 25 liv. le karrat , et de 3 millions 120,000 liv. pour la totalité de la fourniture. Celui-ci les cède aux Anglais et aux Hollandais , qui les revendent en détail , après avoir retiré le bénéfice de la taille. Les mines de diamans dans l'Indostan ne rendent pas davantage aux Anglais. Les diamans extraits des deux pays valent donc , en tout , environ 7 millions , somme bien modique en elle-même , mais qui prête à un rapprochement assez piquant sur l'égalité du produit de cette espèce de richesses dans les deux contrées.

Les mines d'or et de diamans ne sont pas l'unique et brillant appanage du Brésil. Il en possède de plus réellement précieuses dans celles de fer , de plomb , de vif argent que son

sein renferme en abondance, sans qu'aucune main ait encore pris soin de les lui demander, pour en doter les arts de la culture et du commerce : tout est tourné vers la recherche de l'or. Le cuivre paroît être, de tous les métaux, le seul qui soit absent de ce riche pays.

L'habitant du Brésil, plus foible que l'Africain, même que l'Européen, très-borné dans ses connoissances, plus heureux que l'Indien dont il est entouré, jouit de la plénitude de la liberté. Il doit ce précieux avantage à l'acte de justice que le gouvernement fit en sa faveur, en 1757. Alors il fut déclaré libre, et cet acte bienfaisant termina d'un seul coup les variations qui, depuis trois siècles, tourmentoient tout un peuple sur son état.

Les jésuites avoient renouvelé au Brésil les prodiges de civilisation, opérés par eux dans le Paraguay, prodiges qui portent l'empreinte d'un courage, d'un dévouement, et d'un désintéressement, dont la source ne peut se trouver que dans la religion la plus sainte et la plus sublime. Le gouvernement civil et militaire du Brésil est entièrement calqué sur celui du Portugal. C'est la répétition exacte de tout ce qui a lieu dans la métropole.

Récapitulation.

Les Portugais avoient étendu leur domination depuis la côte de Guinée jusqu'à celle du Japon. Ils ne furent jamais établis véritablement aux Philippines, malgré la cession contestée et passagère de Charles Quint. Ils occupoient les côtes orientales de l'Afrique, celles de la mer Rouge, de l'Arabie, des deux presqu'îles de l'Inde, Ceylan et les Moluques; ils avoient un pied à la Chine et au Japon; ils possédoient le Brésil. Que leur reste-t-il de tant de grandeurs? En Asie, Macao, Daman, Diu et Goa; dans l'Afrique orientale, Mozambique; dans l'Afrique occidentale, quelques comptoirs sur la côte de Guinée, les îles du cap Verd et Madère; en Amérique, le Brésil.

| | |
|--|-----------------|
| Le produit des établissemens asiatiques, qui déclinent tous les jours, ne passe pas..... | 5,000,000 |
| Madère et les Açores..... | 7,500,000 |
| Le Brésil..... | 56,000,000 |
| | <hr/> |
| TOTAL..... | 68,500,000 liv. |
| | <hr/> |

Cette somme est à-peu-près équivalente à

l'infériorité de son commerce avec les étrangers.

Tombé dans cet état de décadence et de dépérissement, entre les souvenirs de sa grandeur passée et le sentiment de sa foiblesse actuelle, le Portugal ne peut-il pas s'appliquer ce que Saladin fit proclamer au moment de sa mort : *Voilà tout ce qui reste au grand Saladin, vainqueur de la Syrie et de l'Égypte.*

CHAPITRE TROISIÈME.

Colonies hollandaises dans les deux Indes.

Il suffisoit qu'il existât des colonies déjà formées, et des emplacements propres à en former de nouvelles, pour que les Hollandais voulussent et profiter de ce qui existoit déjà, et travailler pour leur compte sur le même modèle, et participer aux avantages que les autres nations retiroient de leurs colonies. Pouvoit-il, en effet, exister quelque source de richesse qui ne fût destinée à devenir l'appanage d'une nation qui a arraché à la nature, malgré ses refus, tout ce qu'elle a donné libéralement aux autres. Ses rigueurs lui ont servi d'aiguillons, et les difficultés ont été la mesure de ses efforts et de ses succès.

Son territoire est resserré dans les bornes les plus étroites ; le Hollandais en étendra les limites sur les flots, il habitera les mers ; ses vaisseaux remplaceront, doubleront ses cités ; ils seront le berceau, la demeure, le champ d'une partie de sa population. Son sol est dominé par les ondes ; il les repoussera, il les enchaînera par mille barrières. Il est continuellement menacé ou couvert par l'excédent des eaux : de tous côtés, il leur ouvrira de larges issues, et trouvera, pour leur résister, encore plus de moyens qu'elles n'en emploient pour l'attaquer. Son territoire ne prête qu'à une culture bornée, et à de rares moissons ; il *cultivera* les mers, il sillonnera l'Océan, il tirera de son sein des récoltes que sa main n'aura pas eu la peine d'y semer. Il n'a pas de champs, et dans ses murs seront les greniers de l'univers ; il n'a pas de forêts, et toutes celles de l'Europe seront exploitées pour son compte, et travaillées ou réunies dans ses chantiers. Il n'a pas de mines, et chez lui se trouvera le comptoir général de l'or et de l'argent du monde entier. Enfin, ne possédant presque rien en propre, il établira chez lui l'entrepôt de ce que possèdent tous les autres, il sera

l'agent général de toutes les transactions. Admirables effets de l'industrie, de la sobriété, de la patience, et de toutes les vertus économiques qui semblent avoir fixé leur séjour de prédilection au milieu des Hollandais ! Si ces effets sont merveilleux, ils proviennent de causes qui ne le sont pas moins, ils sont la plus juste récompense des plus admirables travaux. Avec de pareilles dispositions, les Hollandais ne pouvoient manquer de devenir une nation à colonies, et d'en établir sur tous les points qui importoient à leur immense commerce. Ils devoient aussi calculer ces établissemens sur leurs facultés de territoire et de population, pour les proportionner entr'elles, et se donner, par cette mesure, les plus grands avantages possibles aux moindres frais. Loin donc de s'être jetés sur tous les objets à leur convenance, comme ont fait presque tous les peuples d'Europe, qui ne songeoient d'abord qu'à tout envahir, comme si la terre eût dû leur manquer, les Hollandais se sont établis colonielement sur un plan méthodique qui a dû contribuer beaucoup à leurs succès, et l'on ne peut se refuser à reconnoître, dans la disposition de leurs colonies, l'esprit d'ordre et d'ar-

rangement qui préside à toutes les conceptions de ce peuple. Aussi les colonies hollandaises étoient-elles , relativement à la métropole , les mieux proportionnées de toutes celles de l'Europe.

Les Hollandais n'ayant pas de grandes colonies aux Antilles , n'ont pas besoin d'un grand nombre d'esclaves. Leurs colonies d'Asie trouvent sur les lieux leurs cultivateurs esclaves ou libres. Aussi la Hollande n'a-t-elle que de très-petits établissemens à la côte d'Afrique ; elle y a combattu long-tems les Portugais , les Anglais , et sur-tout les Français ; dans leurs longues guerres entre Louis XIV et le roi Guillaume. Le résultat de ces divers incidens a été la réduction de la traite hollandaise à sept ou huit mille nègres qui vont aux Antilles , partie pour les besoins des colonies hollandaises , partie pour celles des autres nations. Ce commerce étoit exploité par une compagnie exclusive qui , employant là les procédés que les compagnies qu'elles employoient par-tout , reçut la même récompense , celle d'une ruine totale , arrivée en 1730. La liberté de ce commerce l'a remplacée , et c'est elle qui le soutient au taux où il est aujourd'hui.

Deux causes qui paroissent diamétralement opposées, contribuèrent à faire entrer les Hollandais dans la carrière des colonies. Philippe second les persécutoit, et Philippe avoit envahi le Portugal. Que firent les Hollandais ? Ne voyant plus dans les Portugais que les sujets de leur tyran, dans leurs dépouilles que celles de leur plus cruel ennemi, ils se mirent à courir les mers à la poursuite des Portugais, et à attaquer les côtes qu'ils occupoient depuis un siècle, de manière que l'essor des Hollandais vers l'Asie, fut décidé à la-fois par une conquête et par une perte que l'Espagne faisoit tout ensemble, et que la tyrannie produisoit encore là son effet, celui d'étendre la liberté et de travailler à son profit. Il y avoit précisément cent ans que Vasco de Gama avoit été envoyé aux Indes, lorsque les Hollandais y parurent pour la première fois: et ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que, semblables à leurs ennemis, les Hollandais passèrent, pendant soixante ans, devant le cap de Bonne-Espérance, encore vacant, sans songer à s'y établir. La communauté de la même faute entre tous les peuples de l'Europe, est vraiment un grand et légitime sujet d'étonne-

ment. Il fallut qu'un simple chirurgien de vaisseau vît ce qui avoit échappé aux yeux de tant de chefs civils et militaires, et suppléât à leurs longs oublis. Il en fit si bien sentir l'importance, qu'on se décida enfin à s'y établir en 1630. Les Hollandais reconnoissans en confièrent le soin à ce même Vankisbek, auteur du projet, bien certains d'ailleurs d'en assurer le succès, en rapprochant ainsi l'exécution de la conception, point essentiel auquel on ne songe pas assez, et dont l'oubli fait manquer presque toutes les entreprises, parce que les gens assez éclairés, ou assez honnêtes pour exécuter bien ou de bonne foi les plans des autres, sont fort rares.

Les Hollandais, maîtres, par leur établissement au cap, de la pointe d'Afrique, et de toute l'étendue qu'ils voudroient y embrasser, se trouvèrent par-là dominer la route de tous les établissemens de l'Europe aux Indes. Le cap deyint à-la-fois le point de partage et de réunion entre l'Europe et l'Asie. Ils y ont fondé un véritable empire, au moins tout ce qui peut contribuer à en former un; car la possession dans l'intérieur des terres, est à-peu-près illimitée, les cultures s'y étendent

déjà à plus de cent lieues , et rien ne gêne l'extension qu'on voudra y donner.

La ville du Cap est la capitale , et même le seul endroit encore bien considérable de la colonie. Elle ne compte que 15,000 habitans de sang européen ; les esclaves y sont au nombre de 50,000 , et jouissent d'un meilleur traitement que dans les autres colonies. Les naturels du pays réduits à un petit nombre , par la grande épidémie de 1713 , habitent l'intérieur des terres et forment un peuple pasteur et par conséquent très-peu nombreux. C'est dans ces terrains que se trouvent les fonds les plus fertiles de la colonie , car le cap n'est environné que de plaines arides. Toutes les productions de l'Europe y ont réussi , et les vins dont le plant a été tiré de Perse , partagent avec les plus renommés du monde , le goût et les suffrages de tous les connoisseurs. Tel est le célèbre vin de Constance ; il ne croît que sur un territoire de quinze arpens de terre : les autres vins sont d'une qualité fort inférieure , quoique transplantés de Madère , et ne sortent guères de la colonie.

Si la foiblesse d'un établissement situé aussi avantageusement , a de quoi étonner et affliger , il faut s'en prendre à la compagnie qui

l'exploite , c'est celle des Indes. Dans le but aussi odieux qu'absurde de fermer le chemin de l'Inde par des dégoûts , à défaut de la force, la compagnie arrête la prospérité de la colonie , et cherche à en rendre l'abord dégoûtant pour les étrangers. Sûrement un pareil système est bien la corruption du système exclusif lui-même, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de pire au monde. Il auroit au contraire fallu faire du cap un port franc , ouvrir cet asile à la navigation du monde entier , l'y appeler , l'y fixer par toutes les séductions possibles. L'on a fait tout le contraire ; et ce qu'il y a de plus choquant, c'est que le Hollandais qui a fait de sa patrie le siège de la liberté commerciale , a fait du cap celui de la servitude ; libre chez lui , il n'a voulu là que des esclaves. Les malheureux colons, qui ne peuvent recevoir leurs approvisionnemens que de la compagnie, reçoivent peu et chèrement, et voient leurs intérêts continuellement sacrifiés dans les transactions inégales : aussi vivent-ils dans un dénuement presque absolu de toutes les commodités de la vie et des objets que la liberté du commerce leur permettroit de recevoir de l'étranger.

C'est à la poursuite des Portugais que les Hollandais entrèrent dans l'Inde. Aussi, pour parcourir la carrière de leurs conquêtes, ne faut-il que parcourir la longue chaîne des établissemens Portugais, qu'ils envahirent successivement et comme par échelle. Ils avoient l'air de s'être faits par-tout leurs légataires universels.

Les Hollandais abordèrent pour la première fois dans l'Inde en 1595, sous la conduite de Corneille Houtman qui obtint de ses compatriotes le commandement de quatre vaisseaux avec lesquels il sut venger leurs injures, et celle de sa propre captivité à Lisbonne.

Les premiers établissemens des Hollandais furent placés en 1602, dans l'île de Java, destinés à devenir le centre de leur puissance dans l'Inde. En 1624, il s'établirent à *Formose*, grande île de cent trente lieues de tour, que les révolutions de la Chine firent prospérer par une immense émigration à laquelle elle servit d'asile. Cette île a perdu presque toute son importance par la cessation du commerce du Japon, et par les entraves équivalentes à des prohibitions, mises à celui

de la Chine. Les Portugais partageoient avec les Espagnols la jouissance des Moluques ; les Hollandais les enlevèrent aux uns et aux autres dès 1621. Dès-lors, ils ne négligèrent rien pour s'assurer du fonds et des fruits de ces précieuses possessions ; ils ont pris toutes les précautions pour ne les partager avec personne et pour y rester toujours maîtres des prix. A Ternate , à Tydore, ils dédommagent par un salaire annuel des princes pusillanimes de l'extraction totale qu'ils ont faite chez eux des muscadiers et des girofliers. Ils ont concentré la culture de ceux-ci dans l'île d'Amboine , et celle du muscadier dans les trois îles de Banda. Amboine a été planté comme un jardin. Quatre mille terrains ont reçu par une loi de 1725, cent vingt-cinq girofliers chacun, ce qui en porte le nombre à cinq cents mille. Le girofle rend deux livres de clous. Ainsi, la récolte totale est d'un million de livres. Les Hollandais surveillent dans ces îles la fécondité de la nature et la répriment avec autant de soin qu'on la provoque ailleurs. Toutes les années, des commissaires profitant des calmes réguliers dans ces contrées, parcourent, le fer à la main, les îles à épiceries, et extirpent

les rejets que la nature a osé faire croître sans leur agrément.

C'est de 1613 que les établissemens hollandais datent à Tydore et à Célèbes. La première de ces îles est grande , mais pauvre. La seconde qui a cent trente lieues de diamètre est plus utile pour le commerce hollandais ; elle est d'ailleurs la clef des autres îles à épiceries.

Borneo, la plus grande île du monde, fournit aux Hollandais six cent mille livres de poivre à un prix avantageux. Ils n'y ont pas d'établissement. Après en avoir formés à Sumatra , ils s'y sont également bornés à des relations de commerce qui leur procurent une grande quantité de poivre et d'étain. C'est encore ainsi qu'ils en ont usé à Malaca. Après avoir mis une grande importance à chasser les Portugais de la presqu'île de ce nom et à leur enlever la capitale, ils ont fini par sentir le vuide de cette possession , depuis la découverte des nouveaux passages de Bally et de Lamboë , qui dispensent de suivre celui de Malaca , ainsi que le détroit de la Sonde. Ceylan tomba en leur pouvoir en 1650 , par l'entière expulsion des Portugais , contre lesquels les Hollandais

se liguèrent avec les naturels du pays, révoltés de la conduite des premiers. Cette île de forme presque ovale, a soixante-dix lieues de longueur, autant de large, et environ deux cents de circonférence. Elle contient d'excellens ports et produit la précieuse récolte de la canelle, des pierres précieuses, mais d'une qualité inférieure, du poivre, de l'arêque, et le bétel qui entre dans tous les usages de la vie des Orientaux. C'est encore sur ses côtes que se pêchent les perles dont le produit, ainsi que celui du diamant, est loin de répondre à l'idée qu'on se forme au seul nom de ces riches dons de la nature. Cette pêche, quoique libre, ne rend pas au-delà de 200,000 livres.

Les Hollandais ont des loges, plutôt que des établissemens proprement dits, aux côtes de Coromandel et d'Orixa; elles sont au nombre de six, dont Négapatam est le chef-lieu. A la côte de Malabar, les Hollandais dépouillèrent en 1633 les Portugais de plusieurs places, dont Cochin est la principale; mais ces possessions ne leur sont pas d'une grande utilité. C'est à Batavia et à Java qu'il faut aller chercher la puissance hollandaise dans l'Inde.

Cette île est le Saint-Domingue de la Hollande.

Sa longueur est de près de deux cents lieues, sur une largeur moyenne de trente à quarante. Elle est divisée en plusieurs petits royaumes, la plupart alliés, ou tributaires des Hollandais.

La ville de Batavia, bâtie entièrement dans le goût moderne hollandais, rappelle par la symétrie de ses alignemens et de ses ornemens, les cités de la métropole. Elle renferme une population de dix mille blancs, et de cent cinquante mille esclaves. Près de deux cent mille Chinois remplissent une partie des services de la colonie. Malheureusement l'air en est meurtrier, au point d'offrir l'effrayant résultat d'une perte de quatre-vingt-sept mille matelots ou soldats, morts dans les hôpitaux depuis 1714 jusqu'à 1776, espace de soixante-deux ans seulement. Aussi les Hollandais comptent-ils bien plus, en cas d'attaque, sur le cruel secours du climat, que sur les fortifications même dont ils ont pris soin d'entourer la ville. Cette grande cité est le siège de toute l'administration des colonies hollandaises dans l'Inde, l'entrepôt de leur commerce, le rendez-vous de leurs flottes, le centre de leur militaire de terre et de mer. Les dépenses de la colonie

s'élèvent à 6,600,000 liv. que les impôts seuls ne pourroient couvrir. On remarque , parmi les impôts, celui sur les jeux, dont le retour périodique, à Batavia , est marqué par un goût et par des fureurs, qui surpassent encore celles qui n'éclatent que trop dans les grandes villes de l'Europe.

Les Hollandais commercent avec Siam, et ont seuls le privilège de faire remonter leurs vaisseaux jusqu'à la capitale de l'empire ; distinction, au reste, plus honorable que profitable.

Après avoir été exempts pendant quelques années de la proscription dirigée contre les chrétiens dans tout le Japon, ils se soumirent à rester confinés dans l'île factice de Dézima, qui leur sert de prison. Ils y achètent des profits assez médiocres par une basse soumission aux procédés les plus révoltans, et à des pratiques plus révoltantes encore.

Ils n'ont point d'établissement à la Chine, et leurs relations commerciales avec ce pays sont extrêmement bornées.

Le terrain des Moluques, de ces îles auxquelles leurs précieuses récoltes ont fait donner le nom de mines d'or des Hollandais, est le

plus ingrat de la terre. Leur stérilité n'est rachetée que par la richesse de leurs productions, que la nature semble s'être plu à placer sur un pareil sol, comme pour rapprocher les extrêmes.

Banda est la seule île dans laquelle les Hollandais soient propriétaires des terres. Ils le sont devenus par le cruel expédient d'une extermination générale des naturels, comme trop enclins à la révolte, et d'une indomptable férocité. En quelques lieux, les Hollandais ont donné l'exemple d'attacher les naturels à la culture par des concessions de terres ou par des ventes de territoire.

Ils partagent la souveraineté des Moluques avec des rois qu'ils s'attachent, ou qu'ils maîtrisent, suivant les degrés de leurs forces ou de leur adresse.

Depuis plus de quatre-vingts ans, les ventes des marchandises des colonies hollandaises d'Asie, s'élèvent à 45 millions; les épiceries y entrent pour douze millions. Les autres marchandises sont de la même nature que celles qu'en exportent toutes les nations de l'Europe.

Tous les établissemens hollandais dans

L'Inde dépendent du gouvernement général, établi à Batavia. Il consiste dans un directeur-général, un gouverneur-général, cinq conseillers, et un certain nombre d'assesseurs, tous nommés par la direction générale, résidant en Hollande. Le conseil de Batavia règle toute l'administration civile, militaire et commerciale, et lui-même est subordonné à la direction générale de Hollande, formée des directeurs des six chambres de ce commerce.

Les colonies hollandaises de l'Inde ne sont pas la propriété immédiate de la nation. Elle n'y participe que par le mouvement général, qu'un aussi grand commerce ne peut manquer de produire au milieu d'elle. Elle a cédé ses droits à la compagnie des Indes, qui est souveraine de droit et de fait. Les anciens n'avoient pas idée de cette espèce de souveraineté d'un corps qui se met à la place de la nation, et qui est à-la-fois souverain et sujet. Les modernes ont réalisé cette monstruosité, et les Hollandais, ainsi que les Anglais, l'ont exécutée en grand.

La compagnie hollandaise est née presque avec les premiers établissemens des Hollandais. Elle date de 1602, époque à laquelle ils ne fai-

soient que paroître dans l'Inde. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que c'est toujours la même, qui, datant depuis l'origine des colonies de l'Asie, a su se maintenir constamment, en faisant renouveler successivement son privilège, en élevant son prix avec l'état de ses affaires, de la somme de 55,000 liv. qui fut celui du premier octroi accordé en 1602, jusqu'à celle de 5,600,000 liv., pour le renouvellement de 1740. C'est le plus haut prix connu : le dernier renouvellement date de 1774, et s'étend à une durée de vingt-deux ans.

Les premiers fonds de la compagnie furent de 14 millions 211,648 liv. Ils n'ont pas varié depuis. Ce capital fut divisé en actions de 6,600 liv. au nombre de deux mille cent cinquante-trois. La valeur a varié suivant les circonstances, et s'est élevée quelquefois à un prix exorbitant, tel que celui de huit fois la valeur primitive, ou 52,800 liv. En 1751, le capital de la compagnie ne surpassoit pas 63 millions, dont il n'y avoit pas plus de 36 en effets incontestables ou disponibles.

Les bénéfices annuels s'élevoient à 28 millions. Les dépenses de toute nature en absorboient 20 millions 460,000 liv. Restoient

7 millions 480,000 liv. pour les dividendes et tous les autres frais.

Dans plusieurs occasions, la compagnie est venue généreusement au secours de l'état, comme font presque par-tout ces grands corps. Ils ont un double but, le premier, de soutenir l'état, qui est leur soutien; le second, de désarmer l'envie de ceux qui ne participent pas aux mêmes avantages. La compagnie prête encore des encouragemens au commerce, en se chargeant du débit des productions nationales, telles que les draps de Leyde et de Harlem, dont elle exporte pour une somme de 500,000 liv.

La compagnie a un fonds de marine, composé de cent navires de six cents à mille tonneaux, dont elle expédie par an, en Asie, vingt-huit à trente. Elle en reçoit quelques-uns de moins. L'excédent resté dans l'Inde, lui sert pour le cabotage, dont elle s'est emparé là comme ailleurs.

Nous avons déjà vu que les Hollandais avoient occupé le Brésil à plusieurs reprises, et qu'en 1661, ils furent forcés de le céder définitivement à leurs premiers possesseurs, les Portugais. Cette restitution réduit à très-peu

de chose les possessions hollandaises en Amérique , tant sur le continent que dans les îles.

Les premières consistent dans la colonie , connue généralement sous le nom de Surinam. Elle est située sur la côte occidentale de l'Amérique méridionale , entre les grands fleuves de l'Orénoque et des Amazones; c'est la Guïane hollandaise. Elle est au nord de la française , et au midi de l'espagnole. Elle est formée par les quatre établissemens de Surinam, Esséquibo, Berbiche et Démérari, qui prennent leurs noms des rivières sur lesquels ils sont situés. Paramaribo en est la capitale. L'œil frappé à-la-fois d'enchantement et de surprise, contemple à Surinam les miracles de la patience et de l'opiniâtreté du travail des Hollandais, qui luttant contre la nature la plus marâtre, ont changé le séjour empesté des reptiles en demeures enchantées , et ont su transporter sur des bords infects les délices de leurs belles cités d'Europe. Jamais peuple ne se soumit à un travail plus pénible et qui demandât plus de longanimité. Il en a reçu le prix par une extension de culture à plus de vingt lieues dans les terres. Surinam seul compte plus de quatre cent trente planta-

tions , qui rapportent vingt-cinq millions de livres de sucre , quinze millions de café , un million de coton , huit cent milliers de cacao , et nombre d'autres productions , dont l'ensemble s'élève à une valeur vénale de plus de vingt millions. Le transport de ces denrées dans la métropole , occupe quatre-vingts navires. Le nombre en augmenteroit , si les syrops et les rhums qui s'exportent dans l'Amérique septentrionale , y passaient sur des bâtimens hollandais. Surinam commence à cultiver le tabac , qui lui promet de grands produits. Cinq mille blancs et plus de soixante mille esclaves forment sa population. Mais cette colonie a éprouvé un grand échec par la baisse du café ; cette plante ayant été cultivée par-tout , la multiplication a avili le prix , parce que la consommation n'a pas suivi la même proportion. Cette culture faisoit fleurir Surinam , avant cette époque , malgré une dette de 77 millions , que cet échec a rendu également onéreuse pour le débiteur , et pour le créancier. L'état presque habituel de guerre , où les colons vivent contre des peuplades de nègres , établis au sein de forêts impénétrables , est encore une source de désastres pour Suri-

nam. On a été obligé quelquefois de leur opposer des troupes venues d'Europe, sans même qu'elles aient obtenu de grands succès.

Berbiche, fondée en 1626, après avoir passé par divers propriétaires, est restée dans un grand état de foiblesse, attesté par celle de ses produits, qui ne fournissent qu'à une exportation de la valeur de 1,200,000 livres, et à une population de sept mille esclaves et de quelques centaines de blancs. C'est l'œuvre de la compagnie exclusive à laquelle est livrée la colonie : on reconnoît bien l'influence ordinaire de ces associations.

Esséquibo et Démérari valent beaucoup mieux. La dernière comptoit déjà, en 1769, cent trente habitations en cultures précieuses. Le nombre en est augmenté, et doit s'accroître avec le tems sur les bords de ces rivières, qui sont très-fertiles.

Les possessions hollandaises des Antilles ne nous arrêteront pas long-tems. Que dire, en effet, de petites îles, qui sont pour la plupart des rochers arides, dépourvus de terre et d'habitans, des points presque perdus dans le vaste Archipel des Antilles, dont les productions suffisent à peine pour expédier cinq ou

six bâtimens à la métropole. Sous ce rapport, ces îles sont de la plus mince importance ; mais elles en ont une toute autre sous celui du commerce avec les îles environnantes, auquel prête l'arrangement singulier des propriétés européennes aux Antilles. Elles y sont inégalement entrelacées, de manière que les colons sont sur une défensive permanente les uns à l'égard des autres. De plus, le commerce étant exclusif pour chaque nation dans sa colonie propre, celles qui y ont de petites possessions, ne cherchent qu'à vivre aux dépens de celles qui en ont de plus grandes, et à partager, par un interlope très-actif, les bénéfices que celles-ci veulent retenir exclusivement ; par conséquent, ces dernières ont à se défendre continuellement des pièges que leur tendent les autres. On sent quel tiraillement cela doit produire entre des intérêts aussi opposés. Les Hollandais sont situés très-favorablement pour profiter de ce conflit ; car, d'une part, ils touchent presque au continent espagnol, par Curaçao, qui n'en est éloigné que de dix lieues, et qu'ils enlevèrent à l'Espagne en 1626 ; de l'autre, ils peuvent commercer clandestinement par

Saint - Eustache avec tous leurs voisins des Antilles. Ce port est l'asile de tout ce qu'on parvient à soustraire à l'exclusif du régime colonial de chaque île ; c'est le centre de toutes les transactions interlopes ; en un mot , c'est la bourse des Antilles , comme Amsterdam l'est de l'Europe. En tems de guerre entre la France et l'Angleterre , cet entrepôt voit augmenter beaucoup son importance ; il devient alors le rendez - vous des sujets des parties belligérantes , qui y viennent oublier les querelles de leur patrie , et y substituer les transactions plus profitables du commerce.

Des colonies de cette espèce sont toutes en bénéfice pour celui qui les possède ; il n'a rien à perdre et tout à gagner avec des voisins opulens , auxquels elles servent de cautère politique. Nous reviendrons sur la convenance de pareilles colonies.

Récapitulation.

La Hollande possède de foibles comptoirs à la côte de Guinée , et y fait une traite de sept mille nègres.

A la pointe d'Afrique , elle possède la superbe colonie du cap de Bonne-Espérance.

Dans l'Inde , la Hollande est bornée à des établissemens à la côte de Malabar et à quelques comptoirs sur celle de Coromandel ; en revanche elle possède Ceylan , Batavia , une partie de Java , les Moluques et Malaca ; elle est admise au Japon et à Siam. Son commerce avec la Chine est très-borné. Ses revenus s'élèvent à 28 millions , les dépenses à 20 millions ; les bénéfices ou produit net , à 8 millions.

Sur le continent de l'Amérique , les Hollandais sont maîtres de Surinam , dont le produit total s'élève à 25 millions , et occupe quatre-vingts bâtimens.

Les colonies des Antilles rendent 4 à 5 millions , et n'occupent que huit ou dix bâtimens pour leurs exportations propres ; mais elles sont infiniment plus lucratives par leurs liaisons avec les colonies environnantes.

Total : 37 millions.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Colonies anglaises dans les deux Indes.

Dans cette immensité de possessions que l'Angleterre occupe en Amérique et en Asie ,

ce ne sont plus seulement des colonies, ce sont de grands et riches empires que nous aurons à admirer et à décrire. Si l'Angleterre peut se flatter de jouir des plus précieuses colonies qui aient jamais appartenu à aucun peuple, sa manière de les posséder est aussi la plus singulière de toutes celles qu'ils aient adoptées ; car elles n'appartiennent pas au corps de la nation, ce n'est pas elle qui les exploite et qui en jouit, mais seulement une partie infiniment petite d'elle-même, formée en association commerciale, souveraine dans l'Inde et sujette en Angleterre, partageant avec son propre souverain les honneurs, les charges et les profits de la souveraineté coloniale. Nous aurons à observer dans l'immense prospérité des établissemens anglais, et dans celle qu'ils procurent à la métropole, les effets d'un systême toujours suivi, l'empire irrésistible à la longue de la supériorité maritime, les principes véritables sur la colonisation des Indes et sur l'importance relative des colonies envers la métropole ; enfin, la manière dont une nation peut perdre de grandes colonies sans être ébranlée ; que dis-je, gagner même beaucoup à les perdre ; évènement qui donne

à-la-fois la solution d'un problème important, et l'indication des principes qui doivent décider du sort à venir des colonies. De grandes leçons sont donc à côté de grands exemples, dans l'examen que nous allons faire de la fortune coloniale de l'Angleterre, de ce riche et superbe mobilier qui centuple la valeur de l'édifice, à la décoration duquel il est attaché.

Pour faire avec ordre cette analyse, et presque cette revue des richesses coloniales des Anglais, nous nous astreindrons à l'ordre observé dans les chapitres précédens, ordre que nous nous proposons de garder encore dans les chapitres qui suivent. Pour cela, conduisant successivement nos lecteurs sur tous les points occupés par ce peuple célèbre, nous ferons avec eux le tour de ses vastes établissemens, c'est-à-dire presque celui du monde, en commençant aux côtes d'Afrique, et en les ramenant à travers les mers d'Asie et d'Amérique, vers l'île florissante qui a su devenir la capitale de tant de contrées et la souveraine de tant de peuples.

La première apparition des Anglais à la côte d'Afrique, date de 1550; ils y trouvèrent les Portugais et les Hollandais établis et déjà

en pleine jouissance, les premiers sur-tout, de la traite des noirs. Ceux-ci ne leur épargnèrent aucune des contrariétés qu'ils pouvoient tirer de leur droit d'aînesse et d'établissements tout formés. Elles durèrent jusqu'à la paix de Bréda qui les termina irrévocablement en fixant les droits de chacun. Les Anglais ont encore eu à combattre sur ces côtes, les Français qu'ils rencontroient et combattoient par-tout. Ces deux nations destinées comme Carthage et Rome à lutter entr'elles dans tous les tems et dans tous les lieux, commencent toutes leurs guerres par se jeter sur leurs établissemens respectifs en Afrique. Ils ont été pris et repris, détruits et relevés mille fois. Une partie ne consistant qu'en petits postes, qu'en loges ouvertes à toutes les attaques, ne peuvent tenir contre les plus faibles ennemis, cèdent à de simples corsaires, ou à des escadrilles; et comme de pareilles attaques ne peuvent être des faits d'armes, mais qu'elles sont le résultat de l'amour du gain bien plus que celui de la gloire, qu'il s'agit de nuire à l'ennemi plus que de le remplacer, la destruction de ces établissemens suit presque toujours leur invasion. C'est ainsi

que les Français viennent encore d'en traiter plusieurs qu'ils ont ruinés suivant l'usage dans l'impuissance de les conserver. La paix de 1763 a consolidé la supériorité des Anglais en Afrique et la ruine des Français.

Les premiers y occupent le Sénégal dont ils ne laissent pas approcher leurs anciens rivaux; ils dominent encore à Benin, à Gambie; et maîtres de ces trois rivières et d'autres points des côtes, ils peuvent donner à leur traite une extension égale à celle de tous les Européens réunis. La traite générale s'élève annuellement à quatre-vingt mille têtes. Les Anglais seuls en traitent quarante mille; vingt-quatre mille servent aux besoins de leurs colonies, et seize mille sont vendus aux autres. Cet immense transport s'effectue avec deux cents vaisseaux du port de vingt-quatre mille tonneaux et de huit mille hommes d'équipage.

Liverpool seul, fait plus de la moitié de ce commerce qui, dans l'espace de cinquante ans, a fait passer cette cité d'une obscurité profonde, au rang des plus opulentes de l'Angleterre. Trois de ses commissaires le dirigent avec un nombre pareil des

deux villes de Londres et de Lancastre, principales intéressées dans le même commerce : cette association a remplacé la compagnie exclusive, qui, d'après l'usage généralement reçu alors, s'empara des premiers établissemens à la côte de Guinée. Son incapacité et les plaintes unanimes de l'Angleterre la firent supprimer en 1697, pour lui substituer la liberté du commerce, qui n'a pourtant été pleine et entière qu'en 1749, par l'abolition de quelques entraves qui subsistoient encore en faveur de la compagnie.

Les Anglais n'ont pas d'autre établissement sur les deux côtes d'Afrique, jusqu'à l'île de Socotora dont ils viennent de s'emparer. Cette position occupée et délaissée tour-à-tour à-peu-près par tous les Européens, n'a frappé vraisemblablement les Anglais que par rapport à l'expédition française en Egypte : ils ont voulu garder ce poste, comme la double clef de la mer Rouge, soit pour y entrer, soit pour en sortir, s'assurer d'un point d'où ils pussent surveiller les mouvemens de l'ennemi et s'opposer soit à sa fuite, soit aux secours qu'il attendoit de l'île de France, soit encore, et c'étoit-là l'objet important, à son

passage annoncé vers l'Indostan. Ce sont les seuls motifs plausibles pour la formation d'un établissement fait sur un sol désert, et qui absolument dépourvu d'eau, sous un ciel brûlant, manque par-là d'un objet de première nécessité.

Entre l'Afrique et l'Amérique méridionale à quatre cents lieues de l'une, et à six cents de l'autre, l'Angleterre a formé l'établissement de Sainte-Hélène, pour la relâche de ses navigateurs en Asie. C'est le supplément du cap de Bonne-Espérance, le redressement du tort qu'ils ont eu de s'y être laissés prévenir par les Hollandais, oubli que les Anglais ont partagé avec trop de peuples pour devenir contr'eux le fondement d'un reproche, sans cesser pourtant d'être celui d'un légitime étonnement. Ils ont cherché à le réparer dans la guerre d'Amérique; ils y auroient réussi, sans l'activité et la bravoure de l'amiral Suffren. Ils ont été plus heureux dans la guerre actuelle où ils n'ont pas perdu un instant pour traiter les Hollandais en ennemis, dès qu'ils ont dû cesser d'être leurs alliés.

Sainte-Hélène découverte par les Portugais en 1602, n'est, à proprement parler, qu'un

rocher de trente mille de circonférence. Il appartient aux Anglais depuis 1673. Avec un sol ingrat et une culture négligée, contrariée d'ailleurs par les ravages d'animaux dévorans, Sainte-Hélène ne peut renfermer beaucoup de ressources pour les habitans, ni en offrir de bien grandes aux navigateurs. Aussi les avantages sont-ils presque nuls dans un pays où de tous les plants d'Europe, le pêcher est le seul qui ait pu résister au climat. La population totale de l'île est de vingt mille habitans; cet établissement a perdu de son importance par la conquête du cap, et la perdra tout-à-fait, si les Anglais le gardent. Dans leurs voyages aux Indes, ceux-ci peuvent aussi relâcher dans les îles riantes de Comore, situées entre la côte occidentale de Madagascar, et celle de Mozambique; mais ils n'y ont pas d'établissements.

Les Anglais ont pris bien tard le chemin de l'Asie, et il est assez digne de remarque que la nation destinée à y régner presque exclusivement, et à y remplacer tous les autres peuples d'Europe, n'y soit arrivée qu'après eux; c'est cependant ce qui a eu lieu. Les Anglais, sous la conduite des Drake, des

Cavendish , avoient déjà fait le tour du monde , qu'ils ne possédoient pas encore un pouce de terre en Asie. Cependant, de puissans empires y étoient déjà fondés par les Portugais, et par les Hollandais destinés à recevoir de la main des Anglais , un sort pareil à celui qu'ils avoient fait éprouver aux Portugais.

C'étoit à la face de ces nations , en concurrence , et par conséquent en opposition avec elles, que les Anglais avoient à s'établir; et dans quel lieu! Dans des places déjà prises, avec des moyens presque nuls , et sans points d'appui dans des contrées où ils n'avoient ni possessions personnels, ni liaisons avec les habitans. Il y a loin de là à leur empire actuel. Cependant , tant de désavantages ne purent arrêter la première association qui se forma à Londres en 1600, avec de foibles fonds et un armement de quatre vaisseaux seulement sous la conduite de Lancaster. Elle forma ses premiers établissemens à Java , Banda, Amboine et autres îles à épiceries que les Hollandais s'étoient approprié exclusivement. On sent que ceux-ci après en avoir éloigné les Portugais, ne virent pas tranquillement s'établir ces nou-

veaux venus; aussi soit force, soit artifice; vinrent-ils à bout de les expulser encore, et depuis ce tems, les Anglais en sont restés exclus.

Dès avant 1612, les Anglais avoient pris pied sur les côtes de Malabar et de Coromandel, et à cette époque, ils avoient déjà su se maintenir à Surate, contre les attaques des Portugais: ils obtinrent alors le commerce du golfe Persique de l'impression que fit leur courage sur le monarque de Perse Sha-abbas. Ils en jouirent jusqu'au tems où les dissensions de leur pays les occupèrent assez pour n'avoir rien à opposer aux attaques réunies des Portugais et des Hollandais, dont l'altier Cromwel ne tira la satisfaction d'honneur ni de profit qu'il pouvoit en exiger.

Le commerce de l'Inde se ranima, s'étendit et prospéra depuis 1657. Mais les profits de la compagnie ayant éveillé la cupidité des autres négocians anglais, celle-ci étant mal soutenue par Charles II, après des outrages impunis de la part des Hollandais, des violences imprudentes et honteuses contre le monarque de l'Indostan, des pertes et des injustices, elle vit s'élever contre elle une

opposition générale dans la nation. Elle n'avoit, pour s'en défendre, que la protection de la cour, toujours foible en pareil cas. Sa cause fut solennellement plaidée au parlement qui lui refusa son appui, pour l'accorder à ses compétiteurs, de manière que l'Angleterre eut pendant quelque tems deux compagnies des indes. Elles eurent le bon esprit de se rapprocher en 1702; et depuis cette réunion, la compagnie n'a fait que marcher de succès en succès, jusqu'à ce degré d'élévation et d'opulence qui en fait la plus riche et la plus puissante association de commerce qui ait jamais existé, ainsi que la maîtresse de propriétés territoriales et commerciales, bien supérieures en valeur à la plupart des empires connus.

La première de ces propriétés commerciales est celle du commerce de la mer Rouge; c'est l'intermédiaire entre l'Asie et l'Afrique, et le canal qui sert au transvasement des denrées d'une contrée dans l'autre.

Les Portugais avoient beaucoup restreint l'activité du commerce des Arabes dans cette mer. Les Hollandais y ont pris aussi une très-grande part, et il étoit bien naturel que le peuple qui étendoit et affermissoit son empire

en Asie , cherchât à l'étendre dans la même proportion sur la mer Rouge : aussi le commerce anglais s'y accroît - il tous les jours et surpasse-t-il déjà celui que tous les autres Européens y font ensemble. C'est à Jedda , à Moka , que les vaisseaux anglais de l'Inde vont porter les objets que consomment l'Égypte et l'Arabie. Ils en reviennent chargés d'un tribut de plus de 10 millions qu'ils enlèvent à ce pays , sur une somme totale de 16 millions qu'il paie aux étrangers. Le café est comme on pense bien , une branche principale de commerce. L'arbrisseau qui porte cette fève précieuse , originaire d'Abyssinie , croît dans l'Yémen et y est cultivé sur une étendue de cinquante lieues de long , et de quinze ou vingt de large. Il n'en faut pas moins pour suffire à une exportation de douze à quinze millions de livres , après avoir fourni à la consommation de douze millions d'habitans que compte l'Arabie , accoutumés à faire leurs délices de cette boisson , et qui n'ont pas la parcimonieuse avidité de certains pays où le cultivateur réservant pour l'étranger la partie la plus précieuse de ses récoltes , se restreint pour son usage à la plus grossière , et dans

les vues d'un misérable profit, se condamne lui-même aux rebuts de tout le monde.

Les cafés s'exportent par les deux ports de Jedda et de Moka ; ils valent à l'Arabie une somme de 9 à 10 millions. Les Européens et les caravanes enlèvent les meilleurs, au prix de 20 sous la livre ; les premiers en exportent un million cinq cent mille livres ; les caravanes de terre un million ; les Persans trois millions cinq cent mille livres ; la flotte de Suez, six millions ; l'Indostan et les Indes, cent cinquante mille livres. Le premier café parvint à Londres, en 1652 ; il pénétra encore plus tard à Paris, où il ne commença à être bien connu que lors de l'ambassade turque, envoyée à Louis XIV.

Le commerce anglais, dans la mer Rouge, doit recevoir encore des accroissemens par le traité passé entre les beys d'Égypte et le gouverneur des Indes, Hastings, 7 mars 1775. Il ouvre l'Égypte à toutes les marchandises anglaises, moyennant des droits modérés. Cette convention s'exécute avec un grand succès pour l'Angleterre ; aussi ne faut-il pas être surpris du zèle que cette puissance met à faire rentrer l'Égypte sous la domination otto-

mane ; elle ne fait, en cela, que soigner sa propre affaire, avec l'espérance de l'améliorer de toute la reconnoissance due à de grands services.

La seconde propriété purement commerciale des Anglais dans l'Inde est celle du commerce du golfe persique. Il s'élève dans son ensemble à 12 millions, sur lesquels les Anglais en prélèvent quatre, prix des marchandises des côtes de Malabar et de Coromandel qu'ils y introduisent. Le débouché, dans l'intérieur des terres, se fait par Bagdad, Alep, Bassora, le désert, et Mascate située à l'extrémité occidentale de la côte méridionale du golfe. C'est dans ce golfe que l'on trouve les perles de Baharem, les plus belles du monde, dont le produit, semblable encore à celui des diamans du Brésil et de l'Indostan, ne dépasse pas 3 millions 600,000 livres, de manière que toutes les mines connues de ces brillantes productions de la nature, ne s'élèvent pas annuellement sur tout le globe à plus de 12 millions.

C'est pour venir par la voie du golfe persique, et non pour avoir été fabriquées en Perse, que les toiles connues sous ce nom, sont ainsi nommées. Elles viennent de la côte

de Coromandel, et en traversant le territoire de Perse, elles en prennent le nom, comme font en Europe plusieurs articles de commerce, connus seulement sous le nom de l'entrepôt où on les trouve réunis, et jamais sous celui du sol qui les fait naître.

Les propriétés territoriales des Anglais aux Indes sont situées dans la presqu'île de l'Inde, qu'elles embrassent toute entière. Elles règnent depuis le cap Comorin qui forme la pointe de la presqu'île, en remontant à l'ouest jusqu'à l'Indus, à l'est jusqu'au Gange et aux montagnes du Tibet. Une immense chaîne de montagnes, qui a la singulière propriété de former la séparation des saisons dans ces contrées, court perpendiculairement dans toute l'étendue de cette région depuis le cap Comorin jusqu'à l'empire du Mogol.

Les Anglais ont un comptoir à Anjengo, dans le royaume de Travancor, à la côte de Malabar. C'est le second qu'y occupent les Européens, bornés à celui-là et à celui de Coleschey, appartenant aux Danois. Les Anglais se sont emparés, dans cette guerre, de Cochin qui appartient aux Hollandais. Ils sont établis à Tallichéry qui est très-florissant, et qui rend

près de deux millions de poivre ; ils partagent , avec les Hollandais et les Français , la plus grande partie d'une exportation de 7 à 8 millions d'autres marchandises.

Appelés au secours de Suratte , ils s'en emparèrent en 1759 , et réunirent peu-à-peu à cette conquête l'importante ville de Barokia , de manière à être presque maîtres de la presqu'île de Cambaye.

La prise de l'île de Salsette , en 1774 , leur a donné un territoire de plus de vingt milles , dans un des pays les plus peuplés et les mieux cultivés de l'Asie , avec l'avantage de n'être séparés de Bombay que par un très-petit espace , et de couvrir l'entrée de son port. Il est avec Goa , le seul de toute la côte où les vaisseaux de ligne puissent aborder.

Cette place est devenue , par les soins de ses maîtres , une des plus populeuses de l'orient , et leurs travaux ont réussi à corriger l'atmosphère qui l'entoure , en ouvrant un écoulement aux eaux qui l'environnoient. Cette ville compte au moins cent mille habitans , attirés par le commerce et par la sécurité , ce bien inestimable par-tout , mais fait pour être mieux apprécié dans un pays qui , comme l'Inde , est

tellement sujet aux révolutions , qu'il représente un tremblement de terre politique en permanence.

Bombay est le chef-lieu et le siège du gouvernement civil et militaire de toutes les possessions anglaises au Malabar, comme Madras l'est au Coromandel. Les revenus de ce département s'élevoient en 1773, à 13 millions 607,212 liv., et ses dépenses, à 12 millions 711,000 liv. Mais cet état a dû s'améliorer beaucoup, par d'heureux changemens survenus dans l'administration, et par l'augmentation successive du commerce.

L'établissement de Sumatra rend un produit net d'un million 916 000 liv.; les recettes étant de 4 millions 981,000 liv., et les dépenses de 3 millions 65,000 liv. Cette somme provient en majeure partie du poivre, qui trouve un débit avantageux à la Chine.

Mais c'est sur-tout à la côte de Coromandel que brille dans tout son éclat l'empire anglais, et qu'il étale sa puissance et sa richesse. Ce n'est plus en négociant, en trafiquant qu'y paroît ce peuple altier, c'est en grand souverain, rival ou protecteur de ceux qu'il daigne encore souffrir à côté de lui, ou comme héritier

tier de ceux qu'il a fait disparaître. Les Anglais sont établis à la côte de Coromandel comme les grandes nations le sont chez elles. C'est sur une puissante armée, et une population nombreuse, qu'y repose leur empire, et ils dominent l'une par l'autre. Ils y règnent depuis le cap Comorin jusqu'au Gange. Cette immense souveraineté comprend le Carnate, Bahar, Orixia et le pays de Bénarès. Elle renferme les petits établissemens français de Pondichéry et de Chandernagor, seuls restes de l'ancienne puissance française aux Indes, de cette puissance des Labourdonnaye, des Dupleix, qui touchèrent un instant à la même grandeur qu'ont obtenue pour toujours leurs trop heureux rivaux.

Il faut y ajouter la conquête récente des états de Tippou-Saïb, conquête importante sous plusieurs rapports.

Le premier est de donner de la profondeur aux établissemens anglais, et d'unir ensemble ceux des deux côtes. Jusqu'ici les Européens n'étoient établis que sur les côtes, et n'avoient pas pénétré dans les terres. Leur petit nombre, eu égard à la population du pays, les vues qui les y fixoient et qui étoient toutes commer-

ciales, les en avoient empêché. La conquête du Mysore (1) a changé tout cela. Par elle les Anglais ont pénétré dans l'intérieur de la presqu'île ; par elle encore ils communiquent directement d'une côte à l'autre, et tous leurs établissemens se trouvent liés ensemble, avantage inestimable dont ils manquoient, et qui leur donnera une bien plus grande valeur.

Le second est l'extension de la propriété

(1) On peut consulter ici l'*Histoire des Progrès et de la Chûte de l'Empire de Mysore*, ouvrage dans lequel on retrace avec beaucoup de vérité et de force, l'origine et les causes de la puissance anglaise dans l'Inde. Cet ouvrage est très-curieux par le tableau des événemens et des circonstances qui ont précédé et suivi la chute de Tippoo-Saïb. On y verra sur-tout une chose fort remarquable, c'est que les jacobins ont travaillé en Asie comme en Europe, à la destruction des empires. M. Michaud a soin d'accompagner son récit de pièces authentiques, auxquelles il seroit difficile de refuser sa croyance; et les procès-verbaux du club établi à Seringapatam, pourront figurer un jour dans l'histoire à côté de ceux des jacobins de Paris. Cet ouvrage renferme de plus des observations et des faits très-intéressans sur les mœurs et les gouvernemens des peuples indiens.

territoriale , pour laquelle les Anglais se sont réservés la capitale et les ports de Tippoo-Saïb , ainsi qu'une grande partie de ses domaines.

Le troisième est encore l'extension du commerce ; car les Anglais étant habitués à mettre tous leurs traités en commerce , on ne peut douter qu'ils ne se soient réservés de grands avantages commerciaux avec les parties de ces états qu'ils ont délaissées à de petits princes. Les annonces s'en trouvent déjà dans les documens publiés en Angleterre , où l'on porte à plus de 30 millions la valeur de cette nouvelle branche de commerce.

Le quatrième est de les avoir délivrés d'un ennemi dangereux , soit isolément , soit combiné avec les Marattes , qui maintenant restent seuls contr'eux , destinés à faire dans l'Inde le contre-poids de la puissance anglaise.

Depuis long-tems on supposoit à l'Angleterre l'intention de s'emparer de toute la presqu'île de l'Inde. Dans le fait, ce magnifique projet étoit attrayant , et tout sembloit l'y inviter. Alors elle embrassoit à la-fois les deux côtes , en remontant parallèlement depuis l'extrémité la plus méridionale , le cap Comorin ,

jusqu'aux deux grands fleuves l'Indus et le Gange, ainsi que jusqu'aux montagnes qui couvrent l'entrée de la péninsule. Il ne restoit alors qu'à pénétrer dans l'intérieur des terres, enveloppées de tous côtés par ces établissemens, et fermées à leur naissance même par de hautes montagnes, dont la coupe perpendiculaire sur une ligne centrale, d'un bout de la péninsule à l'autre, ajoute encore aux moyens de la défendre.

La fin précipitée de l'empire de Tippoo-Saïb, la guerre contre la France et la Hollande, qui a livré à-la-fois Cochin, Négapatam, Pondichéry, et sur-tout Ceylan. Tous ces évènements simultanés, fruit de l'imprudence des uns et du bonheur des autres, donnent aux Anglais les moyens de réaliser et d'affermir à leur profit la conquête de toute la péninsule, et de s'y établir exclusivement. Des circonstances plus favorables ne peuvent se représenter. Il est à désirer que l'Angleterre en profite; et loin que cette extension ait lieu d'effrayer l'Europe, comme on ne cesse de le publier, elle renferme au contraire le germe des plus grands avantages pour elle. C'est presque autant pour l'Europe

que pour elle-même , que l'Angleterre fera cette conquête. Elle lui appartiendra autant qu'à elle-même , comme nous le prouverons dans un autre chapitre.

Les Anglais ont obtenu ces magnifiques propriétés par l'intrigue , par la force , par tous les moyens trop malheureusement employés par tous les hommes dans la poursuite de leurs projets. A cet égard , quoiqu'en dise l'envie , leurs titres ne sont ni plus purs , ni plus souillés que ceux de tous les conquérans , de tous les fondateurs de colonies ou d'empires , sur des états déjà existans. Mais si quelque chose peut effacer ou couvrir les vices de cette intrusion , si la morale peut accorder des indulgences à la politique , l'Angleterre mérite quelque grace en faveur de cet admirable esprit de suite , de calcul , de persévérance et d'ensemble , qui l'a portée , dans l'espace de deux siècles , d'un humble comptoir , qui fut sa première propriété , à la monarchie universelle de l'Inde , qui l'y a fait triompher et hériter de peuples puissans , établis avant elle ; qui l'a ramenée deux fois des bords de l'abîme au faite de la grandeur , et qui a donné à une très-petite partie d'une très-petite na-

tion , le pouvoir de commander à des peuples bien plus nombreux qu'elle , et situés à dix mille lieues de leurs maîtres.

Les trois royaumes ne renferment que onze millions d'habitans , tandis que les établissemens d'Asie en comptent maintenant plus de vingt millions. Quelques villes , telles que Madras et Calcuta , contiennent une immense population. Celle de la première , malgré l'insalubrité de son climat , ne va pas à moins de trois cent mille habitans ; elle fut bâtie il y a cent vingt ans , par Guillaume Langhorne.

Les Anglais ont eu l'art de faire servir les Indiens à contenir leur propre pays dans l'obéissance , et à les défendre en même-tems contre les ennemis extérieurs , soit Européens , soit Asiatiques. Pour cela , ils ont levé dans le pays même , une armée formée des naturels , connus sous le nom de cipayes ; ils les ont encadrés dans leurs propres rangs , et ils les ont ainsi pliés tout à-la-fois à leur obéissance et à leur discipline. L'entreprise étoit périlleuse et hardie , elle a parfaitement réussi , et c'est cette armée qui combat , qui conquiert et qui garde pour l'Angleterre la presque île de l'Inde.

Elle s'élève à près de cent mille hommes, dont dix mille sont naturels anglais; elle est distribuée dans les lieux les plus convenables à la défense et à la soumission du pays. Cette armée est divisée en troupes de la compagnie et en troupes du roi; mais tout est réglé de manière à ce que cette division n'en introduise pas dans l'armée, et ne nuise pas au bien du service.

D'après le rapport fait au parlement par le secrétaire d'état, ayant le département de l'Inde, le produit de tous les établissemens anglais s'élève à 200 millions, les dépenses à 114, de manière que les retours en Angleterre montent à plus de 86 millions. Cette somme provient d'une double source, les produits de la souveraineté et les profits du commerce.

La compagnie étant souveraine dans l'Inde, y exerce tous les droits lucratifs qui, en tout pays, appartiennent au souverain. Elle impose, et elle paie avec l'excédent des recettes sur les dépenses du gouvernement, une partie des valeurs commerciales qu'elle achète, soit pour l'Europe, soit pour l'Asie. L'excédent, ce qu'elle gagne au-delà de sa dépense sur chaque branche de commerce, fait encore par-

tie de ce qu'elle importe en Europe ; et c'est de ces deux sources réunies , que coule annuellement la somme dont on vient de parler. La compagnie gagne ensuite sur les reventes en Europe ; c'est un objet à part dont nous n'avons pas à nous occuper. On sent de quelle immense quantité et variété d'objets doit se former un commerce aussi étendu ; combien il a fallu consulter le goût de consommateurs si différens entr'eux , si étrangers à l'Europe ; combien il faut d'art pour les assortimens , d'économie , pour établir des prix qui obtiennent la préférence , d'attention et de soins pour connoître , classer et verser à propos , l'objet des besoins ou des fantaisies de tant de peuples. Il faut porter d'Europe en Asie tout ce qui peut flatter le goût de ses voluptueux habitans. Il faut rapporter en Europe tout ce qui lui manque ou tout ce qu'elle aime , tout ce que ses besoins réels ou factices lui font désirer ; il faut sur-tout en bien proportionner les quantités , pour n'en pas avilir le prix ; enfin , il faut viser à diminuer le tribut que l'Asie fait payer à l'Europe ; car on ne peut se dissimuler que son commerce avec elle ne lui soit onéreux ; qu'il ne lui en coûte une partie

des métaux qu'elle reçoit de l'Amérique , et que chacune de ses fantaisies ou de ses besoins ne soit un impôt mis sur elle au profit de l'Asie. Il y a plusieurs grands articles dans l'exportation des marchandises asiatiques en Europe; ce sont le thé, les toiles, le salpêtre, le riz, les soies, et en dernier lieu les sucres.

L'importation du thé en Angleterre s'élevait, en 1773, à douze millions de livres pesant, consommés par trois millions d'habitans, au taux moyen de 24 liv. par tête, et au prix de 6 liv. la livre pesant, ce qui donne un total de 72 millions. La contrebande, dont l'état est de fournir à meilleur compte, entroit pour beaucoup dans cette immense fourniture; mais le goût de cette boisson étant généralement augmenté, au-dehors comme au-dedans de l'Angleterre, celle-ci ayant dans ces derniers tems supplanté les Français et les Hollandais, tout porte à croire que loin de n'avoir pas été atteinte, cette somme a dû être dépassée de beaucoup.

L'importation du salpêtre est d'environ dix millions de livres pesant, au prix de 10 sols, par conséquent 5 millions.

Il est impossible de fixer la valeur des

toiles qui se consomment en Angleterre ou qui se débitent dans l'étranger. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce débit doit augmenter journellement avec un goût qui va toujours croissant ; car l'Europe ne s'habille plus qu'à l'anglaise, et reçoit d'Angleterre la plus grande partie des vêtemens qui ont remplacé les anciennes parures.

Les soies du cru des possessions anglaises sont de médiocre qualité, mal filées, et peu susceptibles de recevoir de l'éclat par la préparation.

Les Anglais ont pris, depuis quelque tems, la méthode d'apporter en Europe des sucres d'Asie. Ils égalent ceux de Saint-Domingue en qualité et ne les surpassent pas pour le prix. Ils arrivent en lest sur les vaisseaux de la compagnie, qui, chargés de marchandises précieuses sous un petit volume, peuvent très-bien recevoir cette denrée de grand encombrement. Mais une grande importation de sucre de Bengale en Europe seroit impossible sans cet accompagnement, parce que les frais de transport consacrés à cet objet unique, en élèveroient trop le prix qui se confond aujourd'hui avec celui de cargaisons très-riches.

La compagnie qui dirige le grand mouvement commercial que nous venons de retracer, souveraine dans l'Inde, et sujette en Angleterre, est la même qui fut établie en 1600, au début des Anglais dans l'Inde, aux premiers essais de leur commerce, et qui a su s'élever d'un capital de 1,600,000 livres, et d'une première expédition de quatre vaisseaux, à un fonds qui surpasse 200,000 millions de valeur en dehors de sa souveraineté, et à l'emploi annuel de cent navires des plus grandes dimensions.

Elle partage entre ses actionnaires un dividende d'environ 8 pour cent, prix moyen auquel il est fixé depuis 1708; il doit augmenter par les nouvelles prospérités de la compagnie.

Il ne peut entrer dans notre plan d'analyser l'organisation intérieure de cette association, soit comme souveraine, soit comme commerciale; encore moins d'exposer le mode de ses délibérations, ses cours de directions, ses relations avec le gouvernement, ainsi qu'avec ses subordonnés dans l'Inde; ses tribunaux de justice ou de commerce, son administration civile ou militaire dans ce pays. Ces détails nous écarteroient trop de notre sujet, et d'ail-

leurs, ce n'est pas l'histoire de la compagnie des Indes que nous écrivons; nous retraçons seulement la situation commerciale et politique de l'Angleterre avec les colonies.

Depuis que le thé a fait fortune en Europe, les Anglais ont attiré à eux presque tout le commerce de la Chine. Ils en exportent eux seuls une quantité double de celle que tous les autres Européens en tirent. Par conséquent, ils doivent y entretenir des relations proportionnellement plus fortes. Aussi y a-t-il toujours dans les flottes expédiées d'Europe, une certaine quantité de vaisseaux destinés pour la Chine. Mais si ce commerce est lucratif pour l'Angleterre en particulier, il est onéreux pour l'Europe en général. C'est un véritable impôt mis sur elle, au profit de la Chine. Aussi est-il à désirer, ou que ce commerce, mieux dirigé à l'avenir, se fasse comme les autres par voies d'échange, ou qu'à leur défaut il cesse entièrement, ou enfin que l'usage du thé soit remplacé par celui de plantes aussi agréables et plus salubres, telles qu'en offrent les montagnes aromatiques de Provence et d'autres contrées méridionales de l'Europe.

Les Anglais furent repoussés du Japon au

tems de la persécution générale contre les chrétiens, sous prétexte que leur roi Charles avoit épousé une princesse catholique de Portugal, motif assez particulier, quand il s'agit de commerce.

La compagnie abandonne aux particuliers le commerce d'Inde en Inde, ou le cabotage des Indes, sous la réserve de certains droits. Elle doit elle-même faire directement ses retours en Angleterre.

Quittons l'Asie pour nous transporter maintenant sur le nouveau théâtre de puissance comme d'opulence, que les Anglais se sont encore élevé en Amérique. Il faut y distinguer sur le même continent trois contrées qui n'ont rien de commun entr'elles, de manière qu'il ya, à proprement parler, trois Amériques pour les Anglais. Voyons ce qu'ils ont fait pour s'établir dans chacune, et pour en tirer tout le parti qui convenoit à l'étendue et à l'activité de leur génie commercial.

L'Amérique méridionale est entièrement occupée par les Espagnols et par les Portugais du Brésil. Les colonies françaises et hollandaises des deux Guyanes sont des points perdus sur cet immense continent.

L'Espagne a toujours mis le plus grand

prix à conserver l'exclusif le plus rigoureux pour ses domaines dans ces contrées, sources de ses richesses propres, comme de celles de l'Europe dont elle alimente la circulation par les métaux qu'elle lui fournit. L'Angleterre de son côté a toujours cherché à s'associer à quelque partie de cette opulente propriété, et à détourner vers elle le cours de quelques-uns de ces fleuves d'argent. Tantôt elle a insulté, envahi, et mis à rançon des côtes trop étendues pour être bien gardées; tantôt elle a attaqué l'Espagne à la source même de ses richesses. Drake, Anson, prennent et rançonnent par des attaques imprévues les côtes du Pérou. L'amiral Vernon va échouer devant Carthagène, où il alloit frapper au cœur l'Espagne qui voyoit par - là l'Angleterre établie au centre de ses domaines.

Quand la paix a fermé les voies aux hostilités ouvertes, les attaques clandestines commencent, et l'interlope le plus hardi comme le plus soutenu, s'établit entre les colonies anglaises des îles, et tous les points du continent espagnol qu'elles peuvent atteindre. La Jamaïque en est le siège principal. A force de mouvemens et d'intrigues, les Anglais

parvinrent à se faire céder en 1763, trois postes dans la baye d'Honduras et de Campêche, pour l'extraction des bois de teinture et de menuiserie. Dans le même tems, ils réussissoient à se faire céder la Floride qui complettoit leur empire, depuis le golfe du Mexique, jusqu'à la baie d'Hudson. En 1770, ils formèrent aux îles Malouines ou Falkland, un établissement qui, les fixant sur le flanc des riches colonies orientales de l'Amérique, les rendoit de plus, maîtres de la mer du Sud, et des relations établies entre le Pérou, le Mexique, l'Espagne et l'Asie. Cette prétention excita la querelle connue sous le nom des *différens pour les îles Falkland*. Déjà on couroit aux armes, lorsqu'une heureuse pacification vint en arrêter les suites et rendit définitivement ces possessions à l'Espagne. Cet acte de raison honore infiniment le ministère Anglais dans une circonstance, où, vu le gouvernement des deux pays ennemis, il avoit plus à gagner qu'à perdre en s'y refusant.

Cette continuité d'entreprises sur le continent espagnol montre sûrement un système bien suivi et bien lié dans toutes ses parties. Il se poursuit encore, comme il a paru par

l'empressement avec lequel les Anglais, à la première apparence de guerre avec l'Espagne, se sont jetés sur l'île de la Trinité, dont le voisinage immédiat avec le continent espagnol, accuse l'intention de faire de cette conquête, un entrepôt et une communication toujours ouverte avec le continent.

Telle est la position des Anglais à l'égard de ce que nous appelons la première Amérique, dénomination que nous n'employons que pour nous aider à classer nos idées. Voyons ce qu'ils sont dans la seconde que nous supposons formée par les Antilles, divisées en îles du Vent et Sous-le-Vent. Cette dénomination vient de leur position, relativement au vent d'Est, qui se faisant sentir plus habituellement dans ces parages, a donné lieu d'appeler îles du Vent, celles qui sont le plus avancées dans sa direction, et îles Sous-le-Vent celles qui en sont le plus reculées, comme le plus rapprochées du continent de l'Amérique.

Le premier établissement anglais aux Antilles fut formé à Saint-Christophe, et date de 1625. Par un hasard assez bizarre, les Français y arrivoient le même jour que leurs rivaux. Pour éviter l'embarras d'une décision

sur la propriété que les Européens attribuoient; dans le code colonial comme dans le civil, au droit d'aînesse, il fut convenu que l'île seroit partagée entre les deux nations; accord plus bizarre que tout le reste et qui eut l'effet qu'on devoit en attendre entre des peuples accoutumés à se combattre par-tout; ce qui ne tarda pas d'arriver là comme ailleurs. La fortune s'y déclara pour les Anglais, qui en chassèrent les Français en 1702, et ses arrêts furent confirmés par le traité d'Utrecht en 1713. La population de Saint-Christophe est de vingt-sept mille habitans, deux mille blancs, vingt-cinq mille noirs; son étendue est de trente-six lieues quarrées; son sol est montueux et maigre, son produit est de dix-huit millions de livres de sucre le plus beau de tout le nouveau monde.

La Barbade donnée en 1627, au comte de Carlisle par Charles premier, a sept lieues de long, deux à cinq de large et dix huit de tour. Dans l'espace de quarante ans, elle arriva à un degré de prospérité inouïe; car elle vit sa population s'élever à cent mille ames, ce qui, hors les grandes villes de l'Europe, n'a sûrement lieu en aucun pays. Le dépérissement

de son sol l'a réduite depuis à la moitié, ce qui est encore bien considérable pour un aussi petit territoire. Antioa n'a aucune importance commerciale ou territoriale ; mais en revanche, il en a une très-grande sous les rapports militaires, parce qu'il est l'arsenal des colonies, le rendez-vous des flottes d'Angleterre, soit pour protéger ses colonies, soit pour attaquer celles des autres.

Mais de toutes les colonies anglaises, la plus importante, celle à laquelle appartient la prééminence de rang et de richesse, et par-tout celle-ci règle celui-là, c'est sans nul doute la Jamaïque. Colomb la découvrit en 1494; elle a une longueur de quarante-quatre lieues et une largeur moyenne de seize.

Le fils de Colomb y fixa les Espagnols en 1509 : les Anglais les en chassèrent en 1655. Leurs premiers colons y furent trois mille soldats de ces fanatiques armées de Cromwel que le tems, l'éloignement des scènes qui avoient allumé leur imagination, d'autres objets et d'autres soins, changèrent en d'autres hommes et rendirent aussi bons cultivateurs que l'exaltation révolutionnaire les avoit rendus farouches, mais braves guerriers.

Le code de l'île date de 1680 ; elle jouit d'un grand nombre de réglemens favorables à l'agriculture. La canne à sucre y fut apportée du Brésil en 1668 , par les Portugais.

En 1766, on en fit un port franc ; spéculation très-profitable pour elle , d'après son double voisinage du continent et des îles espagnoles ; voisinage dont elle a profité , de manière à exciter souvent les plaintes de l'Espagne , et à la forcer de changer l'ordre des retours de ses vaisseaux , pour lequel elle a établi les vaisseaux de registre en place des galions.

La Jamaïque, quoique dans le climat le plus mal-sain de toutes les Antilles , ne comptoit pas en 1775 , moins de deux cent quinze mille habitans.

Elle possédoit à la même époque six cent quatre-vingt-quinze sucreries ; elle fournissoit à une exportation de quarante millions de livres pesant de denrées. Sur un territoire de trois millions huit cent mille acres , il n'en restoit que quatre cent mille à accorder.

Les îles Lucayes et les Bermudes sont peu de chose.

La Grenade où les Français étoient établis

dès 1638, fut cédée à l'Angleterre en 1763. Son territoire de vingt lieues de tour fournit à une exportation de treize millions de livres pesant de denrées.

Tabago, Saint - Vincent, la Dominique, cette dernière déclarée port franc depuis 1766, sont de petites îles d'un sol pauvre et d'un produit médiocre.

Le tabac seul soutient Saint-Vincent.

Jadis les Hollandais furent en possession d'approvisionner les colonies anglaises : le grand acte de navigation les priva en 1651 de ce lucratif privilège. Depuis lors, l'Angleterre, comme les autres métropoles, s'est réservé le commerce et l'approvisionnement exclusifs de ses colonies.

Elles jouissent des avantages d'un gouvernement doux, modelé sur celui de la métropole; elles s'administrent elles-mêmes, et entretiennent des agens auprès du gouvernement en Angleterre.

Le produit total des îles anglaises, tant en denrées, que par les droits qu'elles acquittent à l'entrée et à la sortie des trois royaumes, s'élève à 100 millions, un peu au-dessus de la moitié de celui des îles françaises. Elles devoient

à la métropole, en 1788, une somme de 360 millions, qui égale la dette de St.-Domingue envers la France, à l'époque de la révolution.

Quand les Anglais s'établirent dans l'Amérique septentrionale, qui est la troisième dans l'ordre que nous avons établi, ils y trouvèrent les Français déjà fixés au Nord par le Canada, et les Espagnols au Midi par la Floride. Ils se placèrent dans le centre, qui restoit vacant, et occupèrent tout le vaste espace qui forme aujourd'hui le territoire des Etats-Unis. Cette possession étoit assez étendue par elle-même, et les Anglais s'y tinrent pendant long-tems; mais lorsque leur population et leurs forces furent augmentées, lorsque ces grands établissemens eurent pris assez de consistance pour se soutenir par eux-mêmes, alors ils songèrent à leur donner une nouvelle étendue, et le complément qui devoit résulter de la conquête des deux parties qui sembloient en faire les aîles. Ils y réussirent à-la-fois, à la suite de leurs grands succès de la guerre de sept ans, et de la paix de 1763.

Ces deux acquisitions leur donnoient la pleine et entière disposition de toute la côte orientale de l'Amérique septentrionale, sur

laquelle ils se trouvoient par-là aussi pleinement établis, que les Espagnols le sont sur la côte occidentale de l'Amérique méridionale.

Dans le fait, la Floride paroît un démembrement des Etats-Unis, par sa position à la pointe de la côte qu'ils occupent. Ce pays étant encadré au nord par les Etats-Unis, à l'ouest par les Apalaches, barrière commune avec eux, au sud par le golfe du Mexique, à l'est par l'Océan, paroît la continuation des Etats-Unis, leur complément nécessaire, et semble leur avoir été donné par la nature, de manière à leur appartenir bien davantage qu'il ne doit le faire à l'Espagne. Aussi la Floride sera-t-elle toujours l'objet de l'envie et des démarches des Etats-Unis, jusqu'à ce qu'elle y soit rejointe, comme il arrive inévitablement à toutes ces enclaves qui forment des convenances si prononcées, que les états ne cessent jamais de tendre à leur possession, et finissent inévitablement par y arriver. Ce qu'avoient fait les Anglais est le garant de ce que feront les Etats-Unis; ils y ont présumé, en forçant le passage du Missouri, sur les derrières de la Floride.

L'Angleterre ne jouit pas long-tems de

l'accroissement qu'elle avoit donné à sa puissance ; car elle a perdu à-la-fois les États-Unis et la Floride. L'accessoire a suivi le sort du principal ; et de tout ce magnifique établissement sur le continent septentrional de l'Amérique , il ne lui reste plus que la partie qui s'étend depuis le nord des États-Unis jusqu'à la baie d'Hudson ; c'est l'Acadie et le Canada.

Cette perte, en rendant les États-Unis étrangers à l'Angleterre et à notre sujet , nous dispense de nous en occuper. Nous ne les perdrons pourtant pas de vue , et nous y reviendrons dans les considérations générales sur les colonies , et sur leur destination ultérieure dans un ordre mieux approprié aux circonstances résultant de la révolution française , ainsi qu'à l'utilité même de ces contrées et de l'Europe ; accord qui peut , au premier coup-d'œil, paroître impossible, mais qu'un examen approfondi , dégagé des préjugés ordinaires attachés à la première idée de *cession* , dont on fait d'abord le synonyme de perte , montrera dans une harmonie parfaite avec l'intérêt des deux pays.

Les possessions actuelles de l'Angleterre

dans l'Amérique septentrionale , consistent , comme nous venons de le dire , dans toute l'étendue du continent , qui s'étend depuis la Nouvelle-York jusqu'à la baie d'Hudson , sur une largeur qui n'a pas encore de limites certaines. Il faut y comprendre les îles situées entre Terre-Neuve et l'embouchure du fleuve Saint-Laurent , ainsi que Terre-Neuve et les deux bancs que les Anglais se partageoient avec les Français.

La première partie de ces possessions est l'Acadie , péninsule formée à l'ouest par le grand fleuve Saint-Laurent , à l'est par l'Océan ; elle s'appeloit aussi Nouvelle-Ecosse. Elle a une étendue de côtes de trois cents lieues ; les Français s'y établirent en 1602 , et lui donnèrent le nom d'Acadie , qui lui est resté.

Le voisinage de la Nouvelle-Angleterre fut souvent funeste à sa tranquillité ; elle finit par y être réunie à la paix d'Utrecht. Les Anglais ont mis du soin à fortifier et à cultiver ce pays ; Hallifax est même devenu une assez bonne place. En 1749 , le gouvernement y fit passer trois mille sept cents individus , auxquels il distribua des terres , où ils réparèrent le vuide

causé par la déportation des Français neutres, que sous de faux soupçons et des prétextes également faux, les Anglais ne craignirent pas de transplanter dans leurs colonies, qui devinrent leurs tombeaux. La population s'élève à cinquante mille habitans. Elle doit augmenter avec la prospérité de la colonie, qui en renferme les moyens par l'abondance de ses pâturages, par son aptitude à la culture du chanvre et du lin, et par son heureuse position pour la pêche de la morue, où ses bâtimens peuvent se rendre jusqu'à sept fois, tandis que ceux d'Angleterre ne peuvent y faire que deux voyages.

La seconde partie des possessions anglaises est le Canada. Ce pays fut reconnu en 1523, sur les ordres de François premier, par le Florentin Verazzani, et onze ans après, par Jacques Cartier, navigateur de Saint-Malo. Oublié bientôt après, le Canada reçut ses premiers colons des Français, qui fréquentoient le banc de Terre-Neuve. Champlain fonda Québec en 1608, et le Canada eut peut-être prospéré dès-lors, sans les compagnies exclusives qui l'obéroient. Elles furent remplacées par une association qui, quoique nom-

breuse et soutenue par toutes les faveurs du gouvernement, n'eut cependant aucun succès.

Les Anglais avoient toujours eu des vues sur le Canada ; car dès 1629, ils l'enlevèrent à la France ; et dès-lors ils l'auroient gardé, sans le courage de Richelieu, qui mit l'inflexibilité ordinaire de son caractère à le faire restituer à la France, en 1631.

Le Canada est destiné, par sa position, à concourir avec l'Amérique, à l'approvisionnement des colonies des Antilles, et il a tout ce qu'il faut pour le faire avec avantage. Le blé y réussit à merveille. D'immenses pâturages nourrissent une grande quantité de bétail et de chevaux, qui, sans être beaux, sont excellens. Il en exporte aux Antilles et dans toute l'Amérique, où ils sont fort recherchés. Il possède des mines de fer, les secondes du monde pour la qualité. Ses inépuisables forêts offrent par-tout des matériaux de construction. Enfin, le Canada est la source d'un immense commerce de pelleteries, et lui seul peut se flatter de fournir la précieuse dépouille du castor, marchandise unique dans son espèce. Le gin-seng, cette herbe si recherchée à la Chine, croissoit depuis des siècles au

Canada, et croissoit sans utilité pour ses grossiers habitans, qui n'en connoissoient les propriétés ni pour eux, ni pour les autres. Le jésuite Laffiteau l'y reconnut en 1718, et ajouta ce service à tous ceux que sa société a rendus aux colonies et au monde. Déjà, en 1752, l'exportation s'en élevoit à une somme annuelle de 500,000 livres, lorsque des infidélités commises dans ce commerce, le lui firent perdre, et punirent cruellement ce pays de la fraude de quelques-uns de ses habitans.

La France céda le Canada à l'Angleterre, par la paix de 1763. Ce pays prospère sous sa nouvelle administration. La population s'élève à deux cent mille habitans. Les manufactures ont été étendues. Le commerce des pelleteries a augmenté, au lieu de diminuer, comme on l'avoit craint. Les pêcheries ont aussi fort augmenté, ainsi que les cultures de toute espèce, et le Canada commence à prendre la route des colonies, pour y porter des farines, des salaisons, des bois et des chevaux.

Mais l'objet le plus important par lui-même, quoique le moins saillant sur la carte, c'est la possession de Terre-Neuve et des bancs qui servent à la pêche de la morue. Cette île

fut découverte en 1539, par Jean Cabot, vénitien. Elle a trois cents lieues de circonférence, sur une forme à-peu-près triangulaire. Les bancs ont à-peu-près deux cents lieues de long, sur quatre-vingt-dix de large. Les Anglais ne tardèrent pas à s'y établir; leur prise de possession date de 1582, sous la sage Elisabeth. Les Français s'y rendirent aussi, et s'y trouvèrent aussitôt en rivalité avec eux. Ceux-ci, profitant de l'ascendant de leurs armes dans la guerre de la succession, se la firent céder à la paix d'Utrecht, sous la réserve de la pêche pour les Français, dans une étendue fixée par une ligne de démarcation, qui fut alors déterminée par des commissaires, et qui après avoir varié suivant les circonstances, a été définitivement arrêtée à la paix de 1783.

Les Anglais tiennent toutes les autres nations écartées de cette pêche, qui est une des plus abondantes sources de leurs richesses; car après avoir fourni à leurs propres besoins, à ceux de leurs colonies, à ceux des autres nations, aux différens marchés de l'Europe, il leur en reste encore assez pour en donner à l'Espagne seule, pour une somme de 20 millions.

Les îles de Saint-Jean et du cap Breton , situées dans le golfe Saint-Laurent , appartiennent aussi aux Anglais , comme une dépendance naturelle des premières , au milieu desquelles elles se trouvent enclavées. Après avoir été , sous la domination française , la terreur des Anglo - Américains , elles sont maintenant réduites à une grande foiblesse , par la perte de leur population , les Anglais ayant eu la barbarie inconsidérée d'expulser de la première île trois mille colons , et quatre mille de la seconde. Le retard de la prospérité de ces îles les en punira assez. L'Angleterre cherche à réparer cette faute , en y attirant , par des concessions , les Français auxquels les malheurs de la révolution rendent une autre demeure nécessaire.

Ici se ferme le cercle que l'immense étendue des établissemens anglais nous a fait parcourir. Parvenus à ce point , arrêtons-nous , pour en bien saisir les proportions et l'ensemble.

L'Angleterre occupe les meilleurs établissemens européens sur la côte d'Afrique. Sa traite égale , surpasse même celle de tous les autres peuples réunis ; elle s'élève à quarante

mille têtes, dont elle cède plus de la moitié aux étrangers.

Elle est maîtresse de Sainte-Hélène, du commerce de la mer Rouge et du golfe Persique. Elle occupe les deux côtes de Malabar et de Coromandel, de grands royaumes dans l'intérieur des terres; elle y a complètement annullé les Français et les Hollandais, dont les événemens de la guerre lui ont livré les possessions. Elle est établie à Sumatra. Les revenus annuels de tous ces établissemens s'élevèvent à 200 millions, dont 86 sont portables en Europe.

L'Angleterre fait aussi le principal commerce de la Chine.

Ses colonies des Antilles rendent 100 millions.

Elle occupe le Canada, l'Acadie et les riches pêcheries de Terre-Neuve.

Que manque-t-il à cet amas immense de propriétés et de richesses, à ce poids presque accablant de prospérité? Rien, sans doute; et cependant l'Angleterre a trouvé le moyen d'y ajouter les plus précieux avantages: car, d'une part, le cap de Bonne-Espérance lui donne les clefs de l'Orient, et la faculté d'en

ouvrir ou d'en fermer les portes à son gré; de l'autre, l'empire de Tippoo-Saïb vient de lui échoir, et de compléter la possession de la presque île de l'Inde.

Batavia, qui ne peut lui échapper, lui donnera la totalité des Moluques, dont les plus petites sont déjà en son pouvoir.

Il est apparent qu'elle complètera cet empire universel de l'Inde, et qu'elle le rendra exclusif quand elle le voudra, par la conquête de Manille, qui n'a plus de communication avec sa métropole, et par conséquent plus de secours à en attendre.

En Amérique, elle s'avance vers le continent espagnol, par ses établissemens d'Honduras, et par l'occupation de l'île de la Trinité. Elle remplace la Hollande à Surinam; elle s'est emparée de Sainte-Lucie et de la Martinique, de toutes les petites îles françaises et hollandaises, susceptibles d'être gardées avec peu de monde, par des vaisseaux seuls, et d'où l'on maîtrise les autres colonies. Elle a expulsé les Français de leurs derniers asiles de Terre-Neuve et de Saint-Pierre de Miquelon; elle règne sur le vaste continent du Canada.

L'Angleterre est donc dominante sur toutes les contrées à colonies. Elle n'a rien à perdre du sien à la pacification que l'on peut prévoir : elle ne peut au contraire qu'y gagner. Les causes et les conséquences de cette prépondérance, feront le sujet d'un examen approfondi.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Des Colonies françaises.

La France est une trop grande puissance en Europe. Elle a toujours pris trop de part aux mouvemens de cette partie du globe, lors même que ce n'étoit pas elle qui les lui imprimoit, pour avoir pu se passer de colonies, au milieu de peuples qui en avoient, et pour n'avoir pas partagé avec les autres puissances, la jouissance d'un bien dont la privation l'eût laissée dans une dépendance entière envers elles, pour une multitude d'objets de nécessité ou de plaisir, ce qui revient au même dans l'état de la civilisation moderne, et dans la balance du commerce ; car un peuple riche paie ses jouissances comme ses besoins, et ne distingue guères les unes des autres.

La France, avec la plus grande partie de ses côtes, situées sur l'Océan et tournées vers l'Amérique, ne pouvoit s'en donner à elle-même l'interdiction, comme l'ont reçue de la nature certains états, tels que l'Italie, l'Autriche, la Russie, qui, placés sur des mers étroites et fermées, n'ont point de communication directe avec les colonies, ni avec les routes qui y conduisent.

Les puissances rivales de la France l'ayant toutes précédée dans les colonies, s'y étant richement établies, leur exemple lui faisoit un devoir de les imiter; et, si elle n'y songea qu'après elles, ce retard fut la suite de ces longues et odieuses querelles, que pendant presque tout le seizième siècle, l'ambition des grands décora du prétexte de la religion.

Les protestans et la ligue, en détournant pendant long-tems les regards et l'activité des Français, des nouvelles sources de richesses qui s'ouvroient pour tout le monde, coûtèrent à la France encore plus d'or que de sang, et se rendirent également comptables de toute la prospérité dont ils la privèrent. Ils arriérèrent leur nation, politiquement autant que moralement. Les essais qui furent tentés

alors, sur-tout par l'amiral de Coligni, se ressentirent nécessairement de la difficulté des circonstances et du partage d'attention, dont il devoit rester bien peu pour des colonies à créer et à soigner, à travers tant d'objets présens qui l'absorboient toute entière. Aussi ces entreprises, qui avoient plus l'air d'un hommage rendu à la nouvelle direction des idées, que d'une occupation sérieuse, n'eurent-elles aucun succès. Il étoit réservé à Colbert de réveiller la France de sa trop longue léthargie, comme si l'administration de ce grand homme devoit être la fin de toutes les ignorances, et le commencement de tous les biens. Dans le fait, il a fondé une ère nouvelle en administration, qui, pour la France, comme pour l'étranger, date réellement de lui.

Mais ici se présente un phénomène assez singulier, celui de la France, qui, réduite aux débris de l'ouvrage de ce grand homme, n'est pas moins riche avec ses fragmens qu'elle ne le fut avec sa totalité; car si la France occupe une si grande place sur la carte de l'Europe, elle en occupe une bien petite sur celle des colonies; et cependant, elle est aussi fortunée avec une mince propriété, elle pèse autant

sous ce petit volume, dans la balance du commerce et dans celle de l'Europe, que d'autres états le font avec des propriétés immenses et de grands empires. Ainsi existe le diamant à l'égard des métaux.

La France ayant formé des établissemens aux Antilles, elle a dû chercher à se procurer par elle-même les bras nécessaires à leur culture. Toutes les colonies éprouvant le même besoin, elle a dû chercher encore à les satisfaire du surplus des siens propres. Aussi s'est-elle appliquée de bonne heure à la traite des noirs. Elle y débuta, comme faisoient alors tous les peuples, par un privilège exclusif, qui dura jusqu'en 1716, époque à laquelle la traite fut permise aux quatre ports de Rouen, du Havre, de la Rochelle et de Nantes. Quelle inconcevable manie, quel asservissement absurde à une routine irréfléchie, pouvoit donc amener ainsi tous les peuples à se circoncrire eux-mêmes, au profit de quelques particuliers dans leurs moyens de prospérité et de reproduction?

Les Français ont long-tems combattu à la côte d'Afrique, les Hollandais et les Anglais. Ils ont aussi possédé pendant long-tems des

établissmens au Sénégal , à Gambie , et sur une infinité d'autres points de la côte. Le résultat de leurs querelles avec les Anglais , et de l'infériorité de leur marine , a été de leur faire perdre le Sénégal , et de les réduire à quelques misérables établissemens , dont Gorée est le centre. Ils n'ont pu manquer de tomber au pouvoir des Anglais , au commencement de la guerre actuelle , de manière qu'il ne reste rien à la France sur toute la côte d'Afrique. L'état actuel de ses colonies d'Amérique lui rend cette perte moins sensible , en attendant que l'état à venir la rende plus douloureuse , lorsqu'il faudra venir à remplacer les nègres qu'elle a perdus.

Le premier voyage des Français au-delà du cap de Bonne-Espérance , date de 1603 ; il fut entrepris par Gonnevillè , aux frais de quelques négocians de Rouen , et n'eut aucun succès.

Les îles de France et de Bourbon , découvertes et nommées par les Portugais , dès leurs premières navigations aux Indes , reconnues et dédaignées par les autres Européens , furent occupées par les Français , et reçurent d'eux des noms français , la première , en 1660 ;

la seconde en 1720. L'une a peuplé l'autre.

Bourbon a soixante milles de long sur quarante-cinq de large. Le sol en est généralement aride.

L'Ile-de-France est beaucoup plus petite, et n'a pas un meilleur sol. C'est vraisemblablement cette aridité même qui fait leur richesse, en rendant leur territoire plus propre à la culture du café, qui y fut importé d'Arabie, en 1708, et qui, en conservant davantage les qualités de son premier terroir, est aussi le plus estimé de tous, après celui de l'Yémen.

Le climat de Bourbon est très-pur. La population peut être de huit mille blancs et de trente mille esclaves. Les cultures de toute espèce y ont prospéré; mais celle du café a diminué, par plusieurs causes locales.

L'Ile-de-France, contrariée d'abord dans ses accroissemens, par les funestes privilèges exclusifs de la compagnie des Indes, a acquis, sous la domination immédiate du gouvernement, depuis 1764 jusqu'à 1776, une population de près de sept mille blancs et de vingt-cinq mille noirs, libres ou esclaves.

Le caféier a manqué dans l'Ile-de-France, mais le cotonnier y prospère. On y multiplie le

blé et les troupeaux pour l'approvisionnement des escadres françaises et des vaisseaux qui peuvent y aborder. En 1770, l'île reçut du patriotisme de M. Poivre, passion encore aiguë par l'horreur de l'avidité des Hollandais, des plants d'arbres à épicerie. Ils y réussirent, comme ils ont fait à Cayenne, où l'on en a aussi transplanté. Des mains françaises sont vraisemblablement destinées à affranchir le monde de l'odieuse tribut que lui imposa si long-tems, sur ces denrées, l'impudique du monopole hollandais.

Si l'Île-de-France est peu de chose, sous les rapports commerciaux, elle est très-importante sous ceux de la politique et de la guerre. Sa position en fait l'avant-mur des établissemens français dans l'Inde, la relâche de leurs vaisseaux, l'arsenal de leurs escadres, et le poste d'alarme des établissemens anglais. On commença, en 1735, à lui reconnoître ces propriétés; et le célèbre Labourdonnaye fut chargé d'y travailler dans ce but. Cet homme extraordinaire la tira du néant, et y fit ou y prépara tout ce qui pouvoit remplir les intentions de son gouvernement. Celui-ci a continué de s'en occuper, et

l'a fortifiée , sous la direction de l'habile ingénieur Darçon. Dans cet état , elle a la double propriété de protéger les établissemens français dans l'Inde , d'inquiéter ceux des Anglais , et de troubler leur navigation. Elle a parfaitement rempli ce but dans la guerre d'Amérique , et mieux encore dans celle-ci , où l'on a vu ces établissemens , relégués au bout du monde , sans secours de la métropole , sans communication avec elle , supporter avec une constance admirable , le blocus continuel des escadres anglaises , et le manquement de tout. On les a vus , sortant de leur propre détresse , désoler le commerce anglais , aller insulter les côtes d'Asie , et réunissant l'énergie civile au courage militaire , résister à-la-fois aux ennemis de leur tranquillité intérieure , ainsi qu'à ceux de leur indépendance , les Anglais , et les commissaires des assemblées françaises. Car il faut le dire , ces colonies n'ont pas eu moins à se plaindre de la France que de l'Angleterre ; et leur zèle a d'autant plus de mérite , qu'elles avoient moins de motifs d'en avoir , et qu'elles pouvoient très-bien profiter des embarras de la métropole , pour se soustraire à son joug , et vivre dans une indépen-

dance qui eût été toute à leur avantage. Après des îles de France et de Bourbon, est celle de Madagascar, une des plus grandes du monde, puisqu'elle a trois cent trente-six lieues de longueur, cent vingt de largeur, et huit cents de circonférence. L'air y est généralement mal-sain, chargé des exhalaisons d'un sol, dont la culture n'a ni éclairci les forêts, ni desséché les marais. Les côtes sont généralement arides, mais l'intérieur est très-fertile, et peuplé à-peu-près par-tout.

À défaut de mines d'or et d'argent, auxquelles on a cru trop long-tems et trop légèrement, Madagascar possède des mines de cuivre, qui sont très-abondantes, et des mines de fer qui sont très-pures.

Le premier établissement des Français y fut exécuté en 1642, par une compagnie qui se forma sur l'idée avantageuse, que donna de cette île un des premiers navigateurs français aux Indes. Mais la maladresse de ses mesures, l'inconduite de ses agens, le malheur de ses entreprises, et la fatalité attachée, ce semble, à tout ce qui est compagnie, ruinèrent ce premier essai. L'établissement lui-même devint la propriété du maréchal de la Meilleraye,

qui fut heureux de s'en défaire pour la modique somme de 24,000 liv.

Ce fut encore vers ces îles que se tournèrent les premiers regards de la compagnie française des Indes, lors de sa création en 1665. Elle vouloit en faire le centre et le point d'appui de ses établissemens à venir dans l'Inde. Cette vue étoit saine, et ne demandoit qu'une exécution bien calculée. Malheureusement il en fut tout autrement. Les crimes et les bévues des employés de la compagnie, la réduisirent, en 1670, à remettre cette île au gouvernement dont elle avoit reçu ce fatal présent. Dès-lors, ses vaisseaux prirent directement la route de l'Asie.

Les tentatives dirigées par le gouvernement, en 1770 et 1773, n'ont pas eu plus de succès, et n'étoient pas susceptibles d'une autre issue, parce qu'elles n'étoient ni mieux entendues, ni mieux dirigées. Comment des entreprises formées à de grandes distances, par des gouvernemens, auroient-elles des succès, lorsque celles qu'ils exécutent sous leurs yeux sont sujettes à n'en avoir aucun. Madagascar ne peut jamais être peuplé et bien cultivé que par l'excédent de la population des

Îles de France et de Bourbon, qui, à raison de leur voisinage, sont à portée de connoître et de surveiller toutes les parties d'un établissement. Nous reviendrons sur cet article.

Ce furent encore des associations particulières, mais libres, formées en Bretagne et en Normandie, qui, en 1601, 1616, 1619, firent les premiers voyages aux Indes, tels qu'on les fait aujourd'hui. Ces premiers navigateurs abordèrent d'abord à Java, d'où ils rapportèrent des provisions d'épiceries, qui allumèrent le goût des voyages pour les aller chercher, et celui des profits qu'il y avoit à faire en les vendant. Enfin, avec Colbert, s'éleva un ordre absolument neuf en 1664. Ce grand ministre appela la nation entière à s'en occuper, à y concourir avec lui. Aussitôt parut encore une compagnie à privilèges, suivant les idées du tems. Elle fixa son premier établissement à Surate, dans la presque île formée par l'Indus et par la côte de Malabar : c'est le meilleur pays de l'Inde. Surate étoit alors la ville dominante et le premier entrepôt de l'Inde, splendeur qu'elle conserva jusqu'en 1664, époque à laquelle elle éprouva ce fameux pillage, qui lui coûta plus de trente

millions. Elle avoit jeté le plus grand éclat sous l'habile administration de M. Caron , un des chefs de la compagnie. Il chercha, mais sans succès , à établir ses compatriotes à Ceylan , et à partager avec les Hollandais les profits de ses précieuses récoltes. En 1681 , la compagnie fut appelée à Siam , et autorisée à s'y établir , d'après les suggestions de Constantin , que le hasard et la faveur du prince , avoient fait premier ministre de ce pays , malgré sa qualité d'étranger. C'est l'auteur véritable de la célèbre ambassade de Siam à Louis XIV. La compagnie pouvoit tirer le plus grand parti de cette admission dans une contrée , où la fertilité de la terre est à un point qui paroît fabuleux. Mais l'incapacité et le désordre de ses agens ne tardèrent pas à l'en priver, et à lui faire perdre la faveur du pays avec celle du ministre , qu'elle entraîna dans sa chute.

Dans son séjour à Siam , la compagnie avoit profité du voisinage du Tonquin et de la Cochinchine , pour y former des relations qui n'eurent pas de grandes suites. Cette légèreté la priva des fruits du commerce qu'elle pouvoit établir dans ces deux pays , où tout abonde.

Les Français étoient dès-lors établis à Pondichéry, d'où les Hollandais les chassèrent en 1693, et où ils revinrent à la paix de Riswik. Cet établissement, destiné à être le chef-lieu de toute l'Inde française, fleurit sous la direction de Martin, un des plus habiles administrateurs qu'elle ait eus. Après lui vint Dumas, qui obtint du Mogol des concessions importantes, et qui sut soutenir dignement l'honneur de la nation, en refusant de souscrire aux conditions que vouloit lui imposer un prince indien, à la tête d'une armée de cent mille hommes. A Dumas succéda Labourdonnaye, si célèbre dans les annales de l'Inde, et qu'il étoit réservé au seul Dupleix de pouvoir égaler. Celui-ci, fixé d'abord à Chandernagor, en étendit beaucoup les relations, qui en 1742 s'élevèrent, par ses soins, à des retours d'une valeur vénale de 24 millions. Les malheurs causés pendant la guerre de 1744, par la mésintelligence de Labourdonnaye et de Dupleix, furent réparés par le dernier, après la chute du premier. Il défendit Pondichéry contre les Anglais, il prit Madras, et parvint, à force de succès, à se rendre l'arbitre de l'Inde. Son administration est le plus beau moment de la

France dans cette contrée. Dupleix avoit formé le plan d'établir sa nation sur de grandes propriétés territoriales , comme l'Angleterre l'a pratiqué depuis. Il profita pour cela de la vacance de la soubabie du Decan , arrivée en 1748, et en mit en possession Salabetzingue, son protégé. Celui-ci lui céda un territoire immense dans le Carnatic et dans quatre autres provinces, ce qui fit occuper aux Français une étendue de plus de six cents lieues de côtes. Les Français étoient alors dans l'Inde sur le même pied que les Anglais s'y trouvent aujourd'hui. Ils prenoient part aux différends des souverains du pays , et se compromettoient ainsi avec les Anglais, qui ne manquoient pas de se déclarer pour leurs compétiteurs. Mais leur grandeur fut de peu de durée , et périt dans cette suite de catastrophes qui , pendant la guerre de 1756 , détruisit la puissance française dans l'Inde , y substitua celle des Anglais , et relégua un peuple naguères triomphant et dominateur , dans quelques misérables comptoirs , seuls restes d'une grandeur trop tôt éclipcée. Tel fut le terme de leur existence dans l'Inde , et de celle de cette fameuse compagnie , qui avoit été depuis un siècle un si grand objet

de sollicitude et d'embarras pour le gouvernement français, comme un si grand sujet d'ombrage pour le gouvernement anglais. Elle fut dissoute en 1770 : on en remua la cendre en 1784, et ce foible essai vint se perdre en 1790, dans les ruines communes de tous les établissemens de la monarchie.

Les Anglais avoient traité Pondichéry, comme Rome fit de Carthage. Une population de soixante-dix mille habitans reçut l'ordre de se disperser après la prise de la ville, en 1761; mais rendue, à la paix de 1763, les avantages incalculables que sa position offre pour le commerce, pour la sûreté des vaisseaux, pour l'excellence des teintures, engagèrent le gouvernement à la rétablir. Les travaux commencèrent en avril 1766. On vit accourir de tous côtés les anciens habitans, qui venoient relever le toit qui les avoit vu naître. On avoit eu d'abord l'intention de fortifier la ville, ce qu'on exécuta malheureusement sur des systèmes contradictoires. On y a dépensé et perdu beaucoup d'argent, on n'y a rien fait de solide. Aussi la ville a-t-elle succombé sous la première attaque, dans les deux dernières

guerres. Elles débutent toujours par l'attaque et la prise de cet établissement, qui est trop isolé, trop foible d'ailleurs par lui-même pour se soutenir contre la puissance anglaise, au milieu de laquelle il a de plus l'inconvénient d'être placé. Il ne vaut pas ce qu'il coûte. Le sort des établissemens français dans l'Inde, à chaque reprise de guerre, fera le sujet de considérations ultérieures, auxquelles la chute de l'empire de Tippoo-Saïb fournira le complément.

Chandénagor est aussi déchu que Pondichéry. Il a passé d'une population de soixante mille ames à celle de vingt-quatre mille; il est tout ouvert, et les Français y sont habituellement à la merci des Anglais.

Leur position n'est guères meilleure à Mahé, sur la côte de Malabar; et leur condition est si mauvaise dans tout ce pays, qu'ils récoltent à peine pour 200,000 livres, et coûtent au gouvernement plus de 2 millions. Les îles de France et de Bourbon coûtent plus de 6 millions à la France; ce qui doit l'engager à prendre enfin un parti sur ces possessions, pour équilibrer leurs frais avec leur utilité.

Le commerce de la France avec la Chine,

a suivi les degrés de sa puissance dans l'Inde. Quand elle étoit riche et puissante en Asie , quand elle dispoit d'une grande quantité de denrées , et jouissoit d'un grand territoire , elle devoit par-là même avoir à porter beaucoup à la Chine , et beaucoup à en importer ; mais à mesure que ses possessions diminuèrent , que ses moyens de commerce se rétrécirent , elle eut aussi moins à offrir à la Chine , et par conséquent moins à lui demander. Ceux qui la supplantoient dans ses possessions et dans le commerce de l'Asie , devoient aussi la supplanter à la Chine ; ce qui n'a pas manqué d'arriver , car les Anglais y ont remplacé les Français , à mesure qu'ils les remplaçoient dans l'Inde , et qu'ils y affermissoient leur empire sur les ruines des possessions françaises. Aussi presque tout le commerce de la Chine est-il entre les mains de l'Angleterre.

Les Français avoient formé à plusieurs reprises des associations de commerce pour ce pays. La première eut lieu en 1660 , par une compagnie de Rouen , sous la direction de Sermanel ; elle n'eut pas de succès. La seconde , encore par une compagnie libre , n'en eut pas davantage ; et ce ne fut que sous la

compagnie des Indes, que les Français prirent enfin une part très-active au commerce de ce pays. Ils l'ont à-peu-près perdu ; aussi, dans ces derniers tems, leur commerce ne figure-t-il que pour une somme de 4,400,000 livres dans l'état du commerce des Européens en Chine. Depuis 1766, les établissemens français n'ayant pas été relevés, ceux des Anglais, au contraire, n'ayant pas cessé de croître et de prospérer, leur gouvernement ayant mis la plus grande attention à l'étendre, comme il a paru encore récemment par les démarches éclatantes qu'il a faites envers l'empereur de la Chine, il est probable que le commerce des Français à la Chine est resté dans le même état de pénurie et d'infériorité. Ils n'ont rien de commun avec le Japon.

Quittons cet hémisphère asiatique, qui n'a plus rien que d'attristant pour un Français, et allons chercher en Amérique les riches dédommagemens dont la France a déjà joui, et dont elle jouira encore, quand elle voudra consulter ses véritables intérêts.

Les Français ont tenté deux fois de s'établir à la pointe de l'Amérique méridionale, aux îles dites Malouines, du nom des armateurs

de Saint-Malo, qui, à l'époque de 1706, fournirent les fonds de l'entreprise. La tolérance que l'Espagne leur accorda, fut le prix des services que la France lui rendoit alors. Mais elle dérogeoit trop à ses principes sur le danger d'établissmens étrangers dans son voisinage, pour qu'elle fût de longue durée. Aussi ne la prolongea-t-elle pas au-delà de 1718, qui vit les Français forcés, par l'insistance de l'Espagne, de s'éloigner. C'est aux mêmes lieux, pour la même cause, que s'éleva, en 1770, entre l'Espagne et l'Angleterre, la querelle connue sous le nom des îles de Falkland, et qui eut la même issue que la première avec la France.

Les Français ont formé sur le continent de l'Amérique méridionale, un autre établissement tout autrement important, c'est celui de Cayenne, dans le grand espace qui s'étend presque depuis l'Orénoque, jusqu'à l'Amazonie. Les Espagnols le découvrirent en 1499; il devint l'objet des courses des Européens, sur sa réputation de posséder de l'or en abondance, et principalement sur les relations fabuleuses de Raleigh, qui le dota de toute la richesse de son imagination. Les Français s'y

portèrent , pour la première fois , en 1604 ; ils y revinrent en 1643 , et le firent sans succès , quoiqu'en grand , en 1651. L'année 1663 vit former une nouvelle entreprise , sous la protection spéciale du gouvernement. Depuis cette époque jusqu'en 1676, la colonie éprouva les vicissitudes de la guerre que se faisoient les Français , les Anglais et les Hollandais ; depuis elle en a été exempte. Les flibustiers s'y établirent , et l'auroient fait prospérer par la culture , lorsqu'ils en furent détournés par un appel à leur ancien état. Il s'agissoit de piller Surinam ; ils ne purent résister à cette tentation ; ils manquèrent Surinam , et perdirent Cayenne avec ses biens naissans , juste salaire de leur avidité.

Quatre divers peuples européens occupent la Guiane ; les Espagnols , en remontant vers l'Orénoque ; les Hollandais après eux : les Français plus au Midi ; et les Portugais , depuis qu'ils ont franchi l'Amazone. La partie française a une étendue de plus de cent lieues. Cayenne , qui est une île , séparée du continent seulement par une rivière , a quinze lieues de circonférence. Les côtes sont d'un abord facile , et la qualité de la vase , qui est

très-douce , supplée au défaut de ports. Mais l'air est mal - sain , et le sol généralement maigre ; il ne devient meilleur que sur les bords de quelques rivières , et sur les terrains que l'on arrache aux eaux , à l'imitation des Hollandais de Surinam , exemple qu'on ne sauroit trop recommander aux colons , et qu'il n'a pas tenu à un administrateur aussi éclairé que patriote , M. Malouet , de généraliser dans la colonie , avec tous les moyens de prospérité qu'il a pu y introduire. Cependant , malgré ses soins , la colonie fut toujours dans un état de foiblesse qui la rendoit à-peu-près nulle pour elle et pour la métropole. Elle ne renfermoit pas une population de plus de douze mille habitans ; ses exportations étoient peu de chose. Elle coûtoit à la France 600,000 liv. par an. Ses produits devoient augmenter , par ceux qu'on étoit fondé d'attendre des plants de géroflie et de muscadier , que le gouvernement y avoit fait porter. Ils étoient cultivés avec soin dans le jardin de la colonie , par un habile botaniste nommé Martin. Les géroflies avoient déjà donné des clous très-peu inférieurs à ceux des Moluques. La culture une fois bien connue et assurée , par la multiplication des plants ; de-

voit être hors de toute atteinte, et pouvoit enrichir la colonie. C'est le premier établissement français où l'on ait cultivé le café; il y fut porté de Surinam, et c'est le meilleur de tous ceux qui viennent d'Amérique.

Cayenne eut acquis une grande importance, si les vues du gouvernement eussent été couronnées de succès. Il cherchoit des dédommagemens pour la perte du Canada, il espéra les trouver à la Guïane; aussi y employa-t-il d'immenses moyens. Douze mille habitans y furent transportés, 25 millions y furent consacrés, hélas! bien en vain, car l'état perdit ses avances, et les malheureux colons n'y trouvèrent que la disette et la mort. Deux mille tout au plus purent regagner l'Europe, quelques-uns se répandirent sur le continent, où ils n'ont fait que végéter.

L'affreuse issue de cette entreprise déposa sur cette colonie un préjugé, une espèce de crêpe funèbre que doit avoir encore noirci la destination atroce que l'on a, dans ces derniers tems, essayé de faire de cette possession, en en faisant une île *Baléare*.

Il existoit en France une compagnie non-exclusive de la Guïane, qui avoit aussi le com-

merce des noirs. Le gouvernement lui avoit fait de grandes concessions de fonds , qui passent pour les meilleurs de la colonie , et lui avoit accordé des facilités pour les mettre en valeur. Elle a porté ses capitaux , qui étoient considérables , vers la coupe des bois , l'éducation des bestiaux , la culture du coton , du cacao , et sur-tout du tabac. Ce tabac , qui rappelle celui du Brésil , délivreroit la France de l'assujettissement de s'en pourvoir à Lisbonne pour différens usages , et sur - tout pour la traite , dans laquelle il est d'une nécessité indispensable.

Le premier établissement des Français aux Antilles date de 1625 , époque à laquelle ils parurent pour la première fois à Saint-Christophe , et par un hasard remarquable , ils y arrivèrent le même jour que les Anglais. Nous avons déjà rapporté cette particularité , ainsi que l'accord auquel elle donna lieu , et les suites dont il fut accompagné.

On ne se fera jamais une idée des contrariétés de toute espèce que ces établissemens naissans eurent à supporter de la part des innombrables compagnies auxquelles ils furent livrés. Il alla , de la part des hommes , toute l'étendue

de la patience et de la soumission , de la part de la terre , toute celle de la fécondité , pour n'avoir pas été rebutés et étouffés sous le cahos des réglemens absurdes qui formoient leur code , sous ce régime qui écrasait les colonies , sans profit pour les sociétaires mêmes , qui se virent réduits , en 1649 , à vendre en détail les possessions qu'ils n'avoient su que ruiner. Croiroit - on aujourd'hui qu'alors la Guadeloupe et les îles qui en dépendent , furent vendues pour une somme de 73,000 liv. que la Martinique , Sainte-Lucie et la Grenade , ne coûtèrent que 60,000 liv. , et que l'ordre de Malte acquit Saint - Christophe , Saint - Martin , Saint - Barthélemy et Sainte-Croix , pour 120,000 liv. Colbert fut le premier à sentir toute l'importance de ces îles ; il les racheta toutes pour la somme de 840,000 l. Heureux , plus heureuses encore les colonies , s'il avoit bien senti tous les inconvéniens des compagnies de commerce. Mais le siècle n'étoit pas au niveau de ces idées , et une compagnie eut derechef le droit de régir , c'est-à-dire , de ravager ces nouveaux domaines de la France. Elle s'en acquitta si bien , qu'en 1674 elle fut réformée , et la liberté fut enfin

rendue aux colonies, mais avec toutes les restrictions qui entroient dans l'esprit du tems. Elles n'en furent entièrement débarrassées qu'en 1717, par des réglemens dictés dans un esprit bien plus colonial.

On peut distinguer les colonies françaises en établissemens militaires et commerciaux; les premiers, destinés à protéger les seconds. Ils sont les places d'armes de la France aux Antilles, et les asiles de ses flottes. La Martinique et Sainte-Lucie sont de la première espèce; Saint-Domingue et la Guadeloupe, de la seconde. La Martinique et Sainte-Lucie sont trop rapprochées pour être séparées de domination, elles doivent appartenir toujours au même maître.

La possession de la première forma pendant long-tems un objet de discussion très-difficile à fixer entre les Français et les Anglais. Ceux-là n'avoient fait qu'y venir et la quitter depuis 1639 jusqu'en 1651. Elle paroissoit alors de si peu d'importance, que le gouvernement français la cédoit au maréchal d'Estrées, tandis que le gouvernement anglais en faisoit autant pour le duc de Montaignu; cessions qui n'eurent d'effet que jusqu'en 1721, époque à laquelle

elle fut rendue à sa destination véritable, celle de propriété nationale, et n'a plus cessé de l'être.

Sainte-Lucie a environ quarante lieues de circonférence, avec une forme triangulaire. L'air en est généralement mal-sain, le sol médiocre, la population de vingt mille habitans, les produits d'exportation de 3 millions.

Ils pourroient atteindre à 10, et sa population pourroit tripler, par l'augmentation de la culture. Son port, celui du Carénage, est le meilleur des Antilles.

Les Français passèrent de Saint-Christophe à la Martinique, en 1635. Cette île peut avoir cinquante lieues de tour. Son territoire, couvert d'affreux rochers, est généralement assez maigre; il a cependant admis toutes les cultures, qui pourroient encore être augmentées d'un tiers.

Le café y fut porté en 1726, par M. Deseliex, dont on n'oubliera jamais le dévouement pour la conservation des plants précieux qui lui avoient été confiés, et qui sont devenus les pères de cette postérité nombreuse qui couvre l'île, de plus de dix-sept millions de pieds de café. Aussi les exporta-

tions montent-elles à 15 millions. La population de toute couleur est de cent mille hommes ; les ports de l'île sont excellens ; le Fort-Royal a été fortifié avec soin ; on y a consacré dix millions. Cette colonie avoit joui , avant la guerre de 1744 , d'une grande importance commerciale ; elle la perdit alors , et les nouvelles circonstances des colonies , en général , ne lui promettent pas de la voir renaître. La Martinique est le grand établissement militaire des Français ; c'est de-là qu'ils protègent leurs autres colonies , et qu'ils peuvent inquiéter celles de leurs ennemis. Sa position étant en première ligne des îles du Vent , l'entrée et la sortie en est toujours facile pour tout ce qui vient de France , avantage très-grand pour les flottes de commerce et de guerre.

L'établissement des Français à la Guadeloupe date de 1635 ; il fut formé par deux gentilshommes normands , qui y conduisirent cinq cent cinquante habitans français. Elle a environ quatre-vingts lieues de circonférence , sur une forme très-irrégulière. Elle est partagée par un bras de mer très-étroit. La partie qui retient le nom de Guadeloupe est excellente ; celle nommée Basse-Terre est beau-

coup moins bonne. La population est de cent quatorze mille hommes , dont cent mille sont esclaves. Les exportations , sans compter la contrebande , qui est immense , atteignent 14 millions , et doivent aller beaucoup en augmentant. Les Anglais la prirent dans la guerre de sept ans , et la rendirent à la paix de 1763. C'est sous leur domination qu'elle prit son essor ; la France l'avoit fait fortifier , et l'on a beaucoup ajouté pendant la révolution , à ses premières défenses.

La Guadeloupe a une dépendance assez importante dans l'île de Marie-Galante. Celles des Saintes , de la Désirade , de Saint-Barthélemy et Saint-Martin sont peu de chose.

Les îles militaires et commerciales de la France sont séparées entr'elles par celle de la Dominique , qui appartient aux Anglais , et qui est entre la Martinique et la Guadeloupe. Cette interposition gêne beaucoup les mouvemens des Français , et s'oppose à la défensive réciproque de leurs établissemens.

Mais que sont toutes ces colonies , auprès de celle qui nous appelle maintenant , auprès du Saint-Domingue des Français , qui , parvenu dans cinquante ans au premier rang de

tous les établissemens européens dans les deux mondes, présente, dans la plus petite partie de cette île, les miracles de l'industrie et du travail; et dans la plus grande, les hideux résultats de la paresse et de l'incurie. Qui n'admireroit en effet ce Saint-Domingue des Français, qui couvre l'Europe du luxe de ses riches moissons, qui l'alimente de délices, et qui, de son étroite enceinte, sait faire sortir pour sa métropole, autant de richesses que les vastes empires des Indes en donnent à l'Angleterre, et que l'Espagne en arrache au continent de ses deux Amériques.

Salut, ô Saint-Domingue! terre de prospérité et d'abondance; c'est à toi que l'Europe doit une partie de sa puissance et de sa gloire. C'est toi qui, par l'épanchement régulier de tes plaines fécondes, fais couler vers la France ces torrens de richesses, qui la maintiennent au premier rang des puissances de l'Europe. C'est toi qui, après avoir fourni à ses besoins, la rends encore dispensatrice de ceux des autres, et lui fais autant de tributaires des peuples, qu'elle n'enivre de tes délices que pour les plier à son joug. Ton industrie, ton inépuisable fécondité placent dans les mains de tes

heureux possesseurs, la richesse qui crée la puissance, la richesse qui maîtrise et domine tout. C'est de toi que la France reçoit la balance de l'Europe, qui se partageant dorénavant entr'elle et ses colonies, montre un de ses bassins en Europe, et l'autre à Saint-Domingue.

O Saint-Domingue ! tu as dépassé la fable même, en la réalisant. Elle ne créa qu'une toison d'or ; toi, plus féconde en richesses réelles, qu'elle ne le fut en fictions, tu livres chaque année à la France, par le renouvellement de tes moissons, une plus riche dépouille que celle que Jason et les Argonautes enlevèrent à la Colchide.

Saint-Domingue a cent soixante lieues de longueur, trente de largeur moyenne, et trois cents de tour, sans compter les anses, qui doubleraient presque cette circonférence. Le climat n'a que les incommodités ordinaires à ceux des Antilles. Les défrichemens étant déjà anciens, et toutes les terres mises en valeur depuis long-tems, les causes principales d'insalubrité n'existent plus.

Les premiers habitans français arrivèrent en 1630 de Saint-Christophe, d'où ils avoient

été chassés. C'étoient des aventuriers , qui , réunis à d'autres de pareille espèce et de toutes nations , s'établirent d'abord à la Tortue , d'où ils furent chassés , et où ils revinrent plusieurs fois. Leur première occupation fut la chasse du bétail , dont l'île étoit couverte , depuis l'importation que les Espagnols y en avoient faite , ainsi que la course sur tous les navigateurs , mais principalement sur ceux d'Espagne , dont ils furent le fléau pendant quarante ans : c'étoient les barbaresques des Antilles. Ils sont assez connus , ces terribles boucaniers , ces intrépides flibustiers , l'effroi et l'étonnement des mers de l'Amérique , qui ont rempli le monde du souvenir de leur valeur sauvage et de leurs épouvantables exploits. Dogéron , ce nom rappelle toutes les vertus , essaya le premier l'empire de la persuasion et de l'autorité paternelle sur ces hordes farouches. Il commença l'ouvrage si difficile de leur civilisation ; la mort l'enleva au milieu de ses précieux travaux. Après lui , la colonie languit encore jusqu'en 1722 ; on y avoit pourtant entrepris toutes les cultures. La canne à sucre y avoit été transportée du Mexique ; le cacaoyer avoit été planté par Dogéron ; la

colonie perdit à-la-fois tous ceux qu'elle possédoit. Mais le plus cruel de tous les fléaux qu'elle pouvoit éprouver , le plus propre à la replonger dans le néant , fut trois compagnies à privilèges , qui là comme par-tout , commencèrent par mettre les colons au désespoir , et finirent par se ruiner elles-mêmes.

Enfin , en 1722 , la liberté se leva sur ce pays , qui en étoit si digne , et c'est depuis cette époque , qu'il est passé d'une nullité absolue à la plus haute prospérité , et de la possession de quelques milliers de nègres , à celle de cinq cents mille. Nous ne nous arrêterons pas à faire la description ou l'éloge de sa fertilité. Qu'a-t-elle besoin de nos pinceaux ou de nos louanges? Celles-ci ne sont-elles pas écrites sur toutes les places de commerce de l'Europe , dans tous les ports de la France , sur tous ses rivages , dans ses ateliers et dans ses comptoirs? Cinq cent quarante mille habitans de toutes couleurs, 130 millions d'exportations, provenant de huit mille cinq cent trente-six plantations , dont huit cents sucreries; quatre cent dix bâtimens occupés à cet immense transport , et occupant à leur tour douze mille matelots et cent treize mille tonneaux ; voilà

les titres de Saint-Domingue à l'admiration de l'univers et à la reconnaissance de la France. L'île française est divisée dans les trois quartiers du Nord, de l'Ouest et du Sud. Le premier est le plus fertile, et contient les établissemens militaires fixés au môle Saint Nicolas; c'est le Gibraltar des Antilles. Saint-Domingue compte des villes très-importantes, telles que le Port-au-Prince et le cap Français; cette dernière sur-tout, qui est l'entrepôt de la moitié des denrées de la colonie. On y compte quarante-six paroisses, dont une partie a depuis dix jusqu'à vingt lieues de circonférence.

L'importation des denrées propres pour l'Europe, devoit toujours se faire directement en France. Cependant il en passe beaucoup aux Espagnols du continent ou des îles, pour solde des bestiaux qu'ils y importent; aux Hollandais, de Curaçao, agens d'un grand commerce interlope; aux Américains, qui reçoivent trente mille barriques de syrops, en paiement de leurs bois, farines, légumes, poissons salés; enfin, aux Anglais, qui fournissent un supplément de quatre à cinq mille nègres à la traite des Français, qui, bornés

à douze ou treize mille têtes, ne suffit pas aux besoins de leurs colonies.

Avant la réunion des monarchies de France et d'Espagne dans la maison de Bourbon, Saint-Domingue étoit en proie aux malheurs de la guerre, qui régnoit habituellement entre les deux métropoles. Leur voisinage faisoit leur infortune commune ; car les colons n'étant pas *puissance*, mais *producteurs*, toute hostilité est contraire à leur destination essentielle et primitive. Les flibustiers vouloient chasser les Espagnols, et le promettoient à la cour de France. Les Espagnols, de leur côté, aidés par les Anglais, vouloient en faire autant en 1688. Ducasse sut les arrêter et s'en venger sur la Jamaïque. Il alloit en faire autant sur le Saint-Domingue espagnol ; la paix et la succession d'Espagne ont arrêté le renouvellement des hostilités pendant tout le siècle. Elle l'auroit empêché pour toujours, et Saint-Domingue étoit réservé à montrer le temple de Janus fermé sans retour, lorsque la révolution est venue le rouvrir, et armer de nouveau les deux peuples l'un contre l'autre.

L'Espagne a expié la maladresse de sa guerre, et la mollesse de sa défense, par la

cession de toute la partie de l'île qu'elle possédoit. Cet abandon étoit contraire au traité d'Utrecht , qui proscriit directement la réunion des deux parties de l'île sous une même domination. Mais la révolution ne prend guères conseil de l'ancienne diplomatie , et ce n'est pas dans les vieilles archives qu'elle va chercher ses plans. Saint-Domingue appartient donc en entier à la France. Cette réunion a donné lieu à trois questions :

La première , qu'a perdu l'Espagne ?

La seconde , qu'a gagné la France ?

La troisième , qu'a gagné la colonie ?

La première est décidée par des faits incontestables. Depuis le commencement du siècle jusqu'en 1784 , la magnifique colonie de Saint-Domingue a coûté à l'Espagne 84 millions ; depuis ce tems , elle ne coûtoit plus que 900,000 liv. par an. L'Espagne gagne donc annuellement 900,000 liv. à perdre Saint-Domingue. Perdre une possession onéreuse , est-ce faire autre chose que gagner ; mais l'idée de perte est tellement attachée au seul nom de cession , qu'on ne l'en sépare jamais , et qu'on commence par appeler perte , ce qui est dans le fait un gain véritable.

La colonie a tout à gagner de cesser d'être gouvernée à l'*espagnole*. En passant sous le régime français, elle gagne toute la différence qu'il y a entre les deux gouvernemens. Les objets de comparaison sont sur les lieux, ils se touchent ; il n'y a qu'à voir ce que les deux gouvernemens ont fait respectivement à St.-Domingue. De plus, la colonie gagne la suppression des barrières qui séparent les deux souverainetés de l'île, avantage très-important pour leur prospérité mutuelle.

La France gagneroit, de son côté, et pour elle-même, et pour les deux Saint-Domingue, une grande prospérité pour l'ancien, et un superbe avenir pour le nouveau. En portant dans celui ci l'esprit qu'elle a déployé dans celui-là, elle en tireroit un parti immense, et en changeroit entièrement la face, comme elle a su changer celle de son ancien domaine. Delà une plus grande exportation des denrées et des fabriques de France, et une beaucoup plus grande importation des denrées de Saint-Domingue en Europe ; car telle est infailliblement la double action du commerce. En vain dira-t-on que l'étendue des cultures exigera un grand achat de nègres, et que la con-

version des pâturages en culture , privera l'île des bestiaux dont elle ne peut se passer. Nous répondrons que l'augmentation des esclaves peut être graduelle, proportionnée aux besoins des cultures et aux facultés des colons, et qu'en définitif, celles-ci paieront celles-là. Les nègres et le bétail n'étant que des moyens de culture , c'est la culture qui les paie ; et celle-ci, à son tour, est payée par le consommateur ; car il n'y a pas de culture sans consommations. Par conséquent , les frais d'acquisition des noirs , et ceux des défrichemens , et la perte du bétail seront supportés par le consommateur , et non par la colonie. Tout nègre acheté à la côte de Guinée , est payable à Paris, à Amsterdam, à Londres , et non pas aux colonies. Il l'a été et le sera par-tout où l'on consomme des denrées coloniales, et les déboursés des colonies ne sont , en pareil cas , que de simples avances.

De sages réglemens , en améliorant le sort des nègres , en facilitant leur reproduction , réduiroient beaucoup l'extraction que l'on redoute , et pourroient très-bien concilier les droits de l'humanité et ceux des intéressés. Il faut encore s'en rapporter à l'intérêt du pro-

priétaire , pour substituer des moyens d'économie à ceux qui sont plus dispendieux. L'application des mécaniques , l'emploi des animaux propres au labour , peuvent diminuer de beaucoup l'emploi des bras des nègres. Quant à la diminution des bestiaux , elle n'aura lieu qu'autant que leur éducation offrira moins de profit aux propriétaires que la nouvelle culture. S'il change , c'est qu'il gagne ; il faut le laisser faire , il doit savoir compter ; et toute cette merveilleuse opération n'est pas autre chose qu'un simple compte à faire. Si le terrain qui nourrit un bœuf rapporte une ou deux fois plus en sucre , en indigo , l'intérêt public et particulier ne commandent-ils pas ce changement ? Qu'y perd la colonie ? Au lieu d'une somme représentant un seul bœuf , elle en reçoit par la culture une qui en représente deux ou trois. Il n'y a donc de différence et de motifs de détermination , que dans l'excédent de l'un sur l'autre ; et si le sucre qu'elle produira se vend bien , il lui donnera les moyens d'acheter le bœuf qu'elle n'aura plus. Alors , au lieu de tirer le bétail de son sein , elle le tirera des deux Amériques , avec l'argent que lui fourniront les consommateurs de ses nou-

velles denrées. Elle ne doit songer qu'à s'assurer des moyens de *payer*, et rien ne lui manquera. Dans l'état moderne du commerce, *payer* est tout, et cet oracle est plus sûr que celui de la peur, qui dicte les opinions que nous venons de discuter.

La France a donc fait une acquisition précieuse en elle-même, en joignant la partie espagnole de Saint-Domingue à la sienne; une acquisition dont on n'auroit pas tardé à sentir l'importance, au moyen des changemens que la substitution du gouvernement et de l'industrie française à la nonchalance espagnole, ne pouvoit manquer d'y produire bientôt. Mais à quoi bon cette conquête et cette réunion de parties trop long-tems séparées? A quoi bon Saint-Domingue lui-même, avec la continuation des massacres, des guerres, de l'expulsion des blancs, de l'armement des noirs, de l'interruption du commerce, de la suspension des cultures? A quoi servira-t-il, avec cette foule de contre-tems, de résultats révolutionnaires, tous plus antipathiques l'un que l'autre à la nature, ainsi qu'à la destination des colonies? Est-ce donc un camp, ou une ferme, un champ de bataille ou un champ

de moissons, que doit être une colonie? Que sert d'étendre ce champ, si on ne le cultive pas? Il faut le creuser bien plus que l'élargir. Que deviendra Saint-Domingue, ensemble ou séparément? Il deviendra le foyer de la conflagration des colonies, le centre des révoltes et des révoltés contre les métropoles et contre chaque colonie en particulier, comme vient de le montrer tout récemment la dernière conjuration de la Jamaïque. Il deviendra le brûlot des Antilles, et vraisemblablement de toute l'Amérique; il deviendra le repaire des déprédateurs du commerce, des barbaresques des deux Amériques; car les nègres accoutumés aux armes, et perdant l'habitude du travail, finiront nécessairement par-là, et transplanteront sur les rivages américains, les brigandages qu'exercent contre l'Europe leurs compatriotes d'Afrique. Voilà ce que coûtera au monde l'introduction de la révolution aux colonies, et l'hébètement général avec lequel on la voit s'y implanter et s'y affermir. Elle coûte déjà à la France 200 millions de produits annuels, l'interruption de son commerce avec ses colonies; car, ne recevant plus rien d'elles, elle n'a plus rien à leur don-

ner. Elle a perdu et les denrées coloniales qu'elle consommoit, et celles qu'elles fournissoit aux autres peuples de l'excédent de sa consommation, et c'étoit ce versement à l'étranger qui lui valoit la balance du commerce dont elle jouissoit. Ainsi, les inconvéniens de la réunion des deux Saint-Domingue ne viennent pas de Saint-Domingue même; ils ne tiennent ni à la culture, ni au commerce, mais aux désordres de la révolution. Ce sont eux qui gâtent cette belle acquisition, et qui y associent l'accessoire au triste sort du principal. Aussi les Français n'ont-ils encore tiré aucun parti de leur nouvelle acquisition; à peine même y sont-ils entrés, et de leur côté, les habitans de la partie espagnole se sont tenus fort éloignés du gouvernement de leurs nouveaux maîtres.

En 1789, Saint-Domingue devoit à la métropole une somme de 400 millions; elle est perdue, et c'est une perte de plus à ajouter à toutes celles que la métropole a faites dans ses colonies. Cette somme répond à celle de la dette que de leur côté les colonies anglaises avoient contractée envers leur métropole.

Les Français ont possédé la Louisiane; en la nommant ainsi, ils voulurent déposer sur

ses bords un témoignage de leur respect pour le nom de leurs rois , un gage d'un amour qui devoit survivre à leur empire ; ils la découvrirent en 1673. Les premiers essais d'établissements furent et très-mal dirigés et très-malheureux. Un particulier nommé Crozat , eut l'audace de se faire adjuger *à lui seule* le commerce exclusif de cette immense colonie , et de se faire l'accapareur général des besoins et de la mise en valeur d'une étendue de plusieurs centaines de lieues. Le plus mauvais succès fut sa juste récompense , et le fit désister de sa folle entreprise. Il y fut remplacé en 1717 , par la compagnie du Mississipi , nom qui rappelle à-la-fois l'époque des malheurs les plus grands et les plus bizarres de la France , de prodiges d'audace de la part du ministère , et de crédulité de la part du peuple. On y vit accourir en 1718 et en 1719 , des malheureux de tous les pays , qui , trompés par les annonces et par les démonstrations du gouvernement , se portoient en foule vers des sources de richesses imaginaires , et n'y trouvoient en réalité , que le dénuement , le désespoir et la mort. Jamais on ne se joua plus effrontément du sens commun et du sang humain.

La Louisiane a une largeur commune de deux cents lieues ; sa longueur n'est pas déterminée, et peut remonter jusqu'aux contrées les plus septentrionales de l'Amérique. Le Mississipi la parcourt, en la partageant dans toute sa longueur. Elle est bornée à l'est par les Apalaches et les États-Unis ; à l'ouest par le fleuve Horté et par les deux Mexiques. C'est un des meilleurs sols du monde, des mieux arrosés, et d'un climat moins extrême que sa position semble le comporter. Sa population ne s'éleva jamais à plus de huit mille blancs et autant de noirs. Elle étoit presque toute concentrée dans la ville ou dans les environs de la Nouvelle-Orléans, qui en est la capitale. Les exportations, dont les pelleteries formoient l'article principal, s'élevoient à 2 millions. Elle recevoit de la métropole, et principalement par Saint-Domingue, les objets qu'elle tiroit de France et des colonies. Deux fois la colonie fut à la veille de se couvrir d'habitans, qu'une émigration spontanée attiroit dans son sein. La première auroit eu lieu par l'accomplissement des offres que les réfugiés protestans firent à Louis XIV, de s'y transporter en corps, avec leur industrie et

leurs capitaux. Vainement sollicitèrent-ils de ce monarque, la permission d'aller chercher dans cette image de leur patrie, quelque adoucissement au malheur d'en être privés pour toujours; ils ne purent l'obtenir. On seroit moins difficile aujourd'hui.

La seconde doit provenir soit de l'expulsion, soit de l'émigration des Français Acadiens, et des colonies cédées à l'Angleterre, par la paix de 1763.

Ils formoient déjà, ils préparoient une nouvelle population pour la Louisiane, lorsqu'une convention secrète, arrêtée en 1762, entre les cours de France et d'Espagne, exécutée en 1766, vint les arrêter, et réduire les colons français à un désespoir inutile. On diroit que le sort s'acharnoit sur le petit nombre de ces malheureux Acadiens, et tous ces malheurs étoient sans objet utile, car il est bien certain que la France, en abandonnant la Louisiane à l'Espagne, n'a fait qu'ajouter un désert de plus à tous ceux qu'elle possède déjà sans profit pour elle et pour les autres. Il est bien clair que c'est un sacrifice fait à son système, d'éloigner les étrangers du continent espagnol; dans le fait, la Louisiane servoit le Mexique sur toute

l'étendue de la frontière, et plaçoit les Français à la porte même des richesses de l'Espagne. Les Français ont jadis possédé aussi le Canada; ils en ont formé, ils en forment encore eux seuls la population de sang européen, car très-peu d'Anglais sont venus s'y établir.

Nous avons rendu compte à l'article de l'Angleterre, de tout ce qui concerne cette contrée. Il ne nous reste à en parler que sous les rapports qui intéressent directement la France.

Par la paix d'Utrecht, elle céda la baie d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie, qui furent détachées du Canada, et passèrent à l'Angleterre. Cette cession est peut-être devenue le principe de la perte de tout ce pays.

Les Français y parurent pour la première fois en 1537. Déjà en 1523, Verazzani avoit reconnu Terre-Neuve; Cartier de St.-Malo découvrit le fleuve St.-Laurent; Champlain fonda Quebec en 1618. Les pêcheurs de Terre-Neuve y amenèrent les premiers colons, que des compagnies exclusives ruinèrent, comme elles faisoient par-tout. Les Français prirent parti mal-à-propos dans les

querelles des peuplades sauvages; et leur funeste intervention leur fit tant de mal, que dans quelques années, elles furent réduites de vingt mille guerriers à deux mille. En 1617, une compagnie soutenue par toutes les faveurs et les avances du gouvernement, s'engagea à y porter trois cents ouvriers de professions utiles, et seize mille individus. La guerre survenue entre la France et l'Angleterre, rendit nulles ces stipulations. La colonie sortit enfin de l'enfance, en recevant la liberté du commerce, en 1668. Elle n'eut point à souffrir des guerres continuelles de Louis XIV, avant celle de la succession, où elle fut menacée d'une grande attaque, mais sans effet, quoiqu'à la paix de 1713 elle eut à souffrir le retranchement des parties dont nous avons déjà parlé.

Le Canada a au moins mille lieues de long sur 900 de large. Cet immense espace doit renfermer une grande variété de climats et de productions. Son nom ne présente d'abord à l'imagination, que l'idée des glaces et des frimats. Cependant il existe dans l'intérieur des terres, des portions de territoire de la plus grande beauté, principalement entre les

lacs Errié et Ontario , dans le voisinage de cette célèbre cascade , d'où le fleuve Saint-Laurent se précipitant tout entier , offre un spectacle que sa grandeur et l'effroi qu'il inspire , rend unique dans l'univers. La population de sang européen s'élevoit , en 1759 , à quatre-vingt-douze mille habitans ; elle approche maintenant de deux cent mille. Les trois villes principales sont Quebec , les Trois-Rivières et Montréal , bâti dans une île formée par le Saint-Laurent , sur une longueur de dix lieues , et une largeur de quatre. C'est le meilleur terrain de la colonie.

Dans les dernières années de la possession la plus prospère de la France , le Canada ne s'étoit pas élevé à une exportation de plus de 3 millions , et les dépenses du gouvernement s'étoient accrues progressivement de la somme de 400,000 livres , qu'il y destinoit annuellement en 1729 ; à celle de 28 millions en 1758 , de 26 millions en 1759 , et de 13,500,000 liv. en 1760 , pour huit mois seulement. Aussi la dette s'élevoit-elle à 80 millions au moment de la cession.

Deux fois le Canada essaya de se passer du numéraire , et de se borner au papier-mon-

noie. Deux fois il fut obligé d'y renoncer , après avoir éprouvé tous les inconvéniens attachés à cette fatale ressource.

Les deux branches principales de la richesse du Canada étoient le commerce des pelleteries et les pêcheries. Le premier occupoit une grande partie des Canadiens français , et formoit le lien principal de leurs relations avec les sauvages. Le castor , qui est une production exclusive de cette contrée , fournissoit à une exportation de 800,000 livres , somme bien inférieure au produit réel de cette marchandise dans le Canada , mais représentant seulement la part qui appartenoit à la compagnie française , que les Anglais privoient de la plus grande partie de ce trafic , en payant les pelleteries 25 pour 100 de plus aux sauvages , qui s'empressoient de les leur porter.

Les pêcheries étoient , comme nous l'avons déjà dit , la seconde branche du commerce et des produits de la colonie. Celle de la baleine et de la morue étoient de la plus grande facilité sur le fleuve Saint-Laurent. On les y a négligées.

Outre l'herbe du ging-seng , dont nous avons déjà parlé , le Canada possédoit des bois pour

tous les genres de construction , et des fers pour tous les usages. Comment déplorer assez la perte d'une possession qui , avec tant d'avantages présens , prêtoit à d'aussi belles espérances dans l'avenir ; d'une possession qui , après avoir épuisé toutes les épines des premiers établissemens , n'avoit plus que des fruits à produire pour ses propriétaires. Ah ! la terre consacrée par le sang des Jumonville , des Montcalm , et de tant de milliers de Français , compagnons de leurs travaux et de leurs sacrifices ; cette terre , honorée du nom de Nouvelle-France ; cette terre , où tout retrace les mœurs , les habitudes et les hommes de l'ancienne France ; cette terre , exempte d'une domination étrangère , fleuriroit encore sous les loix de ses princes naturels , si le cabinet de Versailles avoit eu les premières notions de l'état colonial ; si , mesurant mieux sa position et celle de l'ennemi qui l'entouroit , il eût su voir qu'une grande colonie continentale étoit impossible à garder sans égalité de marine ; que c'étoit le cas de renoncer aux habitudes de propriété et de domination , qui d'ailleurs alloient lui échapper , pour se borner aux relations d'amitié qui résultent toujours

de sa consanguinité et des doux souvenirs de la patrie. Dans l'impossibilité de résister à la supériorité navale de l'Angleterre, la France devoit donc renoncer à la souveraineté du Canada, et y placer sur un trône nouveau, un prince du sang de ses maîtres. Il régneroit aujourd'hui sur cette vaste région, et les trésors que sa famille a sacrifiés pour la défense d'une possession intenable, n'auroient pas été perdus, avec le pays auquel on les avoit si mal à-propos destinés.

Les Français ont partagé long-tems avec les Anglais la possession de Terre-Neuve. Ils en ont été alternativement chassés, et se sont enfin accordés pour tracer une ligne de démarcation pour leurs pêcheries respectives. Les Français possèdent auprès de Terre-Neuve Saint-Pierre et les deux Miquelon. La première a environ vingt-cinq lieues de tour; les deux autres sont peu de chose. Le produit de ces trois pêcheries s'élève à 7 millions.

Récapitulation.

La France fait à la côte de Guinée, avec de très-petits établissemens et quelques comp-

toirs , une traite de quatorze mille noirs.

Au-delà de la ligne , elle possède les îles de France et de Bourbon , qui lui sont onéreuses.

Les quatre comptoirs des Indes n'ont aucune valeur.

Son commerce de la Chine est à-peu-près nul.

La Guiane est presque improductive pour elle.

Terre-Neuve ne lui rapporte que 7 millions.

Mais avec la Martinique , la Guadeloupe , la France possède Saint-Domingue ; et la possession de cette *perle* de tous les établissemens européens , lui donne le droit d'élever sa tête au niveau , et même au - dessus des nations qui couvrent de leur domination de si vastes espaces et des colonies sans nombre comme sans bornes. C'est ce que nous allons reconnoître dans le nouveau chapitre où nous entrons , celui de l'Espagne,

CHAPITRE SIXIÈME.

Colonies espagnoles.

Si le nombre , la variété , l'étendue et la richesse des propriétés coloniales suffisoient seules pour en constituer l'utilité à l'égard des métropoles , quelle est celle qui pourroit entrer en comparaison avec l'Espagne ? Quelle est celle qui auroit à s'enorgueillir plus ou autant qu'elle ; de régner sur de plus vastes contrées , de commander à des peuples plus nombreux ou plus divers ; de posséder comme elle les sources de l'or et des métaux riches ou utiles , et d'y puiser exclusivement ? Quelle nation pourroit se flatter , comme la nation espagnole , d'être la dispensatrice des signes qui , par-tout , alimentent et payent tous les genres d'industrie , de manière que le monde entier a l'air de travailler pour l'Espagne , et d'attendre d'elle son salaire ?

Parler des colonies espagnoles , c'est parler par empires , par continent. Les nommer , c'est nommer le Mexique , le Pérou , et vingt autres empires ; c'est rappeler les richesses

des antiques souverains du nouveau monde , et montrer dans les Espagnols , les héritiers de leur opulence. Si quelques peuples sont parvenus à un si haut degré de prospérité , avec des colonies si rétrécies , comme les Français , avec la plus petite portion de Saint-Domingue , quelle ne devrait pas être la prospérité de l'Espagne , avec les avantages réunis de toutes ses colonies ! Et cependant , quel est l'état de cette puissance ? Quel spectacle présente-t-elle ? Quelle utilité propre retire-t-elle de cet entassement de trésors , qui semblent plutôt l'accabler que l'enrichir. Semblable à un arbre immense , l'Espagne , il est vrai , couvre de ses vastes rameaux une vaste étendue de terrain ; mais leur ombrage étouffe les fruits qu'ils devoient protéger ou défendre.

L'Espagne a poussé et répandu ses rejetons sur des terres mille fois plus étendues qu'elle , et cette dissémination même , après l'avoir épuisée , s'est trouvée perdue sur des espaces avec lesquels elle n'est pas proportionnée.

L'Espagne est maîtresse des mines les plus riches de la terre , mais elle ne les exploite

pas à son profit. Elle n'est que le canal par où leurs précieux produits vont se distribuer dans tout le monde, sans s'arrêter chez elle. Elle a la sollicitude de l'exploitation et de la distribution des richesses qu'elle ne peut fixer. Elle commande par-tout dans le nouveau monde ; elle est commandée par-tout dans l'ancien. Reine là , esclave ici , elle ne retire de la bizarrerie de cette situation , d'autre avantage que de porter des fers dorés. Grande et instructive leçon sur la nature et l'emploi des colonies, sur celle des propriétés, sur l'essence des richesses véritables ! Arrêt irrécusable en faveur du travail contre l'or , porté par la nature elle-même , qui nous montre ce dernier appartenant inévitablement au premier , et finissant toujours par le servir !

En parcourant les colonies espagnoles, nous retrouverons à chaque pas la démonstration de cette vérité , et par elle la démonstration du systême qui convient à de grandes colonies , sur-tout après de longues fautes , après de longs malheurs , et sous l'empire de circonstances qui changent tous les rapports établis et connus dans les deux mondes.

Nous ne ferons pas aux colonies espagnoles,

l'injure de compter parmi elles les présides d'Afrique, restes des conquêtes du cardinal Ximénès sur ce continent, où ce prélat, docile aux idées du tems, sembloit plutôt vouloir poursuivre les infidèles, qu'établir véritablement sa nation. L'Espagne a déjà renoncé à la possession de quelques-uns, et n'a rien de mieux à faire que d'abandonner les autres qui lui sont onéreux en hommes et en argent. A quoi bon deux ou trois *têtes de pont*, sur un continent où l'on ne veut ni ne peut pénétrer. Si c'est pour donner de l'emploi à ses forçats, elle n'en manquera pas ailleurs, et des galères de cette espèce sont trop chères.

La première colonie espagnole qui se présente à nous, dans le long espace que l'étendue de la domination de l'Espagne nous fera parcourir, est celle des îles Canaries, au nombre de sept. Elles sont situées à cinq cents milles de l'Espagne, et à cent milles de l'Afrique. Le nom de Fortunées leur appartient dès l'antiquité, pendant laquelle on vit Ptolomée y fixer le premier méridien, devenu la mesure à-peu-près commune d'évaluation pour les longitudes de tous les lieux, sur toutes les cartes géographiques.

Ces îles , oubliées depuis dans le cahos de barbarie où tomba l'Europe , retrouvées en 1344 , furent , dans le siècle suivant , soumises à la couronne de Castille. C'est aux Canaries que se trouve l'île de Ténériffe , célèbre par ses volcans , et par l'élévation de ses montagnes , dont la plus haute s'élève à mille neuf cent quatre toises , au-dessus du niveau de la mer. Le gouvernement réside à Ténériffe , en vertu de sa supériorité sur les autres îles. Leur climat est délicieux comme leurs productions , comme cette malvoisie , dont elles exportent annuellement dix à douze mille pipes.

La population est de cent soixante mille habitans.

Il étoit assez singulier que la puissance la plus grandement possessionnée aux colonies , fût précisément la seule qui n'eût pas d'établissements dans le pays qui fournit les bras qu'elles cultivent. C'est pourtant ce qui arrivoit à l'Espagne depuis des siècles. Sa conduite à cet égard a été bien singulière , et l'a condamnée à passer succesivement par les mains de tous les peuples qui font ce commerce. La première importation des nègres chez les Es-

pagnols, date de 1503. Charles-Quint permit, en 1517, d'y en importer quatre mille. En 1606, les Portugais s'obligèrent d'en porter quinze mille, dans un espace de cinq années. Après eux vinrent les Français, qui se mirent à la tête de la traite espagnole, en 1702 jusqu'en 1713. Ensuite eut lieu le traité d'Utrecht, et bientôt après celui de l'Assiento, qui transporta aux Anglais le privilège de ce commerce. Ils y furent remplacés par une compagnie, qui s'établit à Porto-Ricco. Elle ne remplit qu'imparfaitement sa destination, ainsi qu'une autre association d'étrangers, qui s'étoient offerts pour fournir une certaine quantité de nègres, dans un tems donné. L'insuffisance et le tracas de tous ces essais ramenèrent enfin le gouvernement à la seule chose avouée par la raison, celle par laquelle il faut toujours finir, et par laquelle il vaudroit mieux commencer, *la liberté*, qui fut accordée à ce commerce, en 1789.

L'Espagne avoit voulu faire encore plus pour sa traite ; car elle avoit acquis sur la côte deux îles, pour y former des établissemens propres à ce commerce. Ils n'ont pas encore eu de grands succès ; on les attend,

sans y compter , à cause de la mauvaise position de ces îles , et du dénuement où est l'Espagne de plusieurs objets nécessaires à la traite.

De ce point des côtes d'Afrique jusqu'à l'extrémité des mers d'Asie , on ne retrouve aucune trace d'établissemens espagnols. Il faut aller les chercher au milieu de l'océan indien , dans une position qui semble l'intermédiaire de l'Asie et de l'Amérique. C'est aux Philippines qu'on les trouve. Elles furent découvertes par Magellan , en 1521 , ainsi que les Mariannes , dont nous ne les séparons pas. Leur étendue , répartie dans un nombre prodigieux d'îles , égale celle de la France , de l'Espagne et de l'Italie , réunies ensemble.

L'île Luçon , qui en est la principale , a cent vingt-cinq lieues de long sur quarante , et trente de largeur. Elle renferme la baie de Cavite , qui est le chantier et l'arsenal de ces îles , ainsi que la ville de Manille , qui en est la capitale , et le siège de son gouvernement. Elle fut prise en 1762 , par les Anglais. Fortifiée avec soin avant cette époque , peut-être n'eût-elle pas eu le même sort.

Le climat de ces îles est délicieux ; le sol est excellent. Toutes les productions de l'Amérique, de l'Asie et de l'Europe y prospèrent. La culture du riz y demande moins de préparation qu'ailleurs. On y a établi des forges d'un fer excellent ; le cuivre a la même qualité. L'or ne lui est pas étranger , et se montre dans le sable qu'entraînent les rivières. La richesse du règne végétal est telle , qu'en 1781, Sonnerat en rapporta plus de six mille plantes inconnues en Europe. L'abondance des bois prête à tous les genres de construction. Le bétail y est multiplié de manière à couvrir les plaines de l'île ; enfin , rien n'y manque de tout ce qui peut fournir abondamment aux besoins d'une population nombreuse , à ceux du commerce , à l'entretien d'une grande exportation , à laquelle leur position , entre l'Asie et l'Amérique , semble les inviter. Cependant , avec tant d'avantages , ces îles ne comptoient encore qu'une population de quinze cent mille ames , et coûtoient à l'Espagne 600,000 livres au-delà de leur produit annuel , qui étoit de 2,400,000 livres. Les Mariannes avoient perdu presque tous leurs habitans de la main des Espagnols. En

1772, un administrateur éclairé, M. Tobias, jugea que des hommes pouvoient être bons à autre chose qu'à être persécutés ou tués. Il appliqua donc les insulaires à la culture, et le succès avoit couronné ses généreux desseins, lorsqu'il eut lui-même à compter avec l'envie, qui lui fit éprouver tout ce qu'on peut attendre d'elle, et des surprises auxquelles de grandes distances prêtent à l'égard de la religion des princes. On s'est apperçu aux Philippines, comme dans toutes les colonies où ils avoient pénétré, du vuide qu'y a fait le rappel des Jésuites. Ils ont été remplacés par d'autres religieux ; mais leur esprit ne l'a pas été, et quand et comment pourroit-il l'être ? Si en général les corps religieux sont très-propres à la civilisation de peuples à demi ou tout-à-fait sauvages ; si même des associations de cette nature sont les seules convenables à de pareilles entreprises, et peuvent seules trouver les forces nécessaires pour les exécuter, soit dans la sainteté des motifs qu'elles puisent dans leur état, soit dans les vertus déjà acquises qu'elles apportent dans l'exécution de ces travaux, soit par les talens qu'elles renferment, et sur-tout par l'esprit de suite,

qui est l'appanage des corps , il faut convenir que la société des jésuites l'emportoit infiniment sur toutes les autres , et qu'elle a eu des succès qui ont effacé tout ce qu'ont fait les autres congrégations , dans la même carrière. Ces religieux avoient poussé l'héroïsme chrétien , et l'art si difficile de parler à des cœurs et à des esprits farouches , à un degré où ils n'ont pas eu d'égaux , et où ils n'auront vraisemblablement pas de successeurs. De tous les conquérans , ils furent les plus paisibles , et par conséquent les plus grands.

Les Espagnols et les Portugais se sont disputé autrefois la possession des Philippines. Charles-Quint , plus occupé de l'Europe que de quelques îles d'Asie , les abandonna aux Portugais , pour une somme de 2 millions 600,000 livres. Mais Philippe second ne tarda pas à revenir sur les engagements de son père , et les reprit. Pour cette fois , cependant , il ne voulut pas les tenir de la violence , et de paisibles missionnaires y furent ses uniques soldats.

Quel qu'ait été l'engourdissement de l'Espagne sur ses colonies , il étoit cependant bien difficile qu'une aussi belle propriété que celle des Philippines ne parlât pas quelquefois aux

yeux et à l'esprit, soit du gouvernement, soit des spéculateurs particuliers. Tout, en effet, y invitoit et les uns et les autres. Les colonies, situées entre l'Amérique et l'Asie, à portée de la Chine, du Japon et des Moluques, semblent destinées à former le nœud commun de toutes ces contrées, et à leur servir d'entrepôt. Mais l'Espagne, toujours ombrageuse sur son Amérique, craignoit l'établissement de ces relations, et redoutoit que la prospérité des Philippines ne tournât au préjudice de sa possession favorite. L'embarras de concilier tous ces intérêts, avoit fait naître l'idée d'abandonner ces colonies, presque au moment où elles furent découvertes. On les a gardées sans en rien faire, jusqu'à ces derniers tems, où l'on s'est enfin occupé de les vivifier et de les mettre en rapport direct avec la métropole. Antérieurement à cette innovation, on en avoit proposées plusieurs. La première étoit de l'invention du cardinal Albéroni, qui vouloit ouvrir le commerce de l'Amérique avec l'Asie, par les Philippines, en faisant les retours à Panama, d'où ils auroient été embarqués sur le Chagre, et transportés en Europe. La seconde étoit de Pathino, ministre en 1733. Il vouloit établir

une compagnie pour vingt ans; mais il fut arrêté par les puissances maritimes, qui prétendirent alors que l'Espagne ne pouvoit pas suivre la route du cap de Bonne-Espérance, prétention qui paroîtroit bien étrange aujourd'hui. La troisième vint de M. de Musquiz, ministre en 1767. Il proposoit une association moitié espagnole et moitié française, en l'adjoignant à la compagnie française des Indes. On n'y donna aucune suite. Depuis, le comte d'Estaing et le prince de Nassau présentèrent plusieurs projets, tous relatifs au même but: aucun n'a été adopté. Enfin, en 1784, M. Cabarrus obtint l'établissement de la compagnie des Philippines, entreprise combattue sous plusieurs rapports, comme le sont toutes les nouveautés, mais qui paroît avoir répondu suffisamment, et à ses instituteurs, et à ses détracteurs, par la régularité d'un dividende de 5 pour 100, et par le mouvement continuel d'un assez grand nombre de vaisseaux entre l'Amérique et l'Espagne. Il seroit à désirer qu'elle prît, ou qu'elle suggérât au gouvernement espagnol les moyens de purger ces parages des corsaires malais qui les infestent.

C'est à un refus des Gênois fait à leur com-

patriote Colomb, c'est à celui de l'Angleterre d'employer cet homme, qu'un penchant irrésistible attiroit vers l'Amérique, et qui étoit tourmenté du desir d'exécuter son projet favori, que l'Espagne dut ce célèbre navigateur, et par lui, peut-être, une partie de sa grandeur. Eh ! que n'a-t-il pas fait pour elle, sur-tout en proportion des foibles secours qu'il en reçut ? En effet elle n'eut à lui offrir que trois petits bâtimens, avec un équipage de quatre-vingts hommes, armement qui n'excédoit pas une valeur de 100,000 livres. Voilà tous les moyens avec lesquels Colomb, ayant plutôt l'air de fuir de l'ancien monde, que d'en aller conquérir un nouveau, partit d'Espagne, en août 1492. Il arriva en octobre aux îles Lucayes, et le nouveau monde fut découvert. Il se porta ensuite vers l'île espagnole, appelée depuis Saint-Domingue. Nous avons déjà parlé de son étendue, de ses productions et de son climat. Il nous reste à la considérer sous les rapports qui intéressent directement l'Espagne. Elle possède près des deux tiers de l'île, dont la population n'excède pas cent mille habitans. Au lieu de rendre quelque chose à la métropole, elle lui coûte annuellement 900,000 liv.

Son territoire est varié, excellent, propre à toutes les cultures, tant celles de l'Amérique que de l'Europe, et cependant il n'en présente qu'une petite quantité. Les habitans s'y adonnent de préférence à l'éducation du bétail, qu'ils fournissent à la partie française de Saint-Domingue, ainsi qu'aux autres colonies. Ce genre d'industrie favorise plus la paresse des habitans, que les intérêts de l'île, bornée à une exportation de cinq à six mille cuirs, et à une petite quantité d'autres valeurs. Croiroit-on que jusqu'à ces derniers tems, Saint-Domingue n'envoyoit qu'un seul vaisseau à la métropole, et cela tous les trois ans, tandis que Saint-Domingue français en expédie chaque année plus de trois cents ?

Presque toutes les villes tombent en ruines ou sont désertes. C'est par-tout le spectacle de la misère, compagne inséparable de la fainéantise.

Ce n'est pas que Saint-Domingue ait toujours été aussi avili. Dans des tems reculés, antérieurs à celui de l'établissement des Espagnols aux Antilles, il prospéra par la culture. Il envoyoit à la métropole plus de dix millions de livres pesant de sucre, et fournissoit seul

sa consommation de cacao. Mais ces tems heureux sont passés, par une multitude de causes, dont la principale fut l'émigration des habitans vers le Mexique, où les appeloient les immenses fortunes qu'ils y voyoient faire. Saint-Domingue ne s'en est pas relevé. Pillé par François Drake, désolé par les flibustiers, plus encore par son propre gouvernement, qui eut l'impudence de faire raser une partie des villes maritimes, pour concentrer sa population dans l'intérieur, et frustrer par-là l'interlope avec l'Amérique, Saint-Domingue, comme tout membre inutile, est resté languissant, même depuis que le gouvernement est revenu à de meilleurs errements. En 1756, il permit pour Saint-Domingue, l'établissement d'une compagnie, mais exclusive : elle n'a rien produit. En 1766, on a ouvert la colonie à tous les navigateurs espagnols, les Biscayens exceptés, à cause de leurs douanes intérieures, suite de privilèges auxquels ils sont fort attachés. Cette mesure, toute excellente qu'elle est en elle-même, n'a pas eu d'influence sur Saint-Domingue, où tout est resté au même état de langueur. Aussi l'Espagne n'a-t-elle pas fait un grand sacrifice,

par la cession d'une colonie qui, au lieu de lui être profitable, lui coûtoit annuellement un million. Cette cession avoit été prévue, et prohibée par le traité d'Utrecht, qu'on ne consulte plus guères dans ce tems-ci.

Les montagnes de Cibao renferment de l'or; qu'elles laissent échapper dans les torrens dont elles arrosent les plaines. Les anciens insulaires y puisoient celui qui leur servoit d'ornemens.

La comparaison des deux Saint-Domingue sera toujours le sujet de l'orgueil de tout Français, et rien ne manquera pour le légitimer; si c'est encore par des mains françaises que la partie espagnole est associée à la prospérité du Saint-Domingue français.

Au vent de Saint-Domingue est située l'île de *Porto-Ricco*, découverte par Colomb en 1493, et occupée par les Espagnols en 1500. Sa longueur est de trente-cinq lieues, sa largeur de dix-huit, sa circonférence de cent. Le sol est peut-être le meilleur connu de toutes les Antilles. L'air est sain, le port de Saint-Jean excellent même pour les vaisseaux de premier rang. La population est d'environ cent mille hommes, dont la plus petite partie seulement

est esclave. Porto-Ricco a reçu la liberté du commerce en 1765, sans avoir fait encore des progrès proportionnés à la grandeur de ce bienfait. Cependant, il tend vers l'amélioration, sur-tout depuis que le gouvernement s'en est occupé, et y a versé annuellement une somme de 2 millions 634,000 livres.

Sous le vent de Saint-Domingue se trouve la grande île de Cuba, découverte par Colomb en 1492, et conquise par les Espagnols en 1511. Elle a deux cent trente lieues de long, et de quatorze à vingt-quatre de large. On ne compte pas sur cette vaste étendue, au-delà de deux cent mille habitans, dont trente mille seulement sont esclaves. La capitale est la ville célèbre de la Havanne, bâtie en 1520, par les Espagnols, qui sentirent alors tout le prix de cette possession, pour assurer leurs communications avec le continent américain. Prise en 1762 par les Anglais, elle a été fortifiée depuis, avec des dépenses qui excèdent 24 millions, dépenses qui ne la préserveroient pas du même sort contre l'immense supériorité de la marine anglaise. Le port est un des plus beaux et des meilleurs du monde. On y a établi des chantiers, d'où sont sortis une grande

quantité de vaisseaux , bâtis en bois de cèdre , quin'avoient eu encore aucun emploi. S'ils ont l'avantage de la solidité sur les vaisseaux construits en Europe , ils ont aussi le désavantage de la pesanteur , provenant de la nature compacte de ces bois.

L'importance commerciale de Cuba s'est beaucoup accrue par la culture du tabac , du sucre et de la cire.

Le premier fournit celui que le gouvernement emploie dans le monopole qu'il exerce dans les deux mondes sur cette denrée. Cuba lui en fournit cinquante mille quintaux.

Il fournit de même le sucre que consomme la plus grande partie de l'Espagne ; il doit y suffire en entier , par l'augmentation successive de cette culture.

La cire fut portée à Cuba par les émigrans de la Floride , lors de la cession de ce pays à l'Angleterre. La multiplication des abeilles y fut si grande , qu'on se vit obligé de la réprimer. Elle fournit aux besoins de l'île et à une partie de ceux de l'Espagne.

Lorsque Cuba gémissoit sous le joug des compagnies et du monopole , il ne voyoit aborder dans ses ports que quatre vaisseaux de

Cadix, et ceux qui dans leur retour d'Amérique, avoient besoin de compléter leurs cargaisons. Tout a changé avec la liberté, et maintenant Cuba reçoit plus de cent bâtimens d'Europe, et au moins autant du continent. Aussi les produits de toute espèce sont-ils considérablement augmentés, comme on en peut juger par ceux des douanes, qui sont passés d'un produit de 560,000 livres à celui de 1,600,000 livres, ainsi que par l'extraction des métaux, qui s'est élevée, d'une somme de 1,620,000 livres à celle de 8,100,000 livres.

Cubagna et la Marguerite, dans le voisinage du continent américain, ont perdu toute leur importance avec la pêche des perles, dont les bancs ont été trop tôt épuisés, et l'étoient déjà en 1514.

La Trinité, séparée du continent par un canal de dix lieues seulement, fut découverte par Colomb en 1498, occupée par les Espagnols en 1535. Elle a 25 lieues de long sur 18 de large. Cette île n'étoit comptée pour rien parmi les possessions espagnoles, avant les changemens qu'y ont apporté les soins du gouvernement, et principalement la révolution française. Dès 1780, on donna la liberté

du commerce à cette île , on y appela des colons. Là commença sa prospérité. La révolution est venue la compléter , en y faisant passer une grande quantité d'émigrans des colonies, qui fuyant les flammes qui les dévoroient, se sont transportés à la Trinité , où des malheurs et des besoins communs les ont rapprochés , comme il arrive toujours. Aussi , la population de cette île est-elle passée rapidement de quelques milliers d'habitans à celle de plus de soixante mille , qu'elle compte aujourd'hui. Cette augmentation de bras doit en amener une grande dans les cultures et dans les produits , sous un climat sain , sur un sol excellent et vierge , et dans le voisinage du continent américain.

Ce nouvel ordre de choses étoit une véritable conquête pour l'Espagne. Elle n'en a pas joui long-tems , les Anglais s'en étant emparés en 1796. Ils n'ont encore rien prononcé sur sa destinée à venir , et semblent la tenir en dépôt. On sent quel prix l'Espagne mettra à éloigner ces dangereux voisins.

La Jamaïque appartient à l'Espagne jusqu'au tems de Cromwel , qui la lui enleva. Ce ne fut pas une perte pour elle , car elle la possé-

doit sans fruit, comme elle fait de tant d'autres endroits. Ce ne sont pas les colonies qui manquent à l'Espagne, c'est l'Espagne qui manque aux colonies. Voyons si elle a été plus habile ou plus heureuse sur le continent de l'Amérique, où le cours de cet examen nous appelle actuellement.

L'Espagne est richement possessionnée sur les deux parties qui la composent. Elle est maîtresse de toute l'Amérique méridionale, moins le Brésil et les deux Guïanes, française et hollandaise. Dans la partie septentrionale, à compter de l'Isthme de Panama, elle occupe toute l'étendue des côtes de l'Ouest et de l'intérieur des terres, jusqu'à la longitude la plus septentrionale; à l'Est elle ne tient que la Floride, et au Midi elle embrasse tous les vastes contours du golfe du Mexique.

La Floride est dans la plus grande partie, une presqu'île, que termine au Sud le continent oriental de l'Amérique septentrionale. Elle se prolonge sur une grande étendue de côtes à l'Ouest, vers la Louisiane, qu'elle confine. Cette presqu'île a une longueur de cent lieues, et une largeur moyenne de quarante. Le prolongement des côtes vers la

Louisiane, comprend une étendue de quatre-vingts lieues de long, et de deux cent cinq de large. Cette contrée a reçu son nom de l'aspect riant qu'elle présenta aux premiers navigateurs qui la découvrirent, en 1531. C'étoient des Espagnols; ils s'y arrêtèrent peu, et n'y revinrent pour s'y fixer, qu'en 1565. Ils le firent sur les ruines d'un établissement que les Français y avoient formé, tant a toujours prévalu leur système exclusif sur la domination du continent américain.

Les établissemens principaux de la colonie sont Saint-Augustin et Pensacola; l'un sur la côte de l'Est, l'autre sur le golfe du Mexique. Les Anglais, qui n'avoient pu s'emparer du premier en 1740, le reçurent du traité de 1763, pour le rendre à leur tour en 1783. Ils avoient tenté de donner de la valeur à leur nouvelle possession, en prenant pour la gouverner, de meilleures mesures que n'avoit fait l'Espagne. Ils la partagèrent donc entre Saint-Augustin et Pensacola, qui, situés chacun aux extrémités de la colonie, présentent aux gouvernans et aux gouvernés, plus de facilités qu'un seul établissement relégué à l'extrême frontière du pays qu'il doit administrer.

Les Anglais avoient voulu donner à la Floride des colons , dans la personne des soldats qui avoient combattu en Amérique , ainsi que dans celle de tous les hommes qu'elle pouvoit y attirer. Des débris d'armée sont peu propres à former le principe d'une grande population agricole. Enfin , un de ces hommes que l'Angleterre , plus que tout autre pays , est en possession de produire , un de ces hommes , en qui de grandes vues s'unissent à de hautes vertus , à une grande élévation de sentimens , le docteur Turnbull , conçut et exécuta le singulier plan d'aller demander des colons aux rivages dégradés de la Grèce , et leur offrit la liberté en échange du joug des Ottomans. Mille individus s'attachèrent à lui , et suivirent ses pas dans la Floride , où malgré les pertes attachées nécessairement à un aussi grand déplacement , cette colonie prospère , s'accroît , et jouit de tout ce qui est nécessaire à son entretien , présage certain d'une aisance plus grande.

Cependant la Floride est encore au berceau , comme on en peut juger par l'état de ses exportations , qui en 1760 , ne dépassoient guères 600,000 livres , somme bien modique pour une

aussi grande colonie. Les côtes orientales n'ont pas une bien grande fécondité. On la trouve sur les bords du Mississipi. Il sert de route aux bois qu'on exporte aux Antilles.

Quand l'Angleterre se fit céder la Floride, en même-tems que le Canada, n'avoit-elle pas en vue de compléter la possession de toutes les côtes orientales de l'Amérique, depuis le point le plus élevé au Nord, jusqu'au plus reculé du Midi? La Floride confinoit à la Géorgie, qui est la dernière de ses provinces sur cette côte. Elle est couverte et renfermée comme elle, par les Apalaches, de manière à former entr'elles deux une contiguité de territoires presque dépendans. Ce rapprochement étoit bien tentant, comme le sont tous ceux de même nature; et ce ne seroit pas trop abuser du droit de conjecturer, que de supposer qu'un jour les Etats - Unis reprendront les mêmes erremens, au moins quant à la péninsule, et jusqu'à toute la partie renfermée entre la mer, les Apalaches et la rivière qui en descend. Ils y gagneroient beaucoup, et au train dont les choses vont en Espagne, celle-ci n'y perdrait guères.

Nous avons épuisé à-peu-près, à l'article de

la France , tout ce qui concerne la Louisiane. Il ne nous reste qu'à la considérer d'après l'effet de la cession faite à l'Espagne , et par conséquent à la reprendre à cette époque.

En 1793 , la population ne dépassoit pas cinquante mille ames. A la Nouvelle-Orléans , dans la capitale même , elle ne s'élevoit qu'à huit mille habitans. Les exportations , qui à l'époque de la cession , formoient un total de 8 millions 400,000 livres , en font actuellement un de 12 millions , et doivent continuer à s'élever. Presque tout ce commerce se fait par l'intermédiaire de négocians français , qui ont conservé avec ce pays les rapports de leur origine et de leurs anciennes habitudes. Il consiste principalement en tabac , dont on exporte annuellement trois millions de livres pesant , pour le compte du roi d'Espagne ; en indigo , destiné presque tout entier pour la France , de la valeur de 3 millions ; en pelleteries , pour 2 millions. Ce commerce fut plus considérable autrefois , et paroît diminué de moitié. En bois de construction pour les Antilles , pour 800,000 livres , et 400,000 livres d'autres menues fournitures. Il faut y joindre la propriété d'immenses troupeaux , des plus belles forêts ,

du goudron et du bray , comme de tout ce qui peut servir à la construction ; et l'on verra qu'avec de pareils élémens de prospérité , sous un ciel admirable , avec un territoire très-étendu , la Louisiane suffiroit pour former non-seulement une belle colonie , mais un florissant royaume. Les Américains ont obtenu de l'Espagne , en 1795 , la liberté du passage par le Mississipi. Par lui , les productions de leurs colonies de l'Ouest arriveront directement au golfe du Mexique. Il en sera de même pour celles des Anglais de l'est de l'Amérique , qui s'y rendront par l'Ohio. La Nouvelle-Orléans sera alors l'entrepôt de ces nouveaux navigateurs ; et cette innovation , cette dérogation de l'Espagne à son système réglementaire , tournera également à son profit , à celui de la colonie , et à l'avantage des peuples , en faveur desquels elle s'y est prêtée.

Il ne faut pas oublier que la nouvelle prospérité de la Louisiane date des franchises accordées à son commerce , et s'est augmentée à mesure qu'on l'en a laissé jouir. A la suite de ces premières possessions de l'Espagne , qui servent , pour ainsi dire , de vestibule à son grand empire sur le continent américain , se

trouvent le vaste royaume du Mexique et la Californie. Le premier renferme un grand nombre de provinces, plus étendues que ne le sont ailleurs bien des royaumes. Il s'étend, dans sa totalité, depuis le golfe de Darien, où il finit au sud, jusqu'à l'extrémité connue du nouveau Mexique, depuis le dixième jusqu'au trente-cinquième degré, sur une longueur de plus de cinq cents lieues, et sur une largeur qui varie beaucoup, par la conformation singulière de cette contrée, qui est très-resserrée dans tout ce qui se trouve entre le golfe du Mexique et la mer Pacifique, et qui s'élargit à mesure qu'elle s'en éloigne.

La seule audience de Guatimala, qui renferme de son côté six à sept provinces, règne sur une étendue de trois cents lieues.

Ce grand pays fut abordé pour la première fois, par les Espagnols, en 1517, sur les côtes les plus occidentales, celles d'Iucatan, Campêche et Honduras, qui se présentoient les premières aux navigateurs venant des Antilles. Le nouveau Mexique fut découvert en 1540; la Californie l'avoit été en 1526, par Cortez; mais ce n'est qu'en 1746, qu'elle a été tout-à-fait reconnue par le jésuite Fernand Consang.

Les détails de la conquête du Mexique, des travaux et des combats qu'elle coûta aux conquérans, sont trop connus pour trouver place dans cet écrit, avec lequel ils n'ont d'ailleurs aucun rapport. Tout le monde sait que l'établissement des Espagnols dans cet empire, ne fut pas paisible; que pour s'en emparer, et s'y substituer aux anciens souverains, ils eurent à combattre des peuples nombreux, attachés à leurs princes, et sur lesquels les Espagnols ne prévalurent que par un concours de circonstances, dont la supériorité de leurs armes et de la tactique européenne fut la principale. Assez d'autres se sont portés pour leurs accusateurs; nous nous bornerons à admirer l'audace et la valeur du grand capitaine auquel l'Espagne et l'Europe ont dû cette nouvelle possession, et les trésors qu'elles en ont tiré.

Mexico en est la capitale. Elle a deux cent mille habitans; elle possède tout ce qu'on a droit d'attendre de la capitale de la patrie de l'or et de l'argent, du séjour antique de puissans souverains. Mais cette ville, située au milieu d'un lac, qu'une digue partage en deux parties, dont l'une renferme des eaux douces et l'autre des eaux salées; cette ville, sujette

à des inondations fréquentes , étoit , en 1631 ; condamnée à l'abandon par le gouvernement espagnol , fatigué des plaintes et des tentatives inutiles ; lorsqu'enfin , en 1763 , le commerce de la ville a entrepris généreusement le grand ouvrage qui la délivre à jamais du retour des mêmes malheurs. Pour une somme de 4,200,000 livres , donnée par le gouvernement , à laquelle le commerce ajouta celle de 1,900,000 livres , on a ouvert aux eaux , à travers les montagnes , un passage assez large pour n'avoir plus rien à en redouter. Ce travail ne seroit que le prélude d'un autre bien plus grand , si l'on exécute le plan projeté pour le dessèchement du lac.

La population du Mexique ne répond ni à son étendue , ni à sa fertilité , ni à son climat , tant de la part de l'Espagne que de celle des Indigènes. L'affoiblissement de la population indigène devient tous les jours plus sensible , tandis que l'augmentation de celle des Espagnols le devient aussi de son côté. On a remarqué que ceux-ci se marient souvent avec des Indiennes , tandis que les Indiens ne s'unissent jamais par les mêmes nœuds avec des Espagnoles. Cela suffiroit peut-être pour expliquer

la progression inverse des deux populations, sur-tout quand on ajoute à ces causes premières, que les Indiens sont seuls chargés des travaux de la culture, des maisons, et que n'ayant en partage que ce qu'il y a de plus vil ou de plus pénible dans la vie, la différence de leur sort avec celui de leurs maîtres nonchalans, doit en apporter une grande dans leur attrait à se reproduire.

Il seroit contre toute raison, de prétendre fixer, sous des déterminations générales, le climat, le sol et les cultures d'une aussi vaste contrée que le Mexique. On sent à combien de variétés prêtent nécessairement d'immenses espaces, qui touchent à des mers différentes, à des positions parsemées de singularités, dont rien de ce qui existe dans nos climats ne peut nous donner l'idée, ni devenir pour nous un sujet de comparaison. Bornons-nous donc à dire généralement que la culture du Mexique est foible, que les Espagnols ne s'y soignent pas mieux que chez eux, que les animaux transplantés d'Europe y ont dégénéré, et qu'en général, si quelques cantons offrent le spectacle d'une culture brillante, ces lieux privilégiés sont rares, et cèdent trop souvent

la place à d'autres , qui sont beaucoup moins bien traités de la nature et de l'art. Il en est de même du climat et du sol , qui sont nécessairement sujets à de grandes différences , en raison des accidens de tout genre , qui doivent s'y rencontrer , d'après des situations d'une variété et d'une distance inappréciable. Ainsi les parties du Mexique , traversées par les Cordelières, quoiqu'infiniment supérieures à celles du Pérou , sur - tout lorsqu'elles sont situées sur la mer, ne peuvent avoir la même température , ni le même sol que celles qui sont plus ouvertes , et moins rapprochées de la mer.

Au nombre des denrées précieuses que le Mexique fournit à l'Europe , se trouvent la vanille et la cochenille. La première ne produit qu'une exportation de cinquante quintaux , au prix de 450,000 livres. Celle de la cochenille s'élève à 9 millions. Cet insecte précieux fut dérobé au Mexique par M. Thierry, français , qui ne craignit pas de s'exposer à mille dangers , pour l'aller chercher à Caxaca, et le transporter à Saint-Domingue, où il a prospéré, où il augmentera la richesse de la colonie et les jouissances de l'Europe, sans que l'Espagne y perde peut-être autant qu'elle le craint.

Le Mexique importe de l'indigo pour 8 millions.

Le tabac, dont la culture a été introduite par Galvez, est devenu une des branches principales du revenu qu'en retire la métropole. Il a pris son nom de la ville de Tabago, auprès de laquelle il fut découvert en 1521.

C'est encore à Galvez qu'on y doit la culture du bled. Déjà, loin d'être borné à la seule consommation du pays, il promet d'approvisionner toute l'Amérique espagnole. Alors il en passera aussi aux Antilles, et cette importation nouvelle amènera une révolution dans ces contrées, qui n'auront plus à demander leur subsistance à l'Europe, et qui auront de moins ce lien toujours si fort.

Mais la grande richesse du Mexique, celle qui est incomparable avec toutes les autres, ce sont les mines d'argent qui abondent sur cette terre, qui remplacent l'épuisement d'une mine, en en montrant tout de suite une autre. Il serait bien difficile d'en déterminer au juste le rapport. Toutes les données puisées dans les registres du gouvernement, dans le relevé des droits perçus à l'extraction, sont nécessairement fautives. Mais on sait qu'en 1782, d'a-

près le rabais du prix du vif-argent , accordé par Galvez , les mines du Mexique rendirent vingt-sept millions de piastres fortes. Elles en auroient rendu davantage , si on avoit pu leur fournir une plus grande quantité de vif-argent. Jusqu'en 1784 , le Mexique le tira d'Espagne ; alors elle convint d'une fourniture de six mille quintaux avec les mineurs d'Idria en Istrie , au prix de 52 piastres. Le gouvernement le cédoit aux mineurs pour 41 piastres ; ils le payoient auparavant 80 piastres.

Lorsque le ministre La Ensénada s'occupait de débrouiller le cahos des finances de l'Amérique , il constata , pour le Mexique seul , un produit de 54 millions , dont une partie étoit absorbée par les frais auxquels le gouvernement est assujéti.

De nouvelles mines ont été découvertes dans la province de Stasi , grande vice-royauté située au nord du Mexique , presque à la source orientale de la rivière de Nord..... Les droits de la couronne sur le produit des mines , ont été enfin fixés en 1777 , après de grandes variations , à 11 et $\frac{1}{2}$ pour l'argent , et à 3 pour l'or.

L'Espagne , comme tous les états européens à colonies , s'est réservé de tout tems le com-

merce exclusif de l'Amérique, et peu de colonies ont éprouvé, de la part de leurs métropoles, plus de contrariétés, d'indécisions, d'ombrages, d'entraves et d'absurdités palpables. Presque tous les réglemens que cette puissance dressa pour ses possessions d'Amérique, sont frappés de signes évidens d'insanité, et paroissent n'avoir été faits que dans le double but d'étouffer la colonie, et de frustrer la métropole des avantages qu'elle en pouvoit retirer. L'Espagne avoit toute espèce d'intérêt à étendre, à vivifier ses rapports avec ses colonies. Elle les avoit tellement surchargé d'entraves, qu'elle les avoit réduites presque à rien, qu'elle les laissoit manquer de tout, et qu'elle n'en recevoit elle-même que très-peu de chose. Enfin, cette double barbarie, cette double insulte au sens commun et à toute idée coloniale, a cessé, et l'Espagne peut compter, par ce que ce retour aux vrais principes lui a déjà valu, ce qu'elle y gagnera par la suite, et ce qu'elle a perdu à ce retard. L'ancien état étoit le triomphe de l'esprit fiscal; le nouveau sera celui du commerce, de l'Amérique et de la métropole, et tout cela vaut un peu mieux.

D'abord, il fut défendu à tous autres qu'aux Castellans, de s'établir en Amérique. Cette prohibition en fermant ce grand pays à la majeure partie des Espagnols, sembloit indiquer la crainte de voir le sang européen multiplier, sur une terre qu'on avoit au contraire un si grand intérêt à couvrir de la race des conquérans, pour en mieux assurer la conquête, et pour contre-balancer et contenir la population indigène. La nature, en frappant celle-ci, a corrigé cette grande erreur, et a montré une fois de plus, combien ses ouvrages sont au-dessus de ceux des hommes.

Charles-Quint voulut d'abord la liberté du commerce; c'est un hommage de plus à rendre à sa mémoire. Ce prince se trouva malheureusement au-dessus de son siècle, et presque seul à sentir le prix de cette idée; elle ne fut pas réalisée, et l'on passa sur-le-champ à un autre extrême; car on ne vit plus que des prohibitions. Séville fut le seul entrepôt pour toute l'Amérique; Cadix lui succéda, lorsque le comblement du port ne permit plus aux vaisseaux d'aborder à Séville.

Depuis ce tems jusqu'à Philippe V, ce ne fut qu'une suite de réglemens plus oppressifs,

plus onéreux les uns que les autres. Ils réduisirent enfin à une certaine époque , les rapports de la métropole avec d'aussi opulentes colonies , à l'envoi de cinq vaisseaux ; encore une partie ne revenoit-elle que tous les trois ans.

Le tarif de 1720 étoit une conjuration contre l'Espagne , au profit des étrangers , et surtout de l'Angleterre. A force de surcharger les importations , et encore plus les exportations , on étoit parvenu à assurer au fraudeur un profit de 70 pour 100 , opération qui rendoit aux seuls Anglais , par année , 20 millions de piastres fortes.

Enfin , les besoins et les plaintes de l'Amérique , les progrès des lumières et l'évidence des faits ont amené , après des siècles de malheurs et de tatonnemens , après mille essais informes , l'ordre de choses , le premier en rang comme en utilité , celui qui se présente le premier à la pensée , celui qui en débarrassant les colonies de leurs entraves , débarrasse aussi la métropole des sollicitudes attachées au maintien des mauvaises loix ; car les gouvernemens n'ont pas moins de peine à les maintenir , que les sujets à les supporter , et il est

aisé de démontrer qu'il y a autant à gagner pour les uns et pour les autres à n'en établir que de bonnes. L'ordre de choses que tout administrateur rougira dorénavant de méconnoître , comme ses prédécesseurs auroient rougi de le connoître , cet ordre , qui est et qui ne peut être que la liberté , vient enfin d'être établi pour l'Amérique. Le commerce est libre entre l'Espagne et elle ; elles seront dorénavant heureuses l'une par l'autre.

Cette heureuse innovation n'a pas échappé , comme on peut bien le croire , aux censures des routiniers , de ces adorateurs hébétés des erreurs établies , qui leur sont sacrées , par cela seul qu'ils sont leurs contemporains , et qu'il en coûteroit trop à la paresse de leur esprit , de s'éclairer assez pour les abjurer et pour adopter des opinions plus raisonnées. Mais tous ces pronostics se sont évanouis devant l'évidence des faits. Comment résister en effet à une démonstration aussi décisive que celle qu'offre le passage du commerce prohibitif à celui de la liberté ; elle date de 1778. A cette époque , l'exportation de l'Espagne en Amérique se bornoit à..... 19,000,000 l.

| | |
|---|--------------|
| Les droits à l'entrée et à la sortie , à près de..... | 2,000,000 l. |
| Les retours..... | 18,000,000 |
| Dix ans après , en 1788 , les exportations se sont élevées à . | 76,000,000 |
| Les retours à..... | 201,000,000 |
| Ils surpassent les envois de . | 126,000,000 |
| Les droits de 1778 s'arrê- toient à..... | 2,000,000 |
| En 1788 ils atteignoient à.. | 15,000,000 |

Et cependant le nouveau tarif renferme de nombreux défauts , et prêtera , après leur réforme , à d'immenses améliorations. Il faut bien que le système de la liberté soit essentiellement favorable au commerce , qu'il soit inné avec les colonies , puisque cette augmentation de produit , en faveur de l'Espagne , n'a pas été arrêtée par la faculté accordée aussi à la Louisiane et aux îles Espagnoles de commercer directement avec le Mexique.

Les relations commerciales du Mexique avec le Pérou , ont subi les mêmes vicissitudes que celles avec l'Espagne. Libre d'abord , comme l'avoient été celles du Mexique , restreintes

ensuite à l'envoi de deux navires , prohibées entièrement en 1636, elles furent complètement r'ouvertes en 1774, et les deux pays ont la faculté de traiter entr'eux de tous leurs besoins. Guatinala est le centre de ce commerce. Cette ville, capitale de la Grande-Audience, dont nous avons déjà parlé, périt en 1772, par un tremblement de terre. Elle renaît dans le voisinage de ses ruines , à huit lieues de l'ancien emplacement, dans une position plus favorable, et sur des plans modernes bien supérieurs aux anciens.

Il a été réservé au Mexique de former seul toutes les relations de l'Amérique avec les Philippines. Jadis elles avoient la liberté du commerce avec lui, et devoient ce privilège à la nécessité de créer un attrait à leurs habitans pour s'y fixer, et pour contre-balancer le penchant qui attiroit les Espagnols vers l'Amérique, comme source de la fortune. On céda ensuite aux plaintes du commerce d'Espagne, et l'on réduisit les relations entre les deux pays à l'envoi de ce vaisseau, si connu sous le nom de galion de Manille. Il en part tous les ans en juillet, gagne les vents alisés,

touche au cap Saint-Lucar , et aborde , après une traversée de six mois à Acapulco , sur la côte occidentale du Mexique.

Cette ville est peu importante , mais son port est excellent. Le galion doit suivre sans jamais s'en écarter , la route que les ordonnances lui ont tracée , et il est *sans exemple qu'il lui soit arrivé malheur*, quand il s'y est conformé. Son chargement est aussi réglé ; mais la loi , à cet égard , est si mal observée , que de 2 millions 700,000 livres qu'il devrait être , il dépasse ordinairement 10 millions. Le vaisseau doit être du port de deux mille tonneaux et de quatre mille balles de marchandises ; ce qui n'empêche pas qu'il n'en porte au moins le double , ainsi que des passagers , dont il reçoit moitié plus qu'il ne devrait faire. Trois fois il est devenu la proie des Anglais en 1587 , 1709 et 1742.

C'est sur la côte orientale du Mexique qu'est situé le pays d'Honduras , de Campêche et d'Imatan ; le premier s'étend du lac de Nicaragua au cap Honduras , sur une longueur de cent quatre-vingts lieues de côtes.

L'Incatan est une presqu'île d'environ cent lieues de long et vingt-cinq de large.

Ce pays n'a d'autres habitans européens que les Anglais, qui se sont établis en trois endroits, pour la coupe du bois connu sous le nom de Campêche. Ils y ont résisté aux tentatives de l'Espagne, qui s'est vue forcée, par le traité de 1763, de reconnoître la légitimité de leur établissement, sacrifice trop opposé à ses maximes exclusives, pour n'avoir pas dû lui coûter infiniment.

La Californie joint de trop près le Mexique, pour les séparer ici, et diviser par le récit ce qui a été uni par la nature. Ce pays fut une des découvertes de Cortez. L'Espagne n'y mit d'abord que peu d'intérêt, l'abandonna bientôt, et n'y revint qu'en 1697, en la confiant presque exclusivement aux soins des jésuites. Ils y eurent les mêmes succès qu'ailleurs, et commençoient à policer ces peuples sauvages, lorsqu'ils en furent expulsés, comme de toute la domination espagnole. Egalemeut éclairés et zélés, ces missionnaires ne se bornoient pas à la réunion et à l'instruction des habitans, ils portoient leurs vues plus haut, et ils avoient formé le magnifique projet de reconnoître parfaitement les côtes de cette vaste contrée, et de l'élever à tout ce dont elle étoit suscep-

tible. La cour de Madrid peut avoir hérité de leurs plans , mais elle n'en a pas pressé l'exécution , d'après les dernières relations , surtout celles de la Peyrouse , qui représente ce pays comme mort encore à la culture , aux arts et à tout ce qui rend un pays intéressant et utile.

Il n'étoit pas possible que le Mexique fût baigné par deux mers , et ne les séparât souvent que par de petits espaces , sans qu'il fût naître le projet de les réunir , et de livrer , à travers les terres , un passage aux vaisseaux qui sont obligés de faire le tour de toute l'Amérique méridionale , en suivant deux fois toute l'étendue de ce grand continent. L'exécution de ce plan seroit l'époque d'une révolution dans le commerce , et la source d'avantages immenses pour l'Espagne , comme pour le Mexique. Aussi les plans n'ont-ils pas manqué à ce sujet.

Le premier portoit sur la réunion des deux mers par la rivière de Chagre , qui est navigable jusqu'à cinq lieues de Panama , et qui verse dans le golfe du Mexique.

Le second consistoit à faire la jonction par la rivière de Chamalahon et de Saint-Michel ,

qui versent dans le golfe d'Honduras et dans la mer du Sud. L'un et l'autre furent condamnés comme à-peu-près impraticables sous Philippe second. Enfin, sous Charles III, il y a à-peu-près quinze ans, on a proposé d'effectuer ce grand plan, en travaillant sur le lac de Nicagarua. Il n'est séparé de la mer du Sud que par un espace de douze mille toises, et il verse dans le golfe du Mexique par la rivière Saint-Jean. Il paroît donc prêter beaucoup à l'exécution de ce plan, dont l'accomplissement feroit de ce lac et du Mexique, le centre du commerce du monde. Là s'éleveroient des villes rivales d'Amsterdam et de Cadix. Là, en choisissant bien l'emplacement des nouvelles cités et des nouvelles habitations, en répétant ce que les Américains font chez eux, on élèveroit aux arts, au commerce, à l'industrie, à la richesse, le plus beau monument qu'ils aient jamais fait naître. Mais l'époque de ce changement n'est pas arrivé, et l'Espagne ne paroît pas se disposer à se hâter, dominée comme elle l'est par la crainte d'ouvrir à tout le monde un passage libre ou forcé, à travers des possessions qu'elle a toujours pris soin de fermer, et d'introduire elle-

même l'étranger aux sources des trésors dont elle veut garder exclusivement la clef. Le reste du monde ne paroît appelé à les tenir en commun avec l'Espagne , que lors de l'exécution du plan qui sera la seconde partie de cet ouvrage. En attendant , c'est par la Véra-Cruz que l'Espagne communique principalement avec le Mexique. Les vaisseaux d'Europe y abordent , et en partent directement pour l'Espagne , où ils arrivent après une traversée de soixante-quinze à quatre-vingts jours. Ils font échelle à Porto-Ricco ou à la Havanne. Le climat en est mal-sain , le port resserré , mais couvert de bons ouvrages ; du côté de l'Est , il seroit la première défense du Mexique ; la seconde se trouveroit dans la citadelle de Pérotte , que l'on a commencé de bâtir en 1770 , avec toutes les recherches du génie moderne.

Au sud des trois provinces dont nous venons de parler , se trouvent encore les trois provinces de Veraguas , Darien et Panama , toutes trois désertes et incultes ; elles forment l'intermédiaire du Mexique et du Pérou ; et celle de Darien fait le lien des deux Amériques. Les Espagnols s'y sont à peine établis , tant le pays leur a paru ingrat , et d'une habi-

tation incommode et mal-saine : on n'en jugea pas de même par-tout. En 1690, une colonie Ecossoise de douze cens individus vint s'y fixer. L'Espagne revint alors de son indifférence, et craignant comme à l'ordinaire un établissement étranger au centre de ses possessions, elle obtint conjointement avec la France, la suppression de cette colonie. Alors l'Espagne commença à s'y occuper d'établissements qui n'ont pas eu de grands succès, réduits maintenant à quelques forts, et à de foibles garnisons. Le Darien forme avec les provinces de Veraguas et de Panama, ce qu'on appelle le royaume de Terre-Ferme, nom qui, suivant l'enflure espagnole, a plus de pompe que de réalité, car c'est le plus misérable pays de l'Amérique. Panama en est la capitale : c'est de-là que les Espagnols partirent la première fois pour se rendre au Pérou; c'est par ce port et celui de Porto-Bello, situé sur la côte opposée de l'Isthme, que se faisoient presque toutes les affaires de l'Espagne avec les côtes de la mer du Sud, avant que le passage du cap de Horn ne fut usité comme il l'est aujourd'hui, ce qui a fait perdre à ces deux villes presque toute leur importance. Panama

jouit d'une pêcherie de perles dans les quarante-trois îles qui sont dans son golfe ; elles sont d'une assez belle qualité et vont presque toutes au Pérou. Panama fut long-tems l'entrepôt des productions du Pérou et les versoit à Porto-Bello, par la rivière de Chagre ; on les y transportoit par terre. Cette transportation faisoit de Porto-Bello le second entrepôt du Pérou avec l'Espagne. Le commerce s'entretenoit entre les deux pays , au moyen des flottes dont l'arrivée et le départ étoient fixés , ainsi que par celui d'une foire célèbre où les immenses affaires de la Métropole et du Pérou , les intérêts des négocians de deux points si éloignés , se traitoient avec une bonne foi qui , pendant quarante ans , ne souffrit pas la moindre atteinte , avec une loyauté qui honorerait les maisons de commerce les plus jalouses de leur réputation. Cette foire duroit quarante jours : mais différens incidens , tels que la prise de Panama , celle des Galions , brûlés à Vigo dans la guerre de la Succession , la concurrence de la compagnie anglaise , chargée de fournir le Pérou de nègres , toutes ces circonstances réunies ont fait tomber cette foire et réduit les deux villes qui en étoient le

siège, à quelques branches de commerce beaucoup moins importantes.

Porto-Bello fut reconnu et tracé par Colomb en 1502, mais bâti seulement en 1584, et détruit en 1740 par l'amiral Vernon. Son climat est meurtrier au point d'avoir mérité le lugubre surnom de tombeau des Espagnols.

Entrons maintenant dans l'Amérique méridionale.

Cette contrée a..... lieues de long, sur une largeur qui varie depuis neuf cens lieues, jusqu'à cent, d'après sa forme très-étendue au milieu, et très-resserrée aux extrémités ; aussi compte-t-elle neuf cens lieues de Fernambuk à Truxille qui est sa plus grande largeur, quarante-deux seulement à l'Isthme de Panama qui est la plus petite, et cent à l'extrémité de la terre des Patagons. L'Espagne possède tout ce vaste pays, à l'exception du Brésil et des deux Guianes hollandaise et française : ses domaines y consistent dans le nouveau royaume de Grenade, la Guiane espagnole, le Pérou, le Chili et le Paraguay.

La première province où l'on entre en quittant le Darien, est celle de Carthagène,

qui a cinquante lieues de côtes et qui s'enfonce à quatre-vingts lieues dans les terres. Découverte en 1502, elle ne fut soumise, et Carthagène ne fut bâtie qu'en 1527 : elle a été à plusieurs reprises l'objet des incursions des Français et des Anglais. Drake la brûla en 1585. Pointin la prit en 1692 : l'amiral Vernon y échoua en 1741 : elle est bien fortifiée, bien bâtie, mais mal-saine, et les dangers de son climat forment une de ses principales défenses. Sa population est de vingt-cinq mille âmes. Carthagène fut long-tems le lien qui unissoit l'Espagne et cette contrée : alors le commerce se faisoit par la voie des Galions. Les négocians continuent d'en user, et le font sans aucune difficulté. Le territoire de Carthagène ne fournit à aucune exportation, pas plus que celui de la province de Sainte-Marthe, que son dénuement range au nombre des contrées les plus misérables, et les plus inutiles à leur métropole. Après Sainte-Marthe, vient la province de Venexuella, ou la petite Venise, dénomination adoptée pour retracer la conformité des fondations des deux villes : elle fut découverte en 1499 et occupée en 1527. Charles-Quint la céda à des

négocians et banquiers d'Augsbourg, alors les plus riches de l'Europe, et qui étoient devenus ses créanciers. A force de vexations, ils s'en firent expulser au bout de peu de tems. Cette province tire sa principale importance de la culture du cacao, dont la qualité est supérieure à tous ceux des autres parties de l'Amérique; c'est celui connu sous le nom de cacao de Caraque, parce que la ville de ce nom en est l'entrepôt: son commerce avoit été long-tems tellement entravé, que les récoltes de cacao passoient en entier dans les mains des Hollandais, qui le revendoient à la métropole avec un bénéfice de plus de cent pour cent. Ils s'en étoient tellement approprié le profit, que dans l'espace de vingt-sept ans, la métropole n'expédia que cinq vaisseaux pour sa colonie, qui alors lui étoient parfaitement inutile. Cet inconvénient fit recourir à la formation d'une compagnie connue sous le nom de Guipuscoa, qui fournit à moitié meilleur marché que les Hollandais; elle a rendu pendant long-tems de grands services à l'Espagne et à la colonie, quoiqu'en définitif elle n'ait pu échapper à la destinée de toutes les compagnies exclusives, qui est de se ruiner, ce

qui lui est arrivé en 1784. Maintenant ce commerce est libre à toute l'Espagne et n'en prospérera que davantage au bénéfice mutuel de la métropole et de la colonie.

Cumana fut découvert par Colomb en 1498: ce pays n'a que de foibles rapports avec l'Espagne à laquelle il fournit peu et dont il ne reçoit pas davantage. Las Casas, cet homme dont le nom vivra à jamais dans les fastes de l'humanité, et paroît destiné à devoir servir de contre-poids aux forfaits de ses compatriotes; Las Casas tourmenté du desir de mettre un terme aux souffrances de ses *chers Indiens*, ainsi qu'il se plaisoit à les nommer, avoit conçu le plan de donner à l'Amérique, des cultivateurs d'un caractère plus doux que ses conquérans, et tout-à-la-fois exempts du sort et des souffrances des esclaves. Pour cela, il vouloit y conduire une colonie d'Espagnols revêtus de tous les signes de la paix, une espèce d'association religieuse, telle à-peu-près que celle des frères Moraves: c'étoit une croisade de l'espèce la plus respectable, car elle eût été la plus pacifique de toutes. La cour d'Espagne céda aux instances de cet homme vertueux, et lui abandonna Cumana

pour ses essais ; mais des évènements malheureux arrivés pendant son absence d'Amérique en rendirent l'exécution impraticable ; malheur à jamais déplorable, qui a privé le nouveau monde d'un grand exemple , et l'ancien d'une grande excuse.

La Guiane espagnole fut découverte en 1498 par Colomb ; elle ne rend rien à l'Espagne , étant elle-même réduite aux plus minces établissemens.

Le nouveau royaume de Grenade fut formé en 1718 d'un démembrement de la vice-royauté du Pérou , séparation jugée nécessaire et avec raison pour le bien des deux pays. Ce gouvernement s'étend en largeur d'une mer à l'autre ; en longueur , de l'Orénoque au détroit de Darien , sur la mer Atlantique ; et de Tumbez à Véragua sur la mer du Sud : c'est un espace immense. Les Espagnols en firent la conquête en 1526. C'est vraiment la patrie de l'or ; il brille presque à la surface de la terre , et ne donne presque aucun soin pour le trouver. A de riches mines déjà en exploitation , on va en joindre de nouvelles , qu'on vient de reconnoître , et la nature du sol indique qu'il y en a par-tout. Les émeraudes

sont encore une production de ce pays, qui les fournit à l'Asie, dont l'Europe les tire, ce qui a fait supposer faussement qu'elles en étoient originaires. La province de Quito, qui fait partie du nouveau démembrement, est d'une très-grande étendue, trop grande même pour pouvoir être occupée entièrement par les Espagnols. Ils n'habitent que la vallée de quatre-vingts lieues de long et de quinze de large que forment deux bras des Cordelières, dans lesquelles elle est renfermée : ils s'y sont fixés comme dans un des plus beaux séjours du monde. Le sol et le climat y font prospérer toutes les cultures, favorisées d'ailleurs par un printems perpétuel ; aussi la population s'en ressent-elle et s'y élève-t-elle plus haut que dans aucune autre région de l'Amérique méridionale. C'est à Quito que croît le quinquina ; cet arbre, ami de l'homme, dont les sucs poursuivent dans ses veines et en font sortir le principe de ses infirmités. On en doit l'introduction en Europe, aux jésuites qui le distribuèrent gratuitement aux pauvres de Rome en 1639. Le meilleur croît à Loxa, près de la mer du Sud.

Le Pérou, cette opulente contrée, dont le

nom est devenu le synonyme de la richesse , et rappelle toujours l'idée de l'or , fut découvert par Balboa en 1513, attaqué par Pizarre et Almagro en 1514, et conquis par eux en 1531 , après des prodiges d'une audace, d'un courage et d'une constance dignes de couvrir une partie des horreurs auxquelles se livrèrent ces conquérans , assemblage inoui de vices et de vertus , tantôt au-dessus de l'homme , tantôt au-dessous des monstres. Je ne rappellerai point ici tout ce qui leur donna ce puissant empire , et les fraudes qui leur en livrèrent l'empereur , et la mort affreuse de ce souverain , et les déchiremens qui la suivirent , entre les conquérans eux-mêmes qui la vengèrent l'un sur l'autre , en se combattant , en s'exterminant tour-à-tour ; Almagro massacré par Pizarre , Pizarre par les fils d'Almagro , et tous les autres chefs tombant successivement sous les coups l'un de l'autre , ou sous ceux de la justice , éprouvant le sort qu'ont eu à-peu-près tous les chefs de la révolution française , comme pour servir tous également de témoignage et de monument à cette justice qui veille uniformément en tout tems et en tous lieux. Tout cela , dis-je , est trop connu , pour

devoir être répété ici , et ne fait point partie des seules considérations qui nous regardent , celles des colonies , relativement à elles-mêmes et à l'Europe. Il suffit de dire que le Pérou fut entièrement soumis et pacifié en 1560 , et qu'à cette époque s'éteignit la famille des souverains , dont l'unique héritière a mêlé son sang avec celui des usurpateurs , et a formé les familles d'Oropesa et d'Alcannizas. On a vu pareillement celle de Montézume ne pas craindre de descendre au rang de grand d'Espagne et de courtisan du roi qui occupoit le trône de ses pères. Elle vient aussi des'éteindre par la mort du dernier duc de Montézume.

Depuis le démembrement de la province de Quito , le Pérou n'a plus qu'une longueur de cinq cents lieues. Sa largeur varie beaucoup , soit par le rétrécissement graduel de cette partie de l'Amérique , soit par le rapprochement des Cordelières. Ainsi , les provinces les plus méridionales , telles que celles d'Aria , sont extrêmement resserrées , et comme étranglées entre les côtes et les montagnes. Celles du Nord et du centre sont au contraire beaucoup plus évasées par l'éloignement des montagnes et par l'arrondissement des côtes.

Il faut distinguer trois assises différentes dans le sol du Pérou. La première est le rivage de la mer , large de huit à vingt lieues. C'est un amas de sable. La seconde est formée par des plaines plus élevées , qui ont depuis trente jusqu'à cinquante lieues de large. La troisième l'est par les chaînes des montagnes des Cordelières. Les deux premières parties ont l'air d'être les marche-pieds de la troisième. La culture et la population n'appartiennent qu'à celles-ci , celle-là est aride et déserte , c'est la Lybie du Pérou.

La plus haute montagne du globe , celle de Chimboraco , élevée de trois mille deux cent vingt toises au-dessus du niveau de la mer , fait partie des Cordelières.

Il seroit aussi inutile que ridicule , de prétendre donner une idée générale du climat et des productions d'un pays aussi étendu , soumis aux accidens résultans d'une infinité d'expositions diverses ; ici , brûlé par les feux du soleil , là rafraîchi par les vents de la mer et des montagnes , ou enseveli sous leurs glaces éternelles ; ailleurs étalant toutes les richesses de la culture dans des vallées délicieuses , qui se retrouvent dans tous les pays de grandes montagnes , frappé dans d'autres lieux d'une

stérilité incurable , tantôt inondé par les cataractes du ciel , ou par celles que vomit la terre ; tantôt privé de tout arrosement , et ne recevant de rafraîchissemens que d'une rosée dont la nature , unique au monde , peut passer pour un phénomène. Sûrement un pays ainsi constitué échappe à toute définition générale , et si quelqu'une pouvoit lui convenir , ce seroit d'être extrême en tout , en chaud comme en froid , en salubrité comme en malfaisance , en abondance et en aridité.

Lima en est la capitale. Elle fut bâtie par François Pizarre , en 1535 , dans un territoire excellent. Renversée de fond en comble par le tremblement de terre du 28 octobre 1746 , elle a été relevée sur de meilleurs plans : Lima veut dire ville d'argent , et mérite cette somptueuse dénomination , par son immense richesse. Entr'autres preuves qu'on pourroit en apporter , quelle autre cité eut pu , comme elle , offrir le spectacle inoui d'un pavé d'argent , ainsi qu'elle le fit pour le duc de Palata , lors de son entrée en qualité de viceroy , en 1682 ? Sa population est à-peu-près de soixante mille ames.

A Lima , il ne pleut jamais ; et cette ville

doit à un brouillard qui s'élève régulièrement, la fraîcheur que le ciel lui refuse ; il est le seul principe de la fécondité dont elle jouit. Lima est le principal entrepôt du commerce du Pérou , ainsi que celui de ses relations avec l'Espagne et les deux Amériques. Nous avons parlé , à l'article de Panama , de la manière dont se faisoit ce commerce.

Plus au nord du Pérou , se trouve Guyaquil , une des villes principales du Pérou , et la seconde de celles qu'y bâtirent les Espagnols. C'est l'entrepôt de tout le commerce de la province de Quito avec le Bas-Pérou , le Mexique et Panama. Cette ville compte une population de trente-cinq mille habitans. La province dont elle porte le nom fournit une grande quantité d'objets de consommation à l'Europe et à l'Amérique , ainsi qu'aux chantiers de toute la mer du Sud , par son étonnante richesse en matériaux de construction.

Il existe encore au Pérou d'autres villes célèbres , telles que Ensen qui doit sa renommée à son ancien temple du Soleil , et Potoli qui doit la sienne à ses mines. Il en est beaucoup d'autres qu'aucun intérêt n'engage à nommer.

Outre les productions communes à l'Amérique et à l'Europe , le Pérou en possède deux qui lui appartiennent exclusivement , et une troisième qui y est aussi très-commune , celle des mines d'or. La première est celle de la teinture de pourpre , que l'on extrait du limaçon qui se trouve sur les côtes de Guyaquil et sur celles de Guatimala.

La seconde est celle des moutons , animaux aussi admirables par les qualités qui les rendent propres à toute espèce de services , que par la richesse de leurs toisons. Force , patience , sobriété , agilité , richesse de leurs dépouilles , que ne réunissent-ils pas pour le service et pour l'utilité de leurs maîtres ? Il y en a deux espèces , les Lamas , et les Pacos dont les Vigognes sont elles-mêmes une seconde espèce. Les premiers sont les plus robustes et les plus propres au travail ; ils sont aux seconds ce que le cheval est à l'âne. La Vigogne est très-sauvage ; elle recherche les lieux les plus élevés et les plus froids , comme font en Europe les Chamois et les autres animaux habitans des Hautes-Alpes. Ce sont les Vigognes qui fournissent les laines précieuses qui font les draps incomparables ,

dont l'Espagne renferme des fabriques établies à Guadalazara , et que quelques autres ateliers de l'Europe travaillent aussi , pour la parure de l'opulence. La laine de Vigogne est aux autres laines ce que l'or est aux autres métaux. Il en sortoit autrefois une plus grande quantité du Pérou ; mais là , comme par-tout , l'avidité a travaillé contre elle-même , et a reçu le même salaire ; à force de poursuivre cet utile animal , on en a diminué l'espèce et les produits. Il falloit le dépouiller et le laisser vivre , comme on fait pour les animaux dont les toisons se renouvellent ; comme on fait pour les arbres dont les fruits se reproduisent. Tuer la Vigogne pour la dépouiller , c'est réaliser la fable de la poule aux guinées ; c'est imiter le sauvage qui abbat l'arbre dont il veut atteindre le fruit. L'Espagne a bien songé à reproduire cet utile animal , et l'a en conséquence transplanté chez elle ; mais par un contre-tems vraiment remarquable , elle leur avoit assigné pour demeure les plaines brûlantes de l'Andalousie , tandis que les sommités des Pyrénées et des Alpes , à peine assez froides pour elles , leur auroient rappelé le climat qu'elles quittoient , et rendu leur air

natal. Il n'est pas besoin de dire le résultat d'un essai aussi bizarre ; on le pressent d'avance.

Presque toutes les mines du Pérou sont situées dans les parties méridionales, et les plus montueuses. Celles des parties basses sont beaucoup moins abondantes. La plus célèbre fut celle de Potosi ; et dans le fait, jamais source de richesses ne fut comparable à celle-là, et ne justifia mieux sa réputation ; car, malgré les soustractions faites aux registres, ainsi qu'aux droits du prince, ceux-ci s'élevoient annuellement à 36,500,000 livres ; ce qui suppose une extraction annuelle et connue de 182,500,000 livres. Quelle somme prodigieuse eût versé cette mine, si elle eût continué de fournir la même abondance de métal ! Mais cet énorme produit commença à décliner au bout de dix-neuf ans, et n'a cessé de décroître jusqu'à celui de 2,000,000, auxquels il est borné aujourd'hui. Dans les premiers tems, le produit étoit de cinquante livres d'argent pour cent livres de minerai ; aujourd'hui la proportion est de un à douze cents cinquante. Ces mines n'ont donc plus que leur ancienne réputation. On en exploite un grand nombre d'autres que la mauvaise

direction des travaux , la fréquence des inondations , la difficulté du transport rendent souvent infructueuses , et forcent même d'abandonner. Il y en a de si riches que le métal s'y coupe presque au ciseau , et que des blocs d'argent s'y présentent quelquefois sous un volume étonnant , tels que les deux qu'on envoya en Espagne en 1749 , du poids , l'un de cent soixante-quinze livres , l'autre de celui de trois cents soixante-quinze livres. Cependant , avec tous ces moyens de richesse , le Pérou , en général , est beaucoup moins riche que par le passé ; il l'est beaucoup moins que le Mexique , puisqu'il n'entre que pour 6 millions de piastres fortes dans les envois de numéraire que l'Amérique fait à l'Espagne , tandis que le Mexique en fournit près de 30 millions.

C'est à Almagro et à ses compagnons que l'Espagne doit le Chili. Rien ne put rebuter ces infatigables aventuriers , que la nature semble avoir formés d'un métal encore plus dur que celui qu'ils poursuivoient par-tout , que celui de la cuirasse dont un poète revêt la poitrine du premier navigateur. Les Cordelières ne furent pas une barrière insurmontable

pour l'audace de ce chef intrépide; il y traîna, il y perdit une partie de ses compagnons, et c'est de leur fin déplorable que l'on tire l'exemple effrayant de l'activité du froid, porté au point que, saisissant à-la-fois l'homme et le cheval, il ôtoit la vie à tous les deux, en les laissant dans l'état qui dure encore, d'immobilité, d'adhérence et d'intégrité, où les surprit le saisissement qui causa leur mort.

Almagro arriva au Chili en 1535, et n'eut aucune peine à le soumettre.

Cette vaste contrée est d'une étendue de sept cent lieues de long, sur les côtes de la mer du Sud. Elle commence aux frontières du Pérou, et finit au pays des Patagons. Mais resserrée entre les Cordelières et la mer, elle n'a pas une largeur de plus de trente lieues. Il paroît que ce pays est le paradis terrestre de l'Amérique méridionale. Il jouit d'un climat tempéré et sain, d'une fertilité qui admet et améliore presque toutes les cultures. La vigne y réussit, tous les fruits d'Europe y ont prospéré, tous les animaux s'y sont naturalisés avec succès, et les superbes coursiers l'emportent encore en fierté et en vitesse sur ceux même d'Andalousie; dont ils tirent leur noble ori-

gine. Heureux de n'être vaincus que par leur propre sang , de n'être effacés que par leur propre race , qui en acquérant de la vitesse , aura réparé le défaut commun de ses pères , qui ont moins d'agilité que de noblesse et de cette fierté qui fait leur apanage distinctif. Le cheval d'Espagne est vraiment le cheval poète et du peintre.

Les Espagnols ne trouvèrent point , dans une partie de leurs conquêtes d'Amérique , des villes déjà formées , ou susceptibles d'être habitées par eux. Ils furent donc réduits à en bâtir presque par tout. Malheureusement ils le firent trop souvent sur de mauvais plans , qui étoient ceux de ces tems encore gothiques. Ils le firent sans consulter les localités , la facilité des abords et toutes les convenances qui pouvoient contribuer à l'utilité et à l'agrément de leurs demeures. Les accidens si communs dans ces climats dévorans ayant détruit une partie de ces anciennes constructions , elles ont été remplacées par d'autres beaucoup mieux entendues ; c'est des ouragans , et des plus terribles phénomènes de la nature que les Espagnols ont reçu le correctif des fautes de leurs pères. Les villes les plus considérables

du Chili sont Valparaiso, Saint-Jago, qui en est la capitale actuelle; la Conception le fut autrefois.

La population de ce pays s'élève à cinq cent mille ames, on y compte très-peu de nègres.

Les restes de l'ancienne population forment à-peu-près cent mille individus, divisés en plusieurs nations, dont la plus redoutable est celle des Arancos, qui depuis la défaite et le massacre de Valdivia en 1541, n'ont pas cessé jusqu'en 1771, de harceler les Espagnols.

Le commerce du Chili, avec les deux côtes de l'Amérique méridionale, est très considérable. Il n'en avoit pas eu de relation directe avec la Métropole jusqu'en 1778, époque de la liberté du commerce entr'elle et ses Colonies. Jusques-là le Chili s'approvisionnoit au Pérou des marchandises d'Espagne, qui, par ce détour, devoient lui revenir à un prix exorbitant. On sent tout ce qu'il a eu à gagner au nouvel arrangement.

Sur les côtes du Chili, l'une à sept lieues, l'autre à cent cinquante, se trouvent les îles de Chiloë et de Saint-Juam-Fernandez. La première a cinquante lieues de long et sept de large. Les jésuites avoient établi dans le centre

une colonie d'Indiens. La seconde , beaucoup plus petite , a été illustrée par les relations de l'amiral Anson. Comme elle devenoit le rendez-vous ordinaire de tout ce qui avoit des vues hostiles sur le Pérou , ou sur son commerce , les Espagnols ont pris le parti d'y passer en s'y établissant eux - mêmes ; si l'on peut ajouter foi aux relations des voyageurs , cette île doit être enchantée , et telle qu'en les lisant , il est bien difficile de ne pas sentir naître en soi le desir de l'avoir pour habitation ou pour retraite , ou du moins d'en transporter l'image dans celle dont on jouit. Magellan découvrit en 1520 , le détroit qui a conservé son nom. Il n'a pas au-delà d'une lieue d'argeur sur une longueur de cent vingt. Ce fut pendant cent ans l'unique passage de l'Europe , vers la mer du Sud , jusqu'à la découverte du cap de Horn , en 1616. Malgré les dangers , François Drake le franchit pour aller insulter les côtes du Pérou. Cette entreprise ouvrit les yeux de l'Espagne sur l'importance jusques-là méconnue du détroit. Aussi dirigea-t-elle sur ces parages une grande expédition , que devoit commander Paul Sarmiento. Il étoit chargé d'établir la colonie à l'extrémité de la terre

ferme ; mais elle n'eut aucun succès , et tout ce grand espace est resté vide jusqu'à nos jours. Il n'en a pas été de même pour les îles Malouines ou Flakland , situées à cent lieues à l'est de la côte d'Amérique , dans l'Océan atlantique. Elles furent occupées pendant dix ans par des navigateurs de Saint-Malo , auxquels les besoins de l'Espagne , dans la guerre de la Succession , ne permirent pas d'abord d'appliquer la rigueur de ses principes sur les établissemens étrangers , dans le voisinage de ses possessions d'Amérique. Mais elle les reprit et les fit exécuter en 1718 , époque à laquelle les Français furent forcés d'évacuer ces îles. Ces mêmes îles devinrent , en 1770 , le sujet d'une discussion très-vive entre l'Angleterre et les cours de France et d'Espagne : elle se termina comme la première , par la retraite des Anglais.

Le Paraguay fut découvert par les Espagnols en 1515 ; ils lui donnèrent le nom du fleuve par lequel ils y abordèrent : ils n'y furent établis qu'en 1525 par Labot , et en 1535 par Mendoza. C'est une immense contrée qui remonte des terres Magellaniques , au Brésil , et qui s'enfonce dans l'intérieur du

continent jusqu'au Chili et au Pérou : il a plus de profondeur qu'il ne présente de surface. On le divise en trois provinces; celle du Paraguay, de Buenos-Ayres et du Tucuman. Les villes principales sont Buenos-Ayres, l'Assomption, Rio de la Plata et Montevideo.

Le commerce de cette colonie, avec la métropole, consiste en envois de quelques métaux et de marchandises dont les cuirs font la principale partie; elle en expédie plus de cent cinquante mille. Elle envoie au Chili et au Pérou cette herbe célèbre, connue sous le nom d'herbe du Paraguay, qui fait les délices des habitans de ces deux contrées, comme le thé et le betel font celles de l'Europe et de l'Asie. Mais son principal commerce avec eux consiste dans le bétail, sur-tout les mulets, dont la seule province de Tucuman envoie au Chili plus de soixante mille têtes. Tous ces animaux prospèrent et multiplient à l'infini dans des pâturages sans bornes, qui doivent nécessairement abonder dans un pays dont la culture n'a pas effleuré la huitième partie.

Le Paraguay offre le contraste de deux peuples, dont l'un s'est soustrait au joug des Espagnols, et l'autre au contraire s'est em-

pressé de le subir. Le premier, celui des *chairs*, maintient son indépendance dans un vaste pays qui a deux cent cinquante lieues de long et cent cinquante de large, avec un des meilleurs sols de l'Amérique. Le second réuni sous la paisible domination des jésuites, offre l'image de la vie des anciennes républiques; que dis-je, des communautés les plus régulières, formées par un peuple sauvage. C'est ce miracle de civilisation et de police, unique dans le monde, résultant lui-même d'une foule de miracles de patience, de courage et d'industrie, que les jésuites ont fait briller au milieu des déserts de l'Amérique. Plus de cent vingt mille sauvages, les Guaranis, formoient cette famille de frères, où tout étoit commun, et qui sembloient n'avoir qu'une ame. Ce que l'on admire en Europe, ce que l'on va visiter en petit dans quelques aggrégations d'individus, aidés de toute la civilisation moderne, les jésuites l'avoient exécuté en grand sur des hommes dont aucune des notions qui nous sont familières n'avoient encore approché. Eh bien! ce qui fait pour les uns le sujet de transports d'admiration et de tendresse, n'a valu aux autres que des

calomnies, des persécutions et vraisemblablement leur perte. Le plus beau titre de gloire des jésuites est devenu le texte de toutes les déclamations, le chef d'accusations sans cesse renaissantes, et d'autant plus injustes, qu'il est à croire qu'aucun de ceux qui se les permettoient, n'avoient eu la volonté et sur tout le pouvoir de les vérifier. La docilité avec laquelle les jésuites ont obéi à l'ordre qui les arrachoit à ces colonies qu'ils avoient créées au prix de tant de sueurs et de tant de sang, où ils exerçoient un empire si absolu, est leur plus belle apologie, comme la réponse la plus victorieuse à tous leurs calomniateurs. Ils sont tombés sans résistance et sans murmure, ces souverains si indépendans et si fiers; ils sont descendus du trône à la première sommation; ils ont subi la dispersion, l'exil et la misère, et ils n'auroient pas imposé silence à la calomnie à force de sacrifices! Ah! si cette réponse ne suffisoit pas, ils en ont fait une bien plus décisive et plus cruelle tout-à-la-fois, celle des vides qu'ils ont laissés après eux: en vain s'est-on tourmenté pour les remplacer, leur place reste vacante et le sera long tems, semblable à celle de ces antiques monumens que la flamme

dévora, et qui n'offrent plus sur leurs ruines que des cabanes.

L'Espagne leur a substitué des religieux de plusieurs autres ordres.

Le Paraguay a été séparé en 1776, de la vice-royauté de Grenade, et forme un gouvernement à part dans ces derniers tems. On a cherché à lier davantage l'Espagne avec cette colonie, et par elle avec le Chili et le Pérou. Pour cet effet, on a établi des postes régulières de la Corogne à Buenos-Ayres, servies par huit frégates et vingt moindres bâtimens.

Parvenus au terme des possessions espagnoles, jetons encore quelques regards derrière nous, pour rechercher sur l'immense espace qu'elles nous ont fait parcourir, quelques objets qui compléteront le tableau dans lequel nous n'avons pu les faire entrer.

La population de toutes les colonies espagnoles forme un total de douze millions d'ames, nombre bien disproportionné sans doute avec l'étendue sur laquelle il semble errer, moins que l'habiter; mais qu'une multitude de causes ont amené à cet état de foiblesse. Ce qu'on y remarque avec plus de satisfaction, c'est que sur le continent de l'Amérique espagnole, le

sang européen va'en multipliant , et l'Indien en décroissant , proportion la plus favorable de toutes pour la métropole et pour l'Europe en général.

Cette population des colonies dépasse celle de l'Espagne , qui ne va qu'à 11 millions. Elle doit s'accroître plus promptement que celle de la mère patrie.

On distingue cinq classes dans la population des colonies espagnoles.

La première est l'espagnole , émigrant en Amérique. Celui-là est *pur* , et honoré à ce seul titre. Ce n'est qu'avec une permission expresse du gouvernement , qu'un Espagnol peut passer en Amérique.

La seconde est celle des Créoles , ou Espagnols nés aux colonies ; ils n'héritent pas des honneurs et de la considération de leurs pères.

La troisième est celle des Métis , provenant d'un Espagnol et d'une Indienne. A la quatrième génération , sans nouveau mélange , ils rappellent la pureté du sang européen.

La quatrième est celle des nègres qu'on introduisit en Amérique en 1503. Ils sont appliqués à la culture , dont leur force les rend plus capables que les naturels du pays. Nous

avons rendu compte de toutes les vicissitudes que ce commerce a éprouvées.

La cinquième est celle des Indiens, dont on ne peut séparer le nom de celui de leur ami, de leur ardent défenseur, du généreux Las Casas. Ils furent d'abord attachés aux terres que les conquérans se partagèrent. Ces peuples étoient sans énergie, de corps et d'esprit; et ce fut cette double débilité qui motiva les fréquentes variations qu'ils eurent à éprouver sur leur sort; il fut enfin fixé en 1720, par la loi qui les soustrait à toute domination particulière, et ne les fait plus dépendre que de la couronne. On en excepta les seuls Indiens attachés au service de la maison de Cortez. La loi fléchit devant la reconnaissance; et par ce juste hommage, l'Espagne se reconnut impuissante à rien ôter à celui dont elle avoit tant reçu.

L'ame, le mobile principal de tout le gouvernement des colonies espagnoles, c'est le conseil des Indes résidant en Espagne. Il est composé de trois chambres, deux d'administration et une de justice. Il a la présentation aux places, et la confection des loix pour ces établissemens lointains. Son attachement aux

formes et usages antiques , ainsi que son horreur pour les innovations , sont généralement connus.

Le souverain est représenté aux colonies par des vice-rois , qui ont un grand éclat et de très-grands pouvoirs , quoique subordonnés au conseil des Indes. Dans ces derniers tems , on en a multiplié le nombre , en subdivisant des gouvernemens trop étendus.

Il y a dans toute l'Amérique dix cours de justice , sans appel au criminel , mais avec appel au civil , pardevant le conseil des Indes , pour tout ce qui surpasse 10,156 piastres fortes.

Il y a un assez grand nombre de sièges épiscopaux , une multitude de couvens de tous les ordres. Jadis les cures étoient desservies par les religieux ; on les leur a ôtées pour les faire rentrer dans leurs cloîtres.

Le clergé paie les décimes de ses revenus.

Les conquérans se partagèrent les terres suivant des proportions convenues pour chaque classe. Vinrent ensuite les fondations des villes sur des plans réglés par des loix déterminées , tant pour elles que pour leur territoire. En 1591 , Philippe second , ruiné par son astu-

ciense politique , source de guerres sans cesse renaissantes , se mit à vendre les terres d'Amérique à ceux qui vouloient y former des établissemens. Il fit plus, car il soumit au rachat tous ceux qui ne pouvoient justifier de leurs titres.

Les colonies espagnoles sont assujetties à toutes sortes d'impôts. Ce sont les décimes du clergé, les droits sur les consommations et sur le papier timbré ; c'est encore le monopole du tabac , de la poudre , du plomb , des cartes , la taxe dite de la croisade ; enfin, les droits du roi sur l'extraction des métaux.

Le revenu de ces contrées s'élève à près de 100 millions. Les dépenses de souveraineté en absorbent à-peu-près la moitié ; la couronne perçoit le reste , qui passe en Espagne.

Elle a long-tems entretenu en Amérique des troupes réglées espagnoles. Son armée étoit déjà très-foible en Europe , à combien plus forte raison devoit-elle l'être davantage et le paroître , sur une étendue de terrain pareille à celle des colonies espagnoles. Aussi est-il presque sans exemple que les attaquer et les soumettre ne fût la même chose , même

pour les plus foibles assaillans. Si les Anglais échouèrent devant Carthagène , c'est moins à la force de sa garnison que l'Espagne en dut la conservation , qu'à la division qui se mit entre l'armée de terre et celle de mer. Aussi l'Espagne compte-t-elle plus pour la défense de ses colonies , sur l'éloignement de l'ennemi , la difficulté des abords , sur l'intempérie du climat et sur toutes les causes qui nuisent toujours aux entreprises lointaines , que sur ses propres moyens militaires. Il paroît qu'elle en est convaincue de plus en plus; car en 1792, elle n'entretenoit pas dans toute l'Amérique au-delà de quatre bataillons européens; elle a substitué aux troupes réglées espagnoles , l'organisation générale de corps de milices. Cette institution , comme l'établissement des arsenaux et des chantiers , date du ministère de Galvez. Voilà donc les immenses colonies d'Espagne pourvues d'un attirail militaire complet , en état de se défendre avec des moyens propres et indépendans. Le tems apprendra si c'est un service qu'il a rendu à la métropole. De grands exemples , placés aux portes même de ses colonies , peuvent en faire douter.

Récapitulation.

L'Espagne ne possède que de foibles établissemens à la côte d'Afrique. Ils ne font que de naître ; aussi faut-il en attendre le succès.

La totalité des Philippines et des Mariannes lui appartient ; elles lui sont onéreuses.

Aux Antilles, elle possède Cuba , Porto-Ricco , la Trinité , trois établissemens de la plus grande valeur , quand l'Espagne saura en tirer parti.

Sa véritable richesse réside sur le continent américain , dont elle possède la majeure partie. En 1788 , le rapport étoit

en métaux , de..... 166,000,000 l.

En marchandises..... 200,000,000

Ce produit est susceptible d'un accroissement qu'on ne peut calculer , puisque le seul changement de l'exclusif à la liberté du commerce avec l'Espagne , l'avoit presque doublé en dix ans , de 1778 à 1788. Cette augmentation provenant d'une double source , celle du sol et de la consommation , favorisée par le

commerce , ne peut manquer de continuer à prendre des accroissemens , parce que le sol , loin d'être épuisé , est au contraire à peine effleuré , mal cultivé , que plus et mieux on lui demandera , plus il rendra , comme il fait par-tout , et qu'enfin le goût des denrées américaines s'étend progressivement avec celui du luxe et des commodités de la vie moderne. Cette augmentation sera pour l'Espagne et pour l'Europe , une source sans cesse renaissante de richesses et de jouissances.

Nous terminerons ce qui concerne les établissemens européens dans les deux Indes , par quelques observations sur ceux qu'y ont formé la Suède et le Danemark. Ces puissances sont entrées fort tard dans la carrière coloniale ; presque toutes les places se trouvoient prises lorsqu'elles y sont entrées , et les relations commerciales, de peuple à peuple, étoient déjà établies , ce qui est beaucoup ; car c'est toujours un grand ouvrage que de déranger la direction une fois imprimée au commerce. La Suède et le Danemark sont deux puissances du troisième ordre. Leur marine , naguère encore , étoit au berceau ; elles étoient , sur-tout la Suède , entièrement occupées de

guerres continentales. Leur position est très-reculée vers le nord, une seule partie de leurs ports regarde l'Océan, et n'y apperçoit une partie de l'année que des glaces et d'autres obstacles à la navigation. Tout cet ensemble de contrariétés les favorisoit bien peu pour se former en puissances coloniales ; aussi ne le sont-elles pas devenues, et ne le deviendront-elles jamais ; aussi n'ont-elles fait que glaner dans le champ où les autres ont moissonné : tel sera éternellement leur partage aux colonies ; mais cet état même qui, d'ailleurs, n'est pas sans utilité pour elles, les a jetées dans une autre carrière. Elles se sont mises, pour ainsi dire, à la suite des nations coloniales, et à défaut d'empiéter sur leur territoire, elles empiètent sur leurs marchés, sur leurs ventes, sur toutes les spéculations dans lesquelles leur position leur permet de faire des rabais. Etablis de toute part, au milieu de colonies fermées à tous autres qu'aux nationaux, les Suédois et les Danois ont cherché à suppléer à l'impossibilité de s'y introduire ouvertement, en créant à côté d'elles, des attraites et des facilités pour le débit des denrées qui y étoient retenues. Ils ont calculé sur les

profits de tout ce qu'ils pourroient enlever à l'exclusif national ; c'est lui qui fait leur richesse aux colonies. Ne pouvant être les agens directs de leur commerce , ils s'en sont fait les agens indirects et détournés ; ils lui ont ouvert des entrepôts. Enfin , ne pouvant se faire conquérans , au milieu de colons plus forts qu'eux , ils se sont fait contrebandiers en grand , et ils ont caché la justice du commerce , pour ne s'attacher qu'à sa balance. Voilà l'état réel des colonies suédoises et danoises , tant en Amérique , qu'en Asie : voilà comme il faut les y considérer. Sous les rapports de territoire , de population , de productions , ce sont des infiniment petits , des points perdus sur les immenses espaces : comme mouvement de commerce , et accidens coloniaux , ils sont bien quelque chose.

Aux Antilles , le Danemark possède Saint-Thomas , Saint-Jean et Sainte-Croix : celle-ci lui fut cédée par la France , en 1733 , au prix de 738,000 livres. Depuis 1754 , ces îles jouissant de la liberté du commerce , Saint-Thomas est devenu , dans cette guerre , l'entrepôt des puissances belligérantes ; son rapprochement des côtes de l'Amérique espa-

gnole lui donne de précieuses facultés pour s'immiscer dans son riche commerce , et prendre part à ses profits.

Le Danemark a donné l'exemple de l'affranchissement général , mais graduel des nègres , qui doit avoir lieu à une certaine époque , détermination qui date du ministère du comte de Bernstorff. Cette innovation est sans conséquence pour le Danemark qui , dans des colonies très-bornées , ne possède qu'un très-petit nombre de nègres ; mais elle est et doit être de la plus grande conséquence pour les nations qui ont à en employer et à en surveiller une grande quantité. Tel est l'inconvénient de ces propriétés mélangées , qui , au milieu de dangers et d'intérêts communs , ont des intérêts particuliers , et sont dans une position tout-à-fait inégale avec tous leurs alentours. Nous reviendrons sur cet acte du Danemark , et nous l'envisagerons dans ses rapports avec les autres colonies dont il blesse les droits , en ayant l'air de n'user que des siens ; nous en indiquerons les conséquences , et nous en chercherons le redressement.

Le principal établissement des Danois , le seul même qu'ils aient dans l'Inde , est à

Tranquebar , au royaume de Tanjaour , sur la côte de Coromandel , dans une des branches de la rivière de Cauveri , situation très-heureuse pour la navigation. Le sol en est excellent : cet établissement date de 1618 ; il a eu à lutter contre deux compagnies exclusives , qui se firent autant de mal qu'à lui-même ; elles se trouvèrent ruinées en 1730 ; une troisième leur succéda en 1732 , et a obtenu des succès. Le dividende s'élève habituellement de 7 à 8 pour 100 ; elle doit ce bénéfice encore moins à ses spéculations directes , qu'à ses négociations cachées avec les agens de la compagnie anglaise. C'est ainsi qu'on a découvert , il y a quelque tems , qu'il passoit par cette voie une immense quantité de marchandises , soustraites à l'exclusif de la compagnie. Là , comme aux Antilles , les Danois sont entreposeurs , profitent de toutes les chances du commerce de leurs voisins ; en un mot , Tranquebar est aux Indes , et par les mêmes raisons , ce que Saint-Thomas est aux Antilles.

Tous les Danois ont la liberté du commerce d'Inde en Inde , excepté à la Chine , qui est comprise dans le privilège de la compagnie , et réservée à son exclusif. Dans l'espace de

quarante ans , elle expédia cent huit vaisseaux avec des cargaisons de la valeur de 98 millions , et les revendit pour 189. La consommation du Danemark y entra pour une somme de 36 millions ; il en réexporta dans les autres marchés de l'Europe , pour 154 millions. C'est donc un fonds de navigation équivalent à deux vaisseaux et demi par an ; d'exportation 2,500,000 livres , et de revente 2 millions un tiers par an. On trouvoit des avantages à transporter l'établissement d'Europe , de Copenhague où il est , à Altona. Cette translation rapprochoit de l'Océan , d'Hambourg , et des consommateurs. Sûrement la compagnie auroit beaucoup gagné à cet arrangement ; et c'est sûrement cette perspective qui engagea les puissances maritimes à s'y opposer. Leur intérêt se trouvoit dans une opposition trop manifeste avec celui-là , pour ne pas y mettre tous les obstacles qui pouvoient être en leur pouvoir. Ces puissances , comme principales intéressées au commerce de l'Inde , doivent redouter et écarter tout ce qui peut favoriser ou faire naître des concurrens. C'est ainsi qu'elles firent supprimer , d'autorité , la compagnie d'Ostende ,

créée par le prince Eugène , en 1717 : ses succès leur portèrent ombrage ; elles en requièrent et forcèrent la dissolution. L'essai tenté par Joseph II a rencontré les mêmes oppositions , et a eu la même issue.

La compagnie suédoise de l'Inde , établie en 1761 , a aussi obtenu des succès , et par les mêmes raisons que la compagnie Danoise , en y ajoutant cependant quelques avantages qu'elle a sur cette dernière , tels que la situation de son établissement principal à Gothenbourg , sur l'Océan , et l'exportation de quelques approvisionnementns maritimes que la Suède peut toujours fournir à meilleur marché que le Danemark. Il y a eu trois compagnies , ou plutôt trois renouvellemens d'octrois , tous également heureux. Les dividendes sont avantageux et régulièrement payés. L'exemple d'une prospérité aussi soutenue , dans de pareils corps , est peut-être unique dans l'histoire.

Les deux compagnies formées à Embden , par le roi de Prusse , de 1751 à 1756 , n'ont pas eu le même succès. A peine ont - elles pu atteindre l'année 1763 , qui fut celle de leur dissolution , et cette expérience dut achever de montrer à Frédéric , que son pays ,

semblable à l'ancienne Thrace , pouvoit bien être celui de Mars ; mais qu'il n'étoit point celui du commerce , et du Dieu qui y préside.

C'est pour ne rien omettre que nous avons cité ces atômes de colonies sans territoire , sans habitans et sans marine. Quel autre nom , en effet , donner à des établissemens de 2 , 3 ou 4 millions de produit , à côté de ces brillans empires coloniaux que d'autres peuples ont su former.

L'Italie , cette fertile et populeuse contrée qui faisoit , pour l'Europe , le commerce de l'Asie , avant qu'on eut découvert la route du Cap-de-Bonne-Espérance , l'Italie a perdu toutes ses anciennes relations dans l'Orient , et n'en a pas acquis de nouvelles dans les pays découverts à l'Occident : l'Italie n'a pas de colonies , l'Italie ne pouvoit en avoir par sa position centrale dans la Méditerranée , sans aucun rapport direct , sans aucun passage immédiat vers les contrées coloniales. Mais qu'elle se console de manquer de ces propriétés , et que ses regrets aillent se perdre dans les glorieux souvenirs qui lui appartiennent ; qu'elle songe seulement que c'est par elle que furent découvertes et les colo-

nies et le nouveau monde ; qu'elle eut la gloire de lui donner le nom d'un de ses enfans ; que c'est d'elle que sortirent les Colomb , les Americ-Vespuce , les Venerrani , les Cabot , et mille autres navigateurs , devanciers des marins de Hollande, d'Angleterre et de France, contemporains des argonautes espagnols et portugais. L'Italie a plus fait encore ; car , toujours mère des sciences et des arts , elle inventa la boussole , sans laquelle nous n'aurions peut-être jamais eu de colonies ; et par cette heureuse invention , elle arma , sur les flots , la main de l'homme d'un fil encore plus sûr que celui d'Ariane ; elle lui donna la faculté de se guider dans le labyrinthe des mers , de se passer des feux du ciel , d'élever sa course à toutes les hauteurs et à tous les degrés qu'il voudroit atteindre ; elle l'associa à l'empire du Trident , et donna un rival à Neptune. De pareils titres valent bien des colonies pour la gloire d'une nation. Aussi l'Italie , quoique étrangère aux colonies , semble-t-elle exercer des droits sur leur reconnaissance , car on diroit qu'elle y récolte sans avoir eu la peine d'y semer. En effet , les denrées coloniales qui entrent en si grande

quantité dans les consommations voluptueuses de ce délicieux climat, s'y trouvent à meilleur compte qu'au sein des contrées mêmes qui en sont propriétaires. L'Italien, sans subir les dangers de la mer, ni les atteintes meurtrières du climat des Tropiques, attend et reçoit chez lui les moissons des colonies, et s'enivre de leurs suc, moins chèrement que ne le font les peuples qui les exploitent et qui règnent sur le sol qui les voit naître..

CHAPITRE SEPTIÈME.

Produit général des colonies de l'Europe.

Après avoir présenté en détail l'état de chaque établissement colonial particulier, ainsi que son produit pour la métropole, il ne peut être hors de propos de présenter l'ensemble du produit des colonies de toute l'Europe, et de resserrer en un seul tableau les traits épars dans la galerie que nous venons de parcourir; car nous ne perdons pas de vue que c'est en Européen, et pour les Européens que nous écrivons. Il seroit doux de pouvoir

exposer à-la-fois à leurs regards le résultat de leurs travaux , les sources de leurs richesses , et les objets de leur sollicitude à venir. Il seroit utile pour eux de pouvoir leur dire : « Voilà ce que vous ont valu trois cents ans d'ébauches , de combats , d'industrie , de laborieuses et pénibles entreprises ; voilà les sources de jouissances trouvées , cultivées par vous , dont vos travaux précédens ont arraché les épines , pour ne vous laisser qu'à en jouir , en n'en contrariant pas l'amélioration naturelle et nécessaire. Voilà ce dont vous avez trop reçu , pour n'avoir pas le plus grand intérêt à le conserver. » Qu'il seroit heureux pour les Européens , que ces paroles entrant bien avant dans leurs cœurs , ne leur permissent plus de s'endormir sur de si grands intérêts , et de jouir en maîtres distraits , de biens dont la perte seule pourroit leur faire connoître toute la valeur..... Mais comment former ce tableau , qui se compose d'une multitude de détails qu'il faut saisir , de causes et d'effets qui agissent les uns sur les autres , et qu'il faut cependant reconnoître , débrouiller et classer. S'il ne s'agissoit que d'assigner généralement le produit de chaque colonie , des

calculs bien simples , des relevés de bureaux suffiroient ; mais un travail aussi borné resteroit trop au-dessous du but que nous nous sommes proposé , pour nous y arrêter. Nous ne recherchons pas seulement ce qui revient aux métropoles du côté de leurs colonies , mais encore ce que les colonies tirent des métropoles. Cette réciprocité double le produit réel des colonies , et doit par conséquent faire partie des calculs destinés à en retracer le tableau. En effet , tout ce que les colonies demandent à la métropole , et la forcent , par cette voie amicale , d'ajouter à ses productions et à ses travaux , sont des valeurs nouvelles que les colonies créent dans son sein. Ainsi , lorsqu'une colonie livre à la mère patrie 100 millions de denrées pour 50 millions qu'elle en reçoit , cette colonie n'équivaut pas seulement à 100 millions , mais à 150 millions , parce qu'elle a forcé la métropole à produire et à travailler pour 50 millions , qui sans elles n'auroient pas eu d'objet , et par conséquent n'auroient pas existé. Les colonies et les métropoles réagissent donc les unes sur les autres ; et pour évaluer leur véritable valeur , il faut tenir compte de cette double action. Il faut même aller plus

loin ; car regardant les colonies comme l'œuvre et la création inaliénable de l'Europe , il faut encore évaluer ce que valent celles même qui ont cessé de lui appartenir , et qui ne lui tiennent plus que par le grand lien qui unit toutes les nations , celui du commerce. C'est ainsi que les colonies des États-Unis de l'Amérique , quoique séparées de l'Angleterre , et existant en état d'indépendance , ne cessent pas d'appartenir au sujet actuel , parce que faisant partie de la création coloniale opérée par l'Europe , et tirant beaucoup de ses produits , elles restent liées à l'Angleterre et à l'Europe , par des rapports qu'on ne peut se déguiser ni détruire. Ainsi , ce n'est pas seulement comme *produit* , mais encore comme auteurs et promoteurs de produits , qu'il faut les considérer ; et par conséquent , pour se former une juste idée de la valeur des colonies en elles-mêmes , et de leur influence sur l'Europe , deux objets que nous ne voulons jamais séparer , il faut toujours les envisager sous ce double point de vue.

Nous sommes loin d'attacher la prétention de l'infailibilité à un bilan aussi étendu , formé de parties si diverses , si difficiles à constater ,

et si mobiles dans tous leurs détails. Nous n'aspirons qu'à donner un aperçu général du produit des colonies, qu'à faire l'état probable de leur situation envers l'Europe, et celui de l'Europe envers elles, de manière à réunir dans un tableau très-resserré, tout ce qui peut servir à donner des notions sur cette grande branche des richesses et de la félicité publique de l'Europe. Une exactitude minutieuse ne serviroit de rien à la plupart de nos lecteurs, pour lesquels elle seroit absolument sans objet; d'ailleurs, un travail de cette nature n'en est guères susceptible, et s'en écarte autant dans son exécution que dans son but.

Le Portugal retire de toutes ses colonies, la somme de 71,814,400 liv.

Il obtient les produits du Brésil, qui s'élèvent à 56 millions, avec 15 millions de marchandises, dont 7 millions sont de son crû. Mais dans ces 56 millions, les métaux et les diamans entrent pour 29 à 30 millions; de manière que les 15 millions de marchandises portugaises ne correspondent qu'à 26 millions de marchandises du Brésil, ce qui fait environ 40 pour 100.

La Hollande reçoit de ses colonies 37 millions. Celles de l'Inde rendent bien à elles seules 28 millions ; mais les dépenses de souveraineté en absorbent plus de 20 , et l'on ne peut compter que les 7 millions qui restent, parce que les 20 étant employés à produire les 7, ils sont , quant à la Hollande , renfermés dans ces 7 , et n'existent pas pour elle d'une autre manière.

On sait que dans un espace de dix ans , les ventes de la compagnie hollandaise se sont élevées, année commune , à 42 millions ; mais on ne sait pas à quelle somme de marchandises cette vente correspondoit , parce que ces produits se composent de plusieurs branches extrêmement compliquées , et que la Hollande unissant la souveraineté au commerce , la force à l'industrie , fait entrer dans cette somme , et ce qui provient du commerce , et ce qui provient de la souveraineté , et sur-tout ce qui provient des arrangemens faits avec une multitude de petits princes , qui lui cèdent presque pour rien , des objets qu'elle revend fort cher en Europe.

Dans l'espace de dix ans , la Hollande exporta aux Indes 146 millions en numéraire

effectif. La totalité des îles anglaises est évaluée à 100 millions de produits annuels, importés dans la métropole.

La traite des nègres, dont les Anglais cèdent aux autres colons quinze à seize mille têtes, doit rendre 15 millions, au prix courant de 1000 liv. par tête.

Le Canada, qui en 1767 n'exportoit que pour 4 millions, doit rendre actuellement 6 millions.

On ne peut évaluer la contre-bande avec le continent espagnol, pas plus que le produit des établissemens d'Honduras et de Campêche. Cependant, ce n'est forcer aucune probabilité que de les porter au moins à 25 millions par an, ce qui paroîtra bien modéré à qui voudra se souvenir que le tarif espagnol de 1720 ouvroit aux Anglais un bénéfice de plus de 20 millions de piastres. En réduisant leurs profits habituels par la même voie, au tiers et même au quart de cette somme, on ne court pas risque de tomber dans l'exagération.

La pêche de Terre-Neuve, et la fourniture de la morue, sont de la plus haute importance. L'Angleterre, après sa consommation propre,

en revend à l'Espagne seule pour 20 millions. Elle en approvisionne le Portugal et les états catholiques du Midi ; elle en vend au nord de l'Europe , à tous les colons des Antilles. Il est difficile qu'un commerce aussi étendu n'atteigne pas 50 millions.

L'Angleterre entre pour moitié dans les objets que le Portugal exporte au Brésil , et se rend adjudicataire de la moitié des diamans que la cour met dans le commerce. Les deux objets réunis équivalent à 7,500,000 livres.

Les Grandes-Indes rendent 1°. 36 millions de numéraire , provenant des tributs du pays , qui sont importés en Angleterre , comme excédent du produit sur la dépense ; 2°. les bénéfices du commerce , qu'il faut évaluer de trois manières , 1°. l'exportation d'Angleterre aux Indes ; 2°. l'importation des Indes en Angleterre ; 3°. la revente à tous les peuples de l'Europe. L'exportation d'Angleterre aux Indes s'est élevée , dans l'espace de soixante-quatorze ans , à 724,561,932 liv. L'importation à 1,687,454,369 livres. Il y a donc un excédent d'importations de 998 millions 543,552 livres. Les ventes des cinq années depuis 1772 jusqu'à 1777, forment une

somme , année commune , de 80 millions. Ce commerce est considérablement augmenté depuis cette époque , et s'élève au moins à 100 millions par an. Il faut y ajouter 12 millions pour la contrebande , que l'on sait y avoir lieu au moins pour cette somme. Plus , 4,500,000 liv. pour les diamans qui viennent des mines de l'Indostan. Plus , les sommes que les particuliers qui vont chercher fortune aux Indes , soit dans le commerce , le service ou les arts , rapportent chaque année en Angleterre ; car on ne s'établit guères dans le Bengale.

Les produits de l'Inde vont encore s'accroître beaucoup pour l'Angleterre , par l'occupation d'une partie des états de Tippoo-Saïb , et par l'extention du commerce sur touté celle qu'elle ne s'est pas adjudée ; de manière qu'il est très-probable que dorénavant l'Inde rendra à l'Angleterre un produit annuel de 200,000,000 livres.

L'Angleterre fait aussi un commerce très-avantageux avec les États-Unis de l'Amérique. Quoique ceux-ci aient cessé de lui appartenir , ils n'ont pas cessé de commercer avec elle :

en se soustrayant à son obéissance , ils ne se sont pas soustraits à son industrie ; et ils sont restés ses tributaires , en cessant d'être ses sujets. Il est connu que l'Amérique est un des débouchés les plus avantageux de l'Angleterre : dans l'espace de soixante-seize ans , de 1697 à 1773 , l'Angleterre exporta en Amérique pour la somme de 1,734,463,550 livres. L'Amérique , de son côté , importa en Angleterre 1,186,953,280 livres. Balance en faveur de l'Angleterre , 547,510,000 livres ou 80,000,000 livres par an. Mais , comme ces soixante-quatorze années se rapportent au premier âge de ces colonies , se rapportent par-là même à l'époque de leur plus grande pauvreté , on ne peut les prendre pour mesure d'évaluation actuelle ; car le commerce d'Amérique va toujours en augmentant : jusqu'en 1749 , il n'atteignit pas 24 millions d'exportation ; et jusqu'en 1752 , 24 millions d'importation ; mais augmentant d'année en année , il s'est élevé jusqu'en 1773 , au taux moyen de 60 millions d'exportation , et de 36 millions d'importation , ce qui donne à l'Angleterre un bénéfice net de

24 millions. Supposons que dans les vingt-sept ans écoulés depuis 1773, ce commerce n'ait augmenté que d'un quart, ce qui est peu de chose, le produit pour l'Angleterre sera alors de 30 millions.

Le commerce américain s'est élevé, dans les deux années 1797 et 1798, à 51,294,650 dollards, et à 61,310,352 dollards.

Si l'on nous demande pourquoi nous comptons l'Amérique au rang des colonies anglaises, puisqu'elle en est indépendante, ou pourquoi nous ne comptons pas les autres états également indépendans, nous répondrons que ces états n'ont pas été créés par l'Angleterre, comme l'a été l'Amérique, qui lui devant toute son existence, tout son être, ne peut jamais perdre tout-à-fait son caractère originaire et colonial, sous des rapports purement commerciaux, et lorsqu'il ne s'agit que de fixer les produits des colonies, et leur influence sur leurs métropoles; car, voilà toute la question: en réunissant tous ces articles, nous trouverons que l'Angleterre retire des colonies :

| | |
|---|----------------|
| 1 ^o . Des Antilles..... | 100,000,000 l. |
| 2 ^o . De la traite des nègres. | 15,000,000 |

| | |
|---|-----------------------|
| <i>D'autre part</i> | 115,000,000 l. |
| 3°. Du Canada..... | 6,000,000 |
| 4°. Du continent espagnol américain..... | 25,000,000 |
| 5°. De Terre-Neuve.... | 50,000,000 |
| 6°. Du Brésil par le Portu- gal..... | 7,500,000 |
| 7°. Des Indes..... | 200,000,000 |
| 8°. Des Etats-Unis..... | 60,000,000 |
| Total..... | <u>463,500,000 l.</u> |

Nous avons vu que les comptoirs restés à la France dans l'Inde , lui étoient onéreux ; qu'il en étoit de même des îles de France et de Bourbon , dont la conservation tenoit plus à des motifs de politique que de finances. Le commerce de la France à la côte de Guinée est insuffisant pour ses colonies , et quand il suffiroit , il ne devoit pas être compté , parce que les nègres qui en proviennent , servant à l'exploitation des colonies , on ne doit tenir compte que des produits dans lesquels les nègres qui les font naître , sont en quelque sorte renfermés ; et les compter en-dehors de ces produits , seroit évidemment un double

emploi. Restent donc pour le calcul des colonies françaises productives ,

| | |
|--|-----------------------|
| 1 ^o . Cayenne , qui ne vaut pas au delà de..... | 2,000,000 l. |
| 2 ^o . Terre-Neuve..... | 7,000,000 |
| 3 ^o . Les îles françaises des Antilles..... | 180,000,000 |
| TOTAL..... | <u>189,000,000 l.</u> |

La France acquerroit cette somme avec celle de 90 millions de ses denrées ou marchandises; par conséquent, avec un bénéfice de 100 pour 100. Elle consommoit pour 120 millions de denrées coloniales; elle en revenoit pour 60 millions. C'est à l'étendue de cette revente qu'elle devoit en partie la balance du commerce, qu'elle obtenoit annuellement pour une somme de..... 40,000,000 l.

L'Espagne est en perte avec ses colonies des Philippines.

Elle l'étoit avec Saint-Domingue.

Ses autres colonies des Antilles ou du continent, lui rendent en métaux. . 166,000,000 l.

En marchandises..... 201,000,000

Elle les acquiert avec des marchandises de la valeur de..... 75,000,000 l.

Son bénéfice est de près de 5 pour 1, ou 500 pour 100.

Mais la plus grande partie de ces marchandises n'est pas de son crû, et l'Espagne n'est presque que commissionnaire de l'Europe avec l'Amérique.

Les établissemens suédois et danois, tant en Amérique qu'en Asie, rapportent environ..... 10,000,000 l.

Récapitulation du produit de toutes les colonies.

| | |
|--------------------------|-------------------------|
| Le Portugal..... | 71,500,000 l. |
| La Hollande..... | 36,000,000 |
| L'Angleterre..... | 463,500,000 |
| La France..... | 190,000,000 |
| L'Espagne..... | 336,000,000 |
| La Suède et le Danemark. | 10,000,000 |
| | <hr/> |
| TOTAL général..... | <u>1,107,000,000 l.</u> |

L'Europe acquiert cette somme, vraiment immense, tant en métaux qu'en denrées,

avec moins de 400 millions de retours de son sol ou de son industrie ; et par conséquent avec un profit net de plus de 150 pour 100 sur tout ce qui entre dans ce commerce. Par conséquent, les colonies rendent à l'Europe la somme de 1 milliard 477 millions. Mais ce commerce même n'est que la partie apparente de ce que les colonies valent à l'Europe ; car sans entrer dans l'énumération des jouissances de tout genre qu'elles lui procurent, il faut compter au nombre des effets provenant des colonies, et cette marine, qui est l'agent de leurs rapports mutuels, et cette foule de cités que les colonies ont créées, décorées, agrandies, sur les bords même auxquels elles durent le jour, et par lesquelles elles sont devenues à leur tour créatrices, au sein même de leurs métropoles ; et cette immense population, qui dans les deux hémisphères travaille pour les colonies, vit des colonies, et ajoute une multitude de sujets à la domination de l'Europe.

Les Anglais règnent dans l'Inde sur plus de dix-huit millions d'hommes. L'Espagne compte douze millions de sujets dans toutes ses colonies. La France en a près de sept cent

mille dans les Antilles. Les autres îles appartenant aux différens peuples de l'Europe , en renferment à-peu-près autant entr'elles toutes. On compte un million deux cent mille nègres dans tous les établissemens européens.

Le Canada contient deux cent mille habitans , en y ajoutant les cinq millions d'Américains , auxquels l'Angleterre a donné l'être , on trouvera qu'il existe par les colonies pour l'Europe trente-six millions d'hommes , qui sans elles n'existeroient pas , ou qui lui seroient totalement étrangers. D'un autre côté , il existe en Europe plus de douze millions d'habitans qui doivent l'être et la subsistance aux colonies ; la France seule comptoit plus de cinq millions de bras destinés uniquement à la production des objets que demandent les colonies ; agriculteurs , fabricans , constructeurs , agens de commerce , navigateurs , employés du gouvernement , militaires de terre et de mer , tant les liens qui unissent des contrées si intéressantes les unes pour les autres sont nombreux , et propres à multiplier les services de toute espèce. En appliquant le même calcul aux autres contrées de l'Europe qui possèdent des colonies , on n'aura pas de peine à

trouver le nombre annoncé de douze millions d'hommes, dont les colonies sont le principe d'existence, en Europe. Cette quantité de douze millions d'Européens, jointe à celle de trente-six millions de Colons, ou de sujets que les colonies donnent à l'Europe, forme un total de quarante-huit millions d'hommes, dont cette contrée est redevable aux colonies, et qui à leur tour lui sont redevables de l'existence. Voilà ce que les colonies sont à l'Europe; et à la vue de ce magnifique spectacle, loin de nous écrier avec l'abbé Raynal: « malheureux Européens! pourquoi avez-vous des colonies? » Nous dirons: « Heureux Européens! peut-on vous trop féliciter de posséder des colonies, d'avoir étendu par elles les limites du Continent, dans lequel vous étiez resserrés, de régner par elles sur une multitude de peuples inconnus, et de climats divers, de vous être approprié leurs productions et leurs trésors? heureux d'avoir trouvé dans la possession des colonies le besoin et les moyens d'acquérir mille connoissances et mille jouissances inconnues à vos pères! Contemplez et reconnoissez par-tout les effets de ces riches propriétés; ils vous environnent, ils vous pressent de toutes

parts, au physique comme au moral , dans vos sciences comme dans vos arts , dans vos cités et dans vos champs , dans vos ateliers et dans vos comptoirs, sur la terre et sur les flots : comparez votre état actuel à celui qui précéda ces précieuses acquisitions , et répondez hardiment par lui à de vaines déclamations sur vos possessions des colonies. Vous ne serez malheureux d'en avoir eu , mais alors vous ne le serez beaucoup, qu'au moment où vous viendrez à les perdre , qu'à celui , où à force de vous distraire sur la nature de vos colonies , sur les degrés successifs de leurs accroissemens, sur ceux des forces qui en sont la suite , et par conséquent sur la nécessité de coordonner votre conduite avec elles sur ces accroissemens mêmes, vous laisseriez échapper les colonies à votre domination , vous y laisseriez généraliser les désordres qui en affligent déjà une trop grande partie. Voilà vos dangers réels aux colonies , dangers plus prochains , peut-être , que vous ne pensez. L'intérêt de la révolution française , de cette grande scène qui se joue au milieu de vous , est si transcendant qu'il vous absorbe tout entier , et vous dérobe les progrès d'un mal que vous ne connoîtrez qu'à son explo-

sion : mais alors il seroit trop tard , et c'est pour la prévenir que nous allons vous indiquer la nature du parti que vous devez enfin prendre à l'égard de vos colonies , dans les nouvelles circonstances, où de part et d'autre , colonies et métropoles , vous êtes tous également placées. *Hoc opus , hic labor est.*

Fin de la première Partie.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME PREMIER.

CHAP. I^{er}. *Grandeur et importance de
la question des Colonies.*

II. *Colonies portugaises.*

III. *Colonies hollandaises.*

IV. *Colonies anglaises.*

V. *Colonies françaises.*

VI. *Colonies espagnoles.*

VII. *Récapitulation de toutes les
Colonies européennes.*

4



